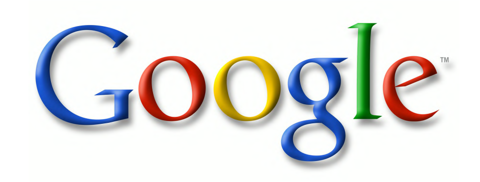
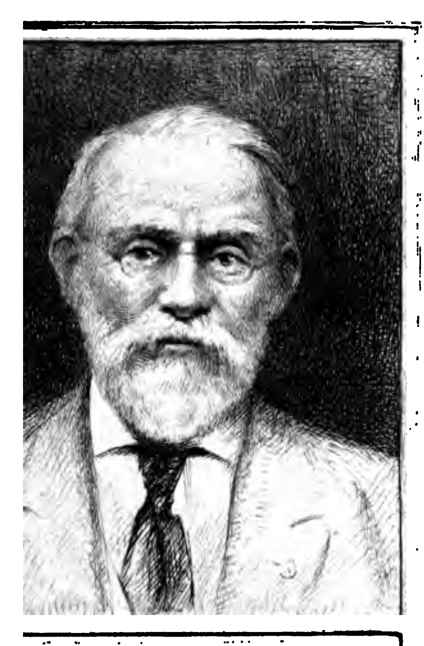
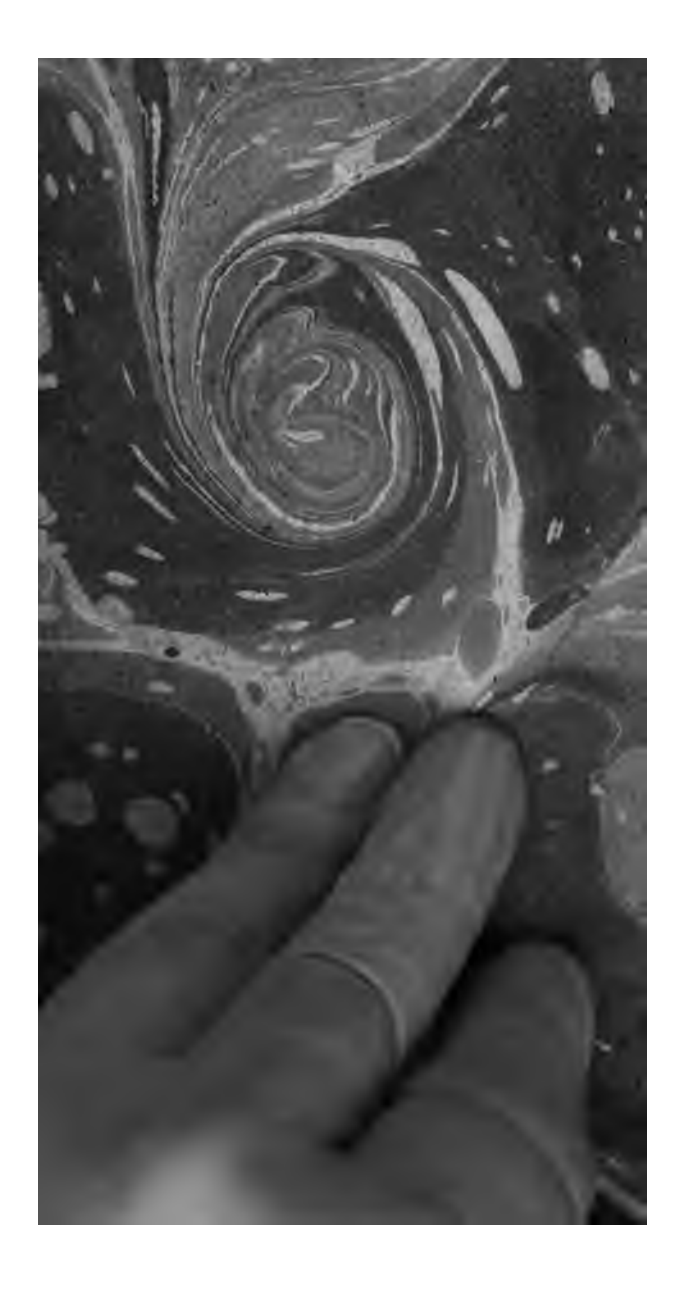












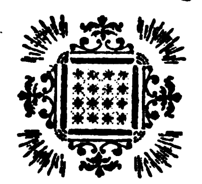
JOURNAL ÉTRANGER.

FEVRIER 1762.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ ſit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Chriſtine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

ON souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

*LE Pitture antiche d'*Ercolano, *&c. incise con qualche spiegazione.*

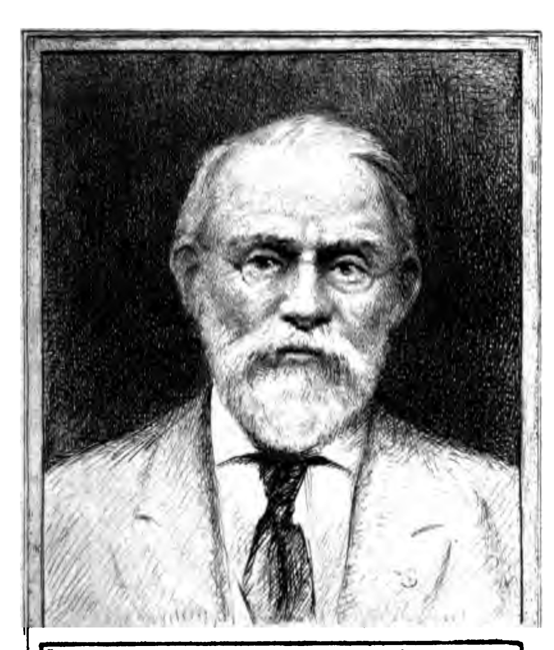
« LES Peintures antiques d'*Herculanum*, gravées avec des explications; t. 2. A Naples, 1760, de l'Imp. R.

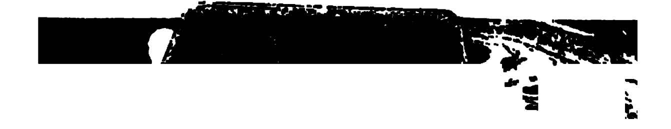


LE premier volume de ce précieux recueil n'avoit fait qu'irriter notre curiosité; il nous tardoit d'en connoître la suite & de nous voir à portée de la faire connoître à nos Lecteurs. (*a*) Un des hommes de l'Europe le plus profondément versé dans la

(*a*) M. Mariette.







nales des peintures qu'il avoit faites lui-même d'après les estampes, & donna à entendre qu'elles avoient été soustraites par ceux qui faisoient les fouilles à Herculanum. La Cour de Naples allarmée ordonna des perquisitions; les ouvrages du Peintre Vénitien furent confrontés publiquement avec les originaux : la fraude fut découverte, tous les doutes tomberent, & l'Artiste se vit obligé de se déclarer faussaire.

Ce volume nous offre d'abord la représentation intéressante d'Apollon & du chœur des Muses, peintures qui ont été trouvées en 1755 dans les fouilles de Civita, au pied du Vésuve du côté du Midi, non loin de la riviere de Sarno. Ces figures, dont le plus grand nombre sont debout & placées sur des especes de consoles, ont des attitudes nobles, simples & variées; elles ne manquent pas d'expression, & les draperies en sont d'un beau choix : mais ce qui les rend encore plus précieuses, ce sont les attributs qui les accompagnent & qui les caractérisent. Ces attributs avoient été regardés jusqu'à présent comme arbitraires, ou du moins on n'avoit aucune rai-

ſon de prétendre qu'ils convinſſent à une Muſe plutôt qu'à une autre. On avoit bien une ſuite des Muſes en ſculpture ; mais ces belles ſtatues que Chriſtine, Reine de Suede, avoit raſſemblées & qui ſont paſſées en Eſpagne, étoient preſque toutes mutilées, lorſqu'on en fit la découverte ; de ſorte que les inſtrumens qu'on leur voit actuellement dans les mains, ſont l'ouvrage des Sculpteurs modernes & ne peuvent être par conſéquent d'aucune autorité. Il n'en eſt pas ainſi de nos peintures ; elles ſont pures & entieres : chaque Muſe ici porte ſon nom écrit en lettres majuſcules grecques ; toutes les difficultés ſont donc levées à cet égard, & déſormais il ne ſera plus permis de ſe méprendre aux attributs caractériſtiques des Muſes.

Le Dieu qui leur préſide eſt repréſenté couronné de laurier & aſſis ſur un thrône dont la forme eſt ſinguliere : ſon attitude eſt naturelle & bien entendue ; il porte avec grace ſa main gauche ſur la tête, & de la droite il tient ſa cythare ou ſa lyre ; car quoique les anciens prétendent que Mercure avoit diſputé à Apollon l'invention

laquelle nos éditeurs conjecturent qu'on écrivoit le nom de l'auteur & le titre du livre. M. l'Abbé Barthelemy, dont l'œil perçant a démêlé des objets impénétrables jusqu'à lui, ne laisse aucun doute à ce sujet; il a lu sur l'étiquette même dont il s'agit ici, le nom de l'auteur. Il est étonnant que cette découverte ait échappé aux savans Académiciens d'Herculanum. Au-bas de la figure on voit une cassette où sont renfermés plusieurs volumes ou livres en rouleau, placés perpendiculairement, & qui portent tous la petite bande ou l'étiquette dont nous venons de parler. Ces cassettes étoient appellées par les Latins *capsulæ* ou *scrinia*.

Après Clio on s'attend à trouver *Euterpe*, mais il n'a pas été possible de la reconnoître : les traits & la couleur de ce morceau sont détruits; du reste si l'on fait attention aux attributs que le Peintre a affectés aux autres Muses, il est vraisemblable qu'il avoit donné les flutes (a) à Euterpe : tel est du moins l'instrument que lui assigne le plus grand nombre des auteurs. Cette

(a) *Tibiæ*.

Muse présidoit à l'art de plaire ; Plutarque prétend qu'on lui attribuoit surtout la contemplation des vérités physiques : plaisir, ajoute-t-il, qu'il faut regarder comme le plus pur & le plus touchant des plaisirs.

Vient *Thalie* qui de la main gauche tient un masque comique, & de la droite un bâton recourbé, appellé *pedum* par les Latins. On sait que la comédie naquit à la campagne, ainsi que la tragédie ; de-là l'introduction de la houlette ou du bâton pastoral sur la scene.

Melpomene tient de la main droite une massue, & de la gauche un masque tragique, dont le caractere ne sauroit être ni plus noble ni plus sinistre : cette massue dans les mains de la Muse tragique n'est pas un attribut sans exemple. Parmi les différentes conjectures que cet objet a fait naître, il en est deux qui méritent d'être rapportées : la premiere, & peut-être la plus vraisemblable & la plus simple, c'est que non-seulement Hercule, mais tous les premiers héros s'étant servis de la massue, cet instrument désigne en général les actions de tous les hé-

ros : l'autre, c'eſt que la maſſue dans les mains de la Tragédie repréſente le ſceptre antique. Il faut obſerver ici que les deux mots grecs qui ſignifient *ſceptre* & *maſſue*, ſont ſynonimes, & que les Poëtes les ont pris indifféremment l'un pour l'autre. Tlepoleme, dit Pindare, aſſomma Licinius avec un *ſceptre* d'olivier. J'en jure, dit Achille dans Homere, par ce *ſceptre* qui, depuis que le fer l'a ſéparé du tronc & l'a dépouillé de ſes feuilles & de ſon écorce, ne doit plus germer ni produire des rameaux, *&c.* Le *ſceptre* antique n'étoit donc autre choſe qu'un morceau de bois groſſierement orné & aſſez élevé pour que les Rois puſſent s'y appuyer, lorſqu'étant debout ils haranguoient leurs armées.

Terpſicore, Muſe de la Poéſie lyrique, n'offre rien de particulier & de bien intéreſſant. Il n'en eſt pas de même de la deſcription de la Muſe *Erato.* A l'occaſion du nom de cette Muſe & de la façon dont les lettres de ce nom ſont figurées, nos Académiciens rapportent un vers d'Euripide, qu'ils diſent avoir été trouvé écrit en forme

de sentence, sur un pan de muraille faisant face à une rue dans les fouilles de Resina en 1743. S'il n'y avoit point ici de supercherie, ce vers termineroit en même tems & la question sur l'époque des accens, époque que le plus grand nombre des Savans ne font pas remonter au-delà du septieme siecle, & celle qui roule sur la forme des caracteres grecs minuscules ; car le vers est écrit en caracteres courans, & les accens y sont exactement marqués : mais nous soupçonnons fortement l'authenticité de cette inscription. Nos éditeurs paroissent ne pas en douter : cela ne nous suffit pas, il falloit des preuves. Cette Muse est représentée avec une espece de harpe qu'elle pince d'une main & que de l'autre elle frappe avec le *plectrum*. La forme de cet instrument donne beaucoup à penser ou plutôt à conjecturer à nos éditeurs ; mais comment pouvoir rien déterminer à ce sujet ? Les altérations, les changemens que subirent les anciens instrumens de musique en passant d'un peuple à l'autre, le peu de précision, les différences même qui se trouvent dans les descriptions qu'on en a faites,

le procédé des Auteurs & sur-tout des Poëtes qui les ont pris indifféremment les uns pour les autres, tout cela répand sur cette matiere une obscurité que la plus profonde érudition & la critique la plus éclairée ne sauroient faire disparoître.

Polymnie est celle de toutes les Muses dont la représentation est la plus simple : elle n'est distinguée par aucun attribut; elle porte seulement l'*index* de la main droite sur la bouche, signe ordinaire du silence : l'Artiste a donc voulu représenter une Muse qui s'exprime sans emprunter le secours de la parole & qui n'a besoin que du geste pour développer ses pensées. En effet on attribue communément à Polymnie l'invention de la chironomie & de la pantomime; mais pourquoi le Peintre lui a-t-il donné l'invention de la fable, dans l'inscription qu'il a ajoutée au bas de la figure (*a*) ? Les auteurs de la description répondent à cela que quoique les pantomimes exprimassent tout au moyen du geste, c'étoit cependant dans la fable qu'ils prenoient le plus sou-

(*a*) ΠΟΛΥΜΝΙΑ ΜΥΘΟΥΣ. *Polymnia fabulas.*

vent leurs sujets; d'ailleurs, ajoutent-ils, comme le mot latin *fabula* signifie toute espece de récit, soit vrai, soit fabuleux, de même le mot grec μυθος, s'applique également à toutes les sortes de narration.

Uranie est représentée tenant le globe céleste d'une main, & de l'autre une baguette avec laquelle elle a l'air de démontrer ce qui est tracé sur le globe. Cette Muse est la seule au-bas de laquelle on ne trouve point d'inscription. L'Artiste a cru sans doute que c'eût été insulter à l'intelligence du spectateur, que de rien ajouter aux attributs avec lesquels il l'a représentée.

Calliope a inventé le poëme. ΚΑΛΛΙΟΠΗ ΠΟΙΗΜΑ. Telle est l'inscription qu'on lit au-bas de la figure de cette Muse représentée par le Peintre couronnée de lierre avec un *volume* dans les mains. Le *volume* est l'attribut constant de Calliope; c'est ainsi qu'elle est figurée dans tous les monumens de l'antiquité: les raisons qu'on en donne paroissent assez vraisemblables. 1°. Cette Muse passoit chez les anciens pour avoir inventé la Poésie, & sur-

tout l'épopée : or les premiers auteurs, les premiers écrivains ont été les Poëtes & particulierement les Poëtes épiques. Secondement le Poëte épique se suffit à lui-même ; il raconte les aventures & les actions de son héros, sans avoir besoin du secours de personne : de-là vient que l'Artiste donne des masques à Thalie & à Melpomene, pour donner à entendre que la Poésie comique & tragique consiste dans l'action, & qu'au contraire il met simplement un volume entre les mains de Calliope, pour faire voir qu'au moment même où l'épopée est écrite, elle a reçu toute la plénitude de son existence.

La plûpart des peintures qui suivent celles des Muses ne sont susceptibles d'aucune explication satisfaisante ; il se peut qu'il fût aisé d'en interpréter les sujets dans le tems, mais aujourd'hui ce sont autant d'énigmes impénétrables. La peinture (planche X.) est de ce genre ; car que peuvent signifier les trois figures de femmes qu'on y voit, & dont deux ont la tête rayonnante & couronnée d'un nimbe lumineux, ainsi qu'un vieillard couronné de feuilles de chêne & armé d'un bâton recourbé,

qui obſerve ces femmes du haut d'un rocher? Du reſte ce fragment, par rapport à l'art, eſt, au jugement des connoiſſeurs, un excellent morceau de peinture. Les chairs en ſont peintes avec la plus grande fraîcheur.

Le tableau ſuivant eſt composé de trois figures de femmes ſeulement, & le ſujet en eſt tout auſſi obſcur que celui du précédent, mais la compoſition en eſt admirable, & ce morceau eſt bien capable de reconcilier avec la noble ſimplicité de l'antique, ceux qu'un goût pervers attache encore au faux clinquant des ordonnances trop licentieuſes & trop compoſées.

Le douzieme tableau repréſente l'éducation de Bacchus : on y voit les trois Nymphes qui l'ont nourri, dont deux ſont debout derriere un arbre, tandis que l'autre couronnée de feuilles & drappée d'une peau de cerf, préſente dans une attitude extrêmement gracieuſe, une grappe de raiſin au petit Dieu qui ſoulevé par Silene, tend avec avidité ſes deux mains pour s'en ſaiſir : aux pieds de Silene eſt ſon âne, couché, endormi, couronné de lierre & portant ſur ſon dos une ſelle tout-

à-fait ſemblable aux ſelles dont on ſe ſert aujourd'hui : de l'autre côté eſt une Prêtreſſe qui touche une cymbale garnie de ſonnettes : Mercure à-demi nud & repréſenté avec toutes les formes d'un beau jeune homme, eſt aſſis ſur un tonneau & pince les cordes d'une lyre ; il a ſon pétaſe ſur la tête & aux pieds ſa chauſſure aîlée qu'un Satyre dénoue d'une main, pendant que de l'autre il montre en ſouriant l'attitude empreſſée du jeune Bacchus.

Le ſujet de la treizieme planche eſt une lutte de Pan & de l'Amour. On voit clairement ici que les anciens ſe ſont quelquefois écartés de cette belle ſimplicité que nous admirons dans le plus grand nombre de leurs ouvrages ; ce n'eſt pas que dans ces deux derniers tableaux on ne trouve d'aſſez belles parties, mais le tout enſemble fait un mauvais effet : les grouppes ſont mal liés, & l'on ne peut excuſer le Peintre d'y avoir introduit, ſur-tout dans le premier, des figures d'animaux qui placés ſur le premier plan, ſont d'une beaucoup trop petite proportion relativement aux autres figures, & font avec elles une diſparate choquante. Ces

deux tableaux, trouvés dans le même endroit & composés de la même maniere & avec les mêmes défauts, sont, à n'en point douter, des productions du même Maître. Chaque école, chaque pays avoit ses Peintres dont les manieres étoient reconnoissables & servoient, comme elles le font encore aujourd'hui, à nommer sûrement & sans craindre de se méprendre, les auteurs de l'ouvrage. Quant à ceux-ci, ils sont pleins de poésie; on voit qu'ils partent d'un génie fécond & brillant qui fait ajouter à son sujet, pour le rendre aussi intéressant qu'il est possible.

La fable d'Ariadne abandonnée & trouvée par Bacchus, occupe les quatorzieme, quinzieme & seizieme tableaux. Le quinzieme met en évidence ce que nous venons de faire observer, que chez les anciens il y a eu, comme parmi nous, des Peintres maniérés & qui s'écartant des routes marquées, n'ont pas laissé que de plaire. Ici la figure d'Ariadne est d'une longueur qui rappelle la maniere du Parmesan, de ce Peintre tout spirituel qui en allongeant ses figures, a fait des ouvrages si agréables.

Le dix-septieme tableau revient dans cette maniere simple qui méritera toujours à juste titre la préférence sur toutes les autres manieres : il est composé seulement de deux figures ; l'une est appuyée sur un pilastre ou sur un autel ; elle tient un arc détendu dans sa main, son carquois est au-bas du pilastre, sa tête est environnée d'un nimbe lumineux ; des longs & blonds cheveux descendent & flottent sur ses épaules. L'autre est une jeune femme assise sur un siege très-large, couronnée de feuillages verds, tenant une branche de laurier à la main, & baissant la tête par un sentiment de modestie, & non de tristesse ou de honte. Ce tableau est de toute beauté, mais qu'est-ce qu'il représente ? Est-ce Iphigénie qui remercie Diane de l'avoir arrachée à la mort ? Est-ce Cassandre apprenant d'Apollon l'art de deviner ? (Car les traits & les attributs que l'Artiste a donnés à la Divinité, peuvent également convenir à Apollon & à Diane.) Nous nous épuiserions en citations & en conjectures sans parvenir à rien dire de satisfaisant à ce sujet.

Le sacrifice représenté dans le dix-

huitieme morceau, eſt d'une diſpoſition infiniment légere & agréable : une femme ajuſtée & drappée avec tout le goût imaginable, tient de la main droite un baſſin; & de la gauche elle poſe ſur un autel ou des gateaux, ou des fruits, ou des fleurs; le tort que le tems a fait à pluſieurs parties de ce tableau, ne permet pas de démêler ce que c'eſt. Sur un piédeſtal élevé paroît la ſtatue de la Divinité qui eſt l'objet du ſacrifice; ſa tête eſt couronnée de feuilles de pampre; des bandelettes lui pendent ſur le col; la jeuneſſe & la gaieté brillent ſur ſon viſage; la poitrine, le diadême, l'ajuſtement, tout ſemble indiquer une figure de femme : d'une main elle tient un tyrſe, & de l'autre un vaſe renverſé. Derriere la ſtatue s'éleve un morceau de marbre ou plutôt une colonne de même couleur que le piédeſtal : cette partie du tableau étant entierement effacée, les auteurs de la deſcription ne décident rien ſur l'uſage auquel le Peintre s'étoit propoſé de la deſtiner. Quoi qu'il en ſoit, on a plus d'un exemple de colonnes conſacrées à des Divinités, & celle-ci l'étoit vraiſemblablement à Bacchus; car quoi-

que dans la ſtatue tout indique une figure de femme, on ſait que l'un & l'autre ſexe convenoit également à toutes les Divinités, & particulierement à Bacchus.

Pluſieurs tableaux en maniere de friſe, depuis la planche 19 juſqu'à la 27, repréſentent ſur des fonds noirs, des danſes, des ſacrifices & d'autres ſujets qui paroiſſent être de pure fantaiſie, & dont pluſieurs renferment des figures tout-à-fait élégantes & d'un tour heureux. Ces enduits noirs ou d'autres couleurs entieres étoient fort du goût des anciens & faiſoient ſouvent le fond de leurs tableaux. La vingtieme planche renferme un morceau très-curieux; c'eſt la vue d'un jardin orné de berceaux, de treillages, de paliſſades, de volieres & d'eaux jailliſſantes. Tels étoient les jardins de ces maiſons de plaiſance où venoient ſe repoſer de leurs fatigues dans les contrées délicieuſes des environs de Naples, les Ciceron & les Pompée.

Si quelque morceau dans le volume mérite une attention particuliere, c'eſt aſſurément celui qui occupe le milieu de la planche vingt-huitieme : on y

remarque une eſpece de gradin chargé de tous les uſtenſiles qui ſervoient aux pompes, aux ſacrifices & aux myſteres de Bacchus; ils y ſont poſés avec goût & pour faire de l'effet, par un Peintre habile qui poſſédoit parfaitement la perſpective. Ce ſeul morceau prouve que les anciens n'étoient pas auſſi peu inſtruits dans cette partie que vouloit le faire croire leur antagoniſte Charles Perrault: auſſi cette peinture paroît-elle avoir été en grande eſtime, lors même que ſubſiſtoit Herculanum. Elle avoit été dès ce tems-là détachée de la muraille ſur laquelle elle étoit peinte, pour être rapportée dans la chambre de quelque curieux qui en connoiſſoit tout le prix; on l'y a trouvée ſuſpendue à un crochet de fer, & l'on a jugé par d'autres pareils crochets qui étoient ſcellés aux murs de la même chambre, que cette piece a pu être décorée autrefois d'autres ſemblables tableaux amovibles. Le procédé dont on fait uſage pour enlever les peintures de deſſus les murailles, & qu'il a fallu employer à l'égard de toutes celles d'Herculanum, n'eſt pas, comme on

le voit, un procédé nouveau, ni qui nous ſoit particulier.

Nous ne dirons rien des figures qui ſont à la ſuite de cètte vingt-huitieme planche. Elles ne conſiſtent toutes qu'en des fragmens qu'on a ſauvés & qui faiſoient partie de pluſieurs grandes compoſitions que le tems a dévorées; quelques-unes de ces figures, celles par exemple que l'on trouve aux planches 36, 37 & 38, entroient dans des compartimens d'ornemens. Les tiges qui partent de deſſus leur tête, & auxquelles elles paroiſſent comme ſuſpendues, ne permettent pas de former ſur cela le moindre doute. La figure d'Hermaphrodite ſortant du bain, à la planche 34, eſt déſignée par tout ce qui peut la faire reconnoître.

La planche 41 nous offre un des morceaux les plus curieux de ce recueil: on y voit un bouclier ſur lequel eſt repréſentée Minerve prête à enfoncer ſon épée dans le ſein du géant Pallas étendu à ſes pieds; ce bouclier eſt poſé ſur un piédeſtal & ſoutenu par un Génie. Au-bas du tableau s'éleve un autel où brûle le feu ſacré ſur lequel la Victoire aîlée & couronnée verſe une liqueur,

liqueur, tandis qu'un Génie également aîlé & couronné pousse une brebis vers l'autel. Le fond du tableau est rempli par un édifice entouré d'oliviers. Ce bouclier tenant lieu de la statue, c'est-à-dire de la Divinité même, est une singularité dont l'antiquité n'offre peut-être que cet exemple unique : il est étonnant que nos savans commentateurs n'en ayent pas été frappés. Du reste la composition de ce tableau est admirable ; tout y est placé avec goût, avec soin & avec intention.

Nous trouvons dans la planche 52 des Satyres luttans avec un bouc. Il faut que ce sujet ait d'abord été traité avec un grand succès par quelque Artiste célebre ; car il en est peu qu'on ait renouvellé plus souvent par des copies : on le trouve sur beaucoup de bas-reliefs & de pierres gravées, & nous voyons ici qu'il a exercé plus d'une fois le pinceau des Peintres de l'antiquité.

Les anciens varioient, autant qu'il leur étoit possible, leurs exercices & leurs spectacles : une des peintures de la planche 44 en fournit un exemple ; on y voit deux nains aux prises & com-

battant à coups de poings, exercice qui se nommoit le *pugilat*. Aux deux extrémités du tableau sont deux vases & des palmes destinés à celui des deux athletes qui demeurera vainqueur. Dans tous les monumens où il est question de jeux publics, on voit toujours un vase d'où sortent des palmes.

Les *grotesques* dont les anciens aimoient à charger les murailles des lieux qu'ils habitoient, & contre le goût desquelles Vitruve s'est si fort déchaîné, n'étoient pas moins de mode à Herculanum qu'elles ne l'étoient à Rome. Dans plusieurs des compositions bisarres qui sont rapportées dans ce recueil, on trouve des dispositions de colonnes infiniment greles, qui ressemblent beaucoup à celles que les Chinois & les peuples des Indes employent depuis un tems immémorial dans leurs édifices. Ne seroit-ce pas de ces deux nations que les anciens auroient emprunté ce goût? On remarque dans les planches 48 & 50 des dispositions de fabrique, semées çà & là & portées en l'air sans aucune liaison, tout comme sur nos feuilles de paravens. Ajou-

tons à cela que dans la planche 46 on voit sur un portique fermé par des colonnes dans le goût chinois, un éléphant avec son petit; comme si par la représentation d'un animal qui vivoit dans les parties les plus orientales de l'Asie, l'Artiste qui a ordonné cette composition, avoit voulu indiquer le pays qui lui avoit suggéré l'idée des colonnes bisarres qu'il employoit. On a fourni depuis peu des preuves assez convaincantes d'une communication réelle entre les Egyptiens & les Chinois, laquelle gagnant de proche en proche, s'étendit jusqu'à l'Italie. Trouvera-t-on que celle-ci ait moins de force?

La vue d'un port de mer, représentée dans la planche 55, donne l'idée d'une place de très-grande importance, & est peut-être celle de l'ancien Herculanum du côté de la mer.

Nombre de tableaux qui viennent ensuite, font voir que les anciens avoient leurs Desportes & leurs Oudry. Du gibier, des fruits, des poissons, y sont représentés avec beaucoup de vérité, & les amateurs d'Histoire naturelle

les regarderont avec plaisir & trouveront peut-être à s'y instruire.

Les deux peintures qui terminent le recueil nous ont paru les plus intéressantes de tout l'ouvrage : elles sont tirées l'une & l'autre des ruines d'Herculanum ; chaque tableau porte au moins deux pieds & demi en tout sens, & représente des fêtes ou cérémonies religieuses des Egyptiens. Au milieu du premier est un autel sur lequel le feu sacré vient d'être allumé & jette déja des tourbillons de flamme. Sur le piédestal de l'autel on voit deux ibis. Tout autour sont disposés en différentes attitudes onze personnages de tout âge & de tout sexe. La figure principale, celle du moins qui frappe le plus par la véhémence de ses mouvemens, est une femme à genoux, ayant une couronne sur la tête, les cheveux épars & les pieds tout nuds, laquelle d'une main tient un bassin rempli d'herbes & de fruits, & de l'autre éleve & agite un *sistre*. Derriere cette femme, une jeune fille tient de la main droite un vase de sacrifice, & de la gauche soutient une corbeille

qu'elle porte sur la tête : des deux figures qui sont à ses côtés, l'une paroît être une femme avec des cheveux flottans, l'autre a la tête rasée ; elle porte dans la main gauche un petit rameau, & dans la droite un sistre ; elle est nue jusqu'à la ceinture ; là une draperie blanche l'enveloppe & la couvre jusqu'aux pieds. De l'autre côté du tableau un vieillard à genoux, chauve & à-demi-nud, éleve les deux mains, comme s'il faisoit une priere. Plus loin sont trois figures entierement vêtues : la premiere est une femme tenant de la main gauche un petit rameau, & de la droite une espece de sistre ; les deux autres sont une fille & un vieillard. Tout auprès on voit encore trois figures : la premiere est une fille qui n'a point d'action ; l'autre sonne d'une espece de trompette ; la troisieme tient d'une main une chaîne formée de quatre anneaux, & de l'autre un instrument composé d'une espece de bâton qui sert de diametre à un petit cercle garni tout autour de sonnettes. Cinq marches, deux colonnes & l'*épistyle* forment l'entrée du temple. Aux deux extrémités du tableau sont deux

murs contigus au temple, avec un bosquet qui domine le mur à droite & au milieu duquel s'éleve un palmier. Les colonnes sont entourées de lierre & ont chacune une branche de palmier attachée à la partie supérieure. Au milieu de l'entrée est suspendue une couronne. Ici nous trouvons six personnages représentés dans le fond du tableau : deux font agir des sistres ; l'autre joue de la cymbale ; le quatrieme éleve l'index de la main droite, comme s'il vouloit recommander le secret ; le cinquieme semble faire des gestes, ou joue peut-être de quelque instrument, car on ne distingue pas assez son action ; la derniere enfin, qui se trouve au milieu, est un homme barbu qui danse, ayant des branches de palmier autour de sa tête, & des vêtemens si justes & si serrés, que ses bras, ses cuisses, ses jambes & ses pieds paroissent être nuds.

Le second tableau offre un différent spectacle, mais qui rentre dans le même objet & doit être regardé comme une suite de la premiere cérémonie. On y voit au milieu un autel orné de festons, & un Prêtre qui agitant un

éventail tout-à-fait semblable à ceux dont on se sert aujourd'hui, allume le feu sacré, dont la flamme commence à paroître. A ses côtés, un autre Prêtre couvert d'un vêtement à courtes manches, long & étroit, tient d'une main un long bâton, & de l'autre une espece de sceptre ou d'épée ; une foule de personnages de tout sexe, de tout âge & d'habillemens différens, forme deux bandes, ou deux chœurs séparés à la tête desquels on voit d'un côté un joueur de longue flûte, assis à terre ; & de l'autre une Egyptienne & un Ethiopien qui font agir des sistres. Au milieu de ces deux bandes est un autre Ethiopien qui d'une main tient un sistre, & de l'autre un sceptre ou une épée. On arrive au temple par un escalier composé d'onze marches. Aux deux côtés on voit sur des hautes bases deux sphinx avec la fleur de *lotos* sur la tête, ainsi qu'une *ibis* indépendamment de deux autres *ibis* qui sont autour de l'autel. Au-devant de la porte du temple, un Prêtre pénétré de respect, montre aux spectateurs un vase mystérieux, sans doute le *canope*. A ses côtés & sur le même plan sont deux

figures, l'une d'un Ethiopien, l'autre d'une Egyptienne vêtus d'une longue robe, & toutes deux semblables par l'habillement aux deux figures de même nation, que nous avons décrites faisant agir des sistres à la tête d'un des chœurs. La porte du temple est ornée d'une couronne & de festons; une balustrade en forme l'entrée, & tout autour est un bosquet agréable, où de chaque côté s'élevent des palmiers.

Le *canope* tenoit le premier rang dans les fêtes d'*Isis*. S. Clément d'Alexandrie, en parlant des Prêtres Egyptiens, dit que le premier de tous portoit en public le *canope* sur son sein.

Ce vase étoit en effet le symbole de la Déesse Isis elle-même. Cette observation a conduit quelques Savans à penser que ce dernier tableau regardoit Isis, & que le premier pouvoit être rapporté à Osiris représenté par ce Danseur qu'on voit couronné de branches de palmier, dont la disposition imite assez bien les rayons du Soleil, & vêtu en maniere de *Soldat*, ce qui étoit encore un symbole du Soleil ou d'Osiris; mais, comme le remarquent très-bien les Académiciens d'Herculanum,

on trouve dans la *Table Isiaque* & dans d'autres monumens Egyptiens, Isis avec les mêmes habillemens. Nous ne rapporterons point ici tout ce que renferment de curieux & d'intéressant les notes dont la description de ces deux tableaux est accompagnée; il nous suffira de dire que nous serions assez portés à embrasser le sentiment de ceux qui pensent que les sujets de ces deux peintures égyptiennes avoient trait aux cérémonies qui se faisoient le soir & le matin, lorsqu'on ouvroit & qu'on fermoit le temple d'Isis ou d'Osiris.

Dans le premier tableau, cet homme qui danse sur le seuil du temple sera sans doute le Prêtre que S. Clément d'Alexandrie appelle *le Chanteur* ὁ ᾠδὸς & qui, au rapport de Porphyre, commençoit la priere, laquelle étoit suivie du sacrifice du matin. Les anciens auteurs ne disent rien de son habillement; on lit seulement dans Porphyre qu'étant debout sur le seuil du temple, il invoquoit le Dieu Osiris, & que l'appellant par son nom égyptien, il l'invitoit à sortir de son sommeil. Tibulle dit que les femmes qui sacrifioient à Isis avoient les cheveux épars; cela est

conforme à la figure de femme qui se présente à genoux dans le premier tableau, & qui d'une main faisant agir un sistre, tient de l'autre main son offrande. Selon le même Poëte, toutes sortes de personnes pouvoient assister à cette cérémonie religieuse : on en voit ici de tout âge & de tout sexe. Dans l'un & l'autre tableau, l'autel est au milieu du parvis : cette coutume d'offrir les sacrifices en plein air & vis-à-vis l'entrée du temple étoit commune aux Israélites. Comme les lieux sacrés doivent être purs, les Egyptiens y entretenoient des ibis, oiseau qui ne souffroit ni serpens ni aucune bête venimeuse dans les lieux qu'il habitoit. Hérodote prétend que les femmes n'étoient point admises dans les cérémonies religieuses des Egyptiens, & que les hommes seuls y exerçoient le sacerdoce; il faudroit croire alors que toutes celles qu'on voit ici, viennent simplement rendre leurs hommages à la Divinité, ou que la beauté de leurs voix & le talent de bien jouer des instrumens, les faisoient admettre dans les chœurs de musique, qui faisoient une des parties les plus essentielles des

sacrifices des Egyptiens ; mais, quelque respect que nous ayons pour le pere de l'Histoire, comment accorder son témoignage avec les monumens égyptiens qui tous nous offrent des Prêtresses ? Il faut lire sur cela les ouvrages d'un de nos Savans, qui par ses connoissances & par son zele a répandu le plus de lumieres sur l'érudition égyptienne (*a*). Les encognures des autels sont marquées par des éminences saillantes : ce sont les cornes de l'Arche, dont il est parlé dans les livres saints.

Dans le second tableau, le personnage qui est au-devant du temple & qui expose à la vénération du peuple l'urne mystérieuse qu'il tient enveloppée d'une espece d'écharpe, est, à n'en point douter, le Prêtre qui portoit le nom de *Prophete* & qui, avant qu'on fermât le temple, lorsque la procession du soir étoit finie, montroit au peuple cette urne ou le *canope*, & la serroit ensuite dans le temple. Cette cérémonie étant achevée, un Prêtre qu'Apulée appelle *Grammateus*, congédioit l'as-

(*a*) M. le Comte de Caylus.

ſemblée ; & ce doit être ſans doute celui qui tenant une eſpece de ſceptre à la main, eſt au bas de l'eſcalier & ſemble tout prêt à faire cette fonction. Il eſt aiſé de diſtinguer les Prêtres d'avec les autres aſſiſtans : ceux-là ont la tête & le menton raſés & ſont couverts d'un vêtement de lin qui eſt à franges par le bas & laiſſe le corps à découvert depuis la ceinture juſqu'en-haut. Il ne faut donc pas mettre au nombre des Prêtres le perſonnage qu'on voit près de l'autel & qui d'une main tient un long bâton & de l'autre une eſpece d'épée ou de ſceptre ; on doit plutôt le regarder comme un Hérault qui avoit ſoin que tout ſe paſſât dans l'ordre (*a*). Les aſſiſtans ont tous des bonnets ſur la tête & ſont vêtus de longues robes & de manteaux (*b*). Preſque tous étendent le bras, geſte qui ne permet pas de douter qu'ils ne ſoient en priere.

Nous voudrions bien revenir ſur nos pas & donner au moins une idée des

(*a*) Les Grecs avoient de ces Héraults.

(*b*) Cet habillement eſt celui de pluſieurs Egyptiens dans la Moſaïque de Paleſtrine.

peintures dont on a formé les vignettes & les culs de lampe ; mais nous nous appercevons que nous excédons déja de beaucoup les bornes d'un extrait : d'ailleurs la plûpart de ces peintures ne représentent que des objets où il n'y a ni action, ni mœurs, ni mouvement, ni passion ; il seroit difficile d'en offrir une description qui sans le secours de l'estampe pût devenir intéressante & utile.

Les deux premiers volumes des antiquités d'Herculanum ne contiennent pas la moitié des peintures qui ont été découvertes jusqu'à présent & dont le Roi des deux Siciles, aujourd'hui Roi d'Espagne, a fait orner les appartemens de son palais à Portici. On en prépare un troisieme volume, après quoi l'on suspendra la publication des peintures, pour satisfaire à l'empressement du public impatient de connoître & d'admirer les morceaux d'un autre genre, qu'a fournis cette importante découverte. On commencera par les sculptures, & l'on ne sera pas moins surpris de leur nombre que de leur singularité.

Les objets que renferme le recueil des antiquités d'Herculanum, l'exactitude avec laquelle ils sont décrits, l'érudition & la sagacité qui regnent dans les notes dont les descriptions sont accompagnées, la correction & l'élégance des gravures, la beauté de la partie typographique, tout concourt à rendre cet ouvrage infiniment précieux.

Ce second volume est dédié à Charles III. Roi d'Espagne. Il étoit juste que la suite d'une aussi magnifique entreprise parût sous les auspices du Monarque qui en a ordonné & favorisé l'exécution. Don Carlos en passant du thrône des deux Siciles à celui de l'Espagne, n'a pas perdu de vue une découverte dont l'époque seule immortalisera son regne, comme ses qualités & ses vertus immortaliseront sa personne. L'ame de ce grand Prince semble s'étendre en proportion des objets qui appellent & méritent son attention. « Tout ce qui nous environne, disent nos savans éditeurs dans leur épître dédicatoire, de quelque côté que nous portions nos pas & nos regards ; la législation, la discipli-

re militaire, la navigation, les arts, les chemins, les ports, les manufactures, la terre, la mer, tout nous présente vos bienfaits & vous-même. Digne image de l'Être suprême, vous avez fait ressentir à toutes les parties de votre gouvernement les innombrables effets de votre *providence* ».

Nous croyons avoir fait nous-mêmes le plus bel éloge de ce Monarque, lorsque nous avons exposé simplement le détail de tout ce qu'il a fait d'utile & de grand, pendant qu'il à regné sur les deux Siciles (*a*).

(*a*) Voyez notre volume de février 1760.



ARTICLE II.

A Catalogue of the Royal and Noble authors of England, &c.

« CATALOGUE des Rois & des » Nobles d'Angleterre qui ont été » auteurs, *&c.* »

Second Extrait.

MONSIEUR Walpole commence son catalogue des Nobles d'Angleterre auteurs, par un trait de Protestantisme qui mérite d'être relevé. « L'abolition du goût & de la Littérature, dit-il, n'étoit pas le moindre des abus qu'entraînoit le Papisme. La renaissance des Lettres fut » un des plus grands services qu'ait » produits la réformation. Le Clergé » craignoit que les hommes ne pensassent dès qu'ils se mettroient à lire; » & il est vrai qu'on écrivit si-tôt qu'on » sut penser, *&c.* » Tout ce passage nous paroît plein de préjugés & d'erreurs. Ce n'est point la Religion romaine, c'est

le bouleverſement de l'Italie, qui perdit la Littérature. Tous les Arts furent enſévelis ſous les débris de l'empire d'Occident. Les Latins déſolés par une longue ſuite de troubles & de guerres, & aſſervis à une foule de nations barbares, devinrent bientôt auſſi ignorans que leurs maîtres; mais lorſque des circonſtances plus heureuſes eurent ranimé les cendres du goût & du génie, n'eſt-ce pas au ſein même de ce que M. Walpole appelle le *Papiſme*, qu'on en vit naître les premiers fruits? L'Egliſe Romaine chercha-t-elle à étouffer ces germes naiſſans? N'eſt-ce pas un Pape qui appella, qui recueillit à Rome même les derniers reſtes de la Littérature grecque? Il ſeroit bien étrange que Martin Luther qui n'excita qu'un fanatiſme théologique, eût eu plus de part à la renaiſſance des Lettres que ſon antagoniſte Léon X. qui appella, encouragea, récompenſa tous les Savans & tous les Artiſtes. Long-tems avant que ce Moine emporté s'aviſât de troubler le monde, parce qu'on avoit ôté aux Moines de ſon Ordre le droit de publier des indulgences, la Littérature italienne avoit fait de

grands progrès. L'invention de l'Imprimerie, époque à laquelle nous devons les plus grands progrès des connoissances humaines, étoit antérieure à la réformation. Le Dante, Boccace, Petrarque, l'Aretin, Machiavel & l'Arioste même ont devancé Luther.

Bien loin que la renaissance des Lettres fût un bienfait de la réformation, la réformation au contraire fut un effet malheureux de la renaissance des Lettres : deux siecles plutôt, Luther n'auroit prêché que contre le commerce des indulgences, & se seroit fait brûler.

La religion la plus sainte prend des teintes de barbarie dans des siecles barbares; l'ignorance avoit introduit des abus dans le Christianisme, & la superstition avoit un peu défiguré l'ouvrage de Dieu; des hommes sages & éclairés avoient apperçu ces inconvéniens, mais ils se garderent bien de lever l'étendard de la révolte; ils savoient que ces taches s'effaceroient par le progrès insensible de la Philosophie, & que le meilleur moyen d'épurer la religion étoit d'éclairer les peuples. Erasme avoit attaqué avec beaucoup

d'adresse & d'esprit quelques-uns des abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise; les traits déliés de la satyre auroient pu amener une réformation douce & utile dans l'extérieur de la religion; mais le fanatique Luther perdit tout. Un Docteur de Sorbonne du seizieme siecle dit dans l'*Histoire catholique de son tems*, qu'*Erasme par occasion a faict plus de mal que Luther; pource que Luther n'a faict que eslargir l'ouverture de l'huis duquel Erasme avoit ja crocheté la serrure, & l'avoit entre ouvert.* Mais Erasme ne vouloit qu'élaguer des branches superflues & nuisibles; Luther osa tenter de porter la coignée au tronc de l'arbre, & il fit par-là non-seulement à la religion, mais encore à l'humanité, une plaie qui saigne encore. Peut-on se rappeller sans frémir combien ces odieuses querelles ont désolé de peuples, combien de ruisseaux de sang elles ont fait couler! Si l'on considere l'intérêt des Lettres & des Arts, la réformation étoit bien plus propre à en retarder les progrès, qu'à les accélérer. Les guerres civiles, qui ont la liberté pour objet, peuvent bien quelquefois enflammer

les imaginations, élever les esprits, produire des Orateurs & des Poëtes; mais les guerres de religion sont toujours funestes au développement du goût & de la raison. Le regne du fanatisme en Angleterre du tems de Cromwell, fut un moment d'éclipse pour la belle Littérature. Il résulte de tout cela que les biens qu'on attribue à la réformation, se feroient bien faits sans elle, & que les maux infinis qu'elle a produits, doivent la faire regarder, même à la considérer sous un point de vue purement philosophique, comme un des plus redoutables fléaux qui ayent jamais affligé la nature humaine.

Revenons à notre catalogue. Le premier nom qui se présente dans la liste des Seigneurs d'Angleterre, est celui du Chevalier Jean Oldcastle, appellé *le bon Lord Cobham.* On a conservé de lui quelques vers rimés en latin barbare; mais cela valoit encore mieux que de s'attacher à la doctrine de Wiclef, dont il fut le martyr. Les services qu'il avoit rendus à son Roi Henri V. n'empêcherent pas ce Prince foible de le livrer aux mains des Inquisiteurs qui le firent brûler sans miséricorde.

Ce Lord mourut avec la fermeté d'un enthousiaste. Au pied du bûcher il demanda pour prix de sa vie, que s'il ressuscitoit le troisieme jour, on laissât sa secte tranquille.

Dans ces siecles grossiers, où la valeur & l'ignorance étoient les attributs de la noblesse, où *les enfans des Nobles*, disoit un Seigneur Anglois du tems d'Henri VIII. *contens de savoir donner du cor & mener le faucon, laissoient l'étude & la Science aux enfans du peuple*, il n'est pas étonnant qu'on vît sur l'épée d'un preux Chevalier cette inscription barbare :

Sum Talboti pro occidere inimicos.

On trouve cependant dans ces tems de troubles & d'ignorance, des Seigneurs qui protégeoient & cultivoient les Lettres : il est vrai que ces Ecrivains se bornoient à faire des commentaires & des traductions, mais c'étoit beaucoup. Il faut se rappeller que les livres étoient fort rares, qu'on ne connoissoit que peu d'auteurs classiques, & qu'on en entendoit encore moins. Tout ouvrage traduit étoit une nou-

veauté, un présent réel qu'on faisoit au public. L'invention n'agit que lorsqu'il n'y a point de modele, ou lorsque tous les modeles sont épuisés. Le Comte de Rivers, qui dans l'aurore de la Littérature traduisoit en vers les *proverbes* de Christine de Pise, auroit traduit dans ce siecle *l'Esprit des loix*, mais il ne l'auroit pas traduit en vers.

Il semble qu'il y ait eu une fatalité pour les Nobles de ce tems-là qui cultivoient les Sciences ; le Lord Cobham, le Comte de Worchester & le Comte de Rivers, qu'on peut regarder comme les restaurateurs des Lettres en Angleterre, tous trois les plus braves & les plus honnêtes hommes du royaume, périrent par la main d'un Bourreau.

Georges Boleyn, Vicomte de Rochford, étoit le frere de l'infortunée Anne Boleyn, dont il partagea la fortune & la disgrace. Il fut accusé d'avoir vécu trop familierement avec sa sœur ; & la plus forte preuve qu'on allégât contre lui, fut d'avoir parlé à l'oreille de la Reine, un matin qu'elle étoit encore dans son lit. Cela pouvoit bien être traité d'inceste dans un tems où

un Tyran jaloux & inconſtant ne connoiſſoit d'autres regles que ſes paſſions & ſes caprices.

On a conſervé une converſation aſſez curieuſe entre la femme de ce Vicomte de Rochford & Anne de Cleves. Myladi Rochford qui vouloit ſavoir ſi cette Princeſſe étoit groſſe, lui faiſoit des queſtions auxquelles la jeune Reine fit cette réponſe naïve : *Lorſque nous nous fûmes mis au lit, le Roi me prit la main, me donna un baiſer & me dit :* bonne nuit, mon cher cœur ; *& le matin il me donna encore un baiſer & me dit :* adieu ma chere. *N'eſt-ce pas aſſez ?*

Les Anglois rangent preſqu'au nombre des auteurs claſſiques le fameux Henri Howard, Comte de Surrey, l'ornement d'un ſiecle qui, quoique tumultueux, n'étoit pas dénué de politeſſe. Ce Seigneur, non moins vaillant que ſavant, eſt célebre par les éloges de Dryden, de Pope, & par ſa mort tragique, car il périt auſſi ſur un échaffaut.

François premier avoit donné une nouvelle vie aux Lettres qu'il encourageoit en y mêlant de la galanterie, & en introduiſant à la fois dans ſa

Cour les femmes & les Savans. Henri VIII. qui avoit pour le moins autant de goût pour les femmes que pour les Lettres & qui aimoit le faste & les faits d'armes, contribua de son côté à donner un air romanesque aux ouvrages de Littérature. Pétrarque devoit naturellement servir de modele aux Poëtes dans une Cour de ce caractere. Il reste un volume de sonnets pleins de tendresse & d'élégance, composés par Surrey, qui chanta une *Geraldine*, comme Pétrarque avoit chanté sa *Laure*.

On trouve une note curieuse à l'article du fameux Edouard Seymour, Duc de Sommerset. Ce Seigneur étant déclaré Lord Protecteur du royaume, établit dans sa propre maison une *Cour des Requêtes*, destinée à recevoir les plaintes & les demandes des pauvres : il se faisoit rendre compte de leurs affaires; & lorsqu'il ne pouvoit les finir par lui-même, il écrivoit à la Chancellerie en leur faveur. Lorsque Sommerset tomba dans la disgrace, on lui reprocha cet établissement, comme une usurpation du pouvoir souverain. Mais dans un tems où chaque acte public étoit

étoit un acte de tyrannie, combien cette jurisdiction illégale ne paroît-elle pas respectable ! Si les Princes qui affectent le pouvoir arbitraire, l'exerçoient de cette maniere, le despotisme seroit le seul gouvernement qu'on dût choisir. Tandis qu'à la honte de l'Histoire, on a écrit des volumes à l'honneur des destructeurs de l'humanité, à peine a-t-on écrit quelques lignes sur la vie de Mahomet Galadin, Empereur du Mogol, qui donnoit audience deux fois par jour à ses sujets, & qui avoit fait placer une sonnette qui de la rue répondoit à sa chambre : ceux qui avoient quelque grace à lui demander, venoient tirer la sonnette & étoient sûrs d'avoir une réponse. Un Bénédictin, dit M. Walpole, qui rapporte le fait, ajoute qu'on ne sait de quelle secte étoit cet Empereur. Ce Moine ne voyoit pas qu'il étoit de la religion universelle, qu'on appelle *humanité*, dont la loi divine n'est que le développement & la perfection.

Un des articles les plus curieux de ce catalogue est celui de Robert Devereux, Comte d'Essex. C'est un personnage si connu dans l'Histoire, qu'on

nous ſaura gré de rapporter ici quelques anecdotes que M. Walpole a recueillies ſur les aventures de ce célebre & infortuné favori d'Eliſabeth.

Le Comte d'Eſſex fut la victime de ſa hauteur & de ſa préſomption. L'impétuoſité de ſon caractere ne lui permettoit pas d'être toujours en garde contre les artifices malins d'une Cour intrigante. Ce n'eſt pas qu'il manquât d'adreſſe, mais il ſe repoſoit ſur la tendreſſe de la Reine; il croyoit pouvoir la maîtriſer toujours, même en s'éloignant d'elle; & ſes ennemis profiterent de cette occaſion pour le perdre.

Je n'ignore pas, dit M. Walpole, qu'il eſt devenu à la mode de regarder la paſſion d'Eliſabeth comme un roman. M. de Voltaire s'en moque & obſerve que dans le tems où l'amour de la Reine devoit être le plus violent, c'eſt-à-dire à la mort du Comte, elle avoit ſoixante-huit ans. Il n'eſt pas néceſſaire d'être jeune pour aimer; ſi le Comte d'Eſſex avoit eu lui-même ſoixante-huit ans, probablement Eliſabeth n'en auroit point été amoureuſe.

M. Walpole raſſemble ici une mul-

titude de preuves qui ne laissent aucun doute sur l'amour d'Elisabeth. On sait combien elle étoit économe de ses faveurs; cependant elle accumula sur la tête du Comte d'Essex, très-jeune encore, les premieres places & les plus grands honneurs. Elle étoit encore moins prodigue d'argent, & on a calculé qu'il avoit reçu d'elle la valeur de trois cens mille livres sterling. Cette Princesse lui reproche elle-même dans une de ses lettres, toutes les graces dont elle l'a comblé, sans qu'il eût rien fait pour les mériter.

Il est vrai que le mariage du Comte d'Essex avec la veuve du Chevalier Philippe Sidney, semble prouver qu'il ne soupçonnoit pas la tendresse de la Reine pour lui; peut-être aussi avoit-il appris par l'exemple de son beau-pere (le Comte de Leicester), que les goûts de Sa Majesté ne s'étendoient pas jusqu'au mariage.

Le Comte d'Essex cherchoit plutôt à maîtriser la tendresse de la Reine qu'à la mériter. S'il étoit contredit dans quelqu'un de ses desirs, il s'éloignoit de la Cour & faisoit acheter son retour. Il n'y a qu'une femme tendre,

avec qui on puiſſe en agir ainſi; & ce n'eſt pas de cette maniere, que de ſimples favoris traitent avec leurs Souverains. Lorſque Charles I. ordonnoit, pour quelque motif de jalouſie, au Comte de Hollande de ne pas ſortir de chez lui, la Reine refuſoit de recevoir ſon mari, juſqu'à ce que l'ordre fût révoqué. Dès que le Comte d'Eſſex étoit malade, Eliſabeth ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans envoyer pluſieurs fois chez lui; un jour même elle s'aſſit aſſez long-tems à côté de lui, & ordonna tout ce dont il avoit beſoin. On a rapporté encore que le Comte étant incommodé, eut la hardieſſe d'aller en robe de chambre chez la Reine. Il eſt bien difficile de donner à des familiarités auſſi marquées un autre motif que celui de l'amour.

M. Walpole rapporte auſſi pluſieurs témoignages anciens qui prouvent que la Cour d'Eliſabeth & toute l'Europe avoient la même idée ſur les ſentimens de cette Princeſſe pour le Comte d'Eſſex. Le trait le plus frappant eſt le mot que notre bon Roi Henri IV. dit au Chevalier Antoine Mildmay : *que Sa Majeſté ne laiſſeroit jamais ſon cou-*

ſin d'Eſſex s'éloigner de ſon cotillon. Eliſabeth ayant été informée de ce propos, écrivit de ſa propre main au Roi quatre lignes qu'on juge avoir été très-piquantes, puiſque Henri IV. fit ſortir de ſon appartement l'Ambaſſadeur qui lui avoit remis la lettre, & fut même ſur le point de le frapper.

Le Comte d'Eſſex étant revenu d'Irlande, contre les ordres d'Eliſabeth, elle le reçut avec un mêlange biſarre de tendreſſe & de ſévérité. Quoiqu'il fût entré bruſquement dans la chambre de la Reine au moment où elle ſe levoit, elle lui parla long-tems avec froideur & avec bonté; & elle ne fut choquée de la hardieſſe du Comte, que lorſque ſes Miniſtres la lui eurent fait appercevoir. Elle l'interdit de ſes charges; elle lui donna un Garde, mais qu'elle retira bientôt; & lorſqu'elle apprit que d'Eſſex étoit tombé malade, elle lui fit dire les larmes aux yeux, *qu'elle iroit le voir, ſi elle pouvoit le faire avec honneur.* Il y a là plus que de la faveur. L'affection des Souverains n'eſt pas romaneſque; elle peut être outrée, mais jamais galante.

Cependant au milieu de ces excès

où l'amour ſemble avoir entraîné Eliſabeth, elle n'oublia jamais ce qu'elle devoit à ſon rang. Son caractere étoit un mêlange de tendreſſe & de fierté, mais la fierté dominoit encore ſur la tendreſſe. Ordinairement les Souverains prennent les préjugés de leurs favoris; il n'en étoit pas de même d'Eliſabeth. On voit par mille exemples que les ſollicitations du Comte d'Eſſex étoient plus nuiſibles qu'utiles à ceux en faveur de qui il les employoit.

Eſſex ſe perdit pour n'avoir pas aſſez ménagé la hauteur de cette Princeſſe, qui étoit auſſi jalouſe de la tendreſſe de ſon favori que de l'autorité de ſon rang, & qui ne pardonnoit point qu'on manquât au reſpect, ou plutôt à l'adoration à laquelle on l'avoit accoutumée. Le Comte lui ayant un jour tourné le dos avec un air de mépris, elle lui donna un ſoufflet. Qu'auroit-elle fait, ſi elle avoit entendu ce qu'il diſoit une autre fois : *qu'elle devenoit vieille & décrépite, & que ſon eſprit étoit auſſi caſſé que ſon corps.* La ridicule coquetterie d'Eliſabeth ſur ſa figure étoit ſi bien connue, que l'Am-

bassadeur de Hollande, Veriken, lui dit lorsqu'il lui fut présenté, « qu'il avoit long-tems desiré d'entreprendre ce voyage pour voir Sa Majesté qui, pour la *beauté* & la sagesse, surpassoit tous les Princes du monde ». Elle avoit alors soixante-sept ans.

Voici à ce sujet une anecdote bien singuliere : Elisabeth avoit coutume de donner audience dans son jardin, lorsque le tems le permettoit. Comme ses traits étoient fortement prononcés, les ombres avoient moins de force en plein air. Elle ne vouloit pas que son Peintre mît aucune ombre à son portrait, parce que, disoit-elle, l'ombre n'est qu'un accident & n'existe pas naturellement sur un visage. M. Walpole donne ici le dessin gravé du fragment d'une médaille qu'il possede & sur laquelle la tête d'Elisabeth est représentée avec toute la décrépitude & la difformité de la vieillesse. Cette médaille ne se trouve point entiere ; on prétend qu'Elisabeth honteuse de se voir aussi hideuse, avoit fait briser le coin, & que ce fragment s'étoit conservé par hasard.

Quoiqu'on pût reprocher au Comte

d'Essex de l'indiscrétion, de la hauteur, même de l'insolence à l'égard d'Elisabeth, on ne peut nier qu'il n'eût des qualités aimables & séduisantes qui justifioient l'empire qu'il avoit pris sur cette Reine. Il étoit d'un courage héroïque; son esprit étoit propre aux plus grandes affaires; il aimoit & cultivoit les Lettres, & rien n'égaloit son zele pour la gloire & la sûreté de sa maîtresse. Il se signala à la guerre dès l'âge de dix-neuf ans; à vingt-deux il se présenta en qualité de Volontaire, pour rétablir Don Antonio sur le thrône de Portugal, usurpé par Philippe ennemi déclaré de la Reine, & il défia à son de trompe le Gouverneur de la Corogne ou quelqu'autre Cavalier d'un rang égal, au combat singulier. Il traita de même Villars, Gouverneur de Rouen. « Si vous voulez, lui écrivit-il, accepter le combat à pied ou à cheval, je soutiendrai que la cause d'Henri IV. est plus juste que celle de la ligue, que je vaux mieux que vous, & que ma maîtresse est plus belle que la vôtre ».

La haine qu'il portoit à Philippe, Roi d'Espagne, étoit devenue une haine personnelle; il écrivit dans une

lettre : *J'apprendrai à cet orgueilleux Roi*, &c. Mais quelque raiſon qu'eût Eliſabeth de haïr Philippe, elle trouva fort mauvais que le Comte ſe ſervît d'une expreſſion auſſi arrogante, en parlant d'une tête couronnée.

Eſſex étoit galant, romaneſque & faſtueux. Les fêtes qu'il donnoit à la ville l'avoient rendu l'idole du peuple & des femmes. Son génie pour ce genre de ſpectacles & de divertiſſemens qui préſentent l'image de la guerre, étoit auſſi remarquable que l'habileté qu'il y montroit. Un auteur contemporain nous a laiſſé la deſcription d'une eſpece de maſcarade imaginée par le Comte d'Eſſex & dont nous allons dire quatre mots, pour donner une idée des amuſemens de ce ſiecle.

Avant que d'entrer en champ-clos, le Comte envoya à la Reine un Page qui revint avec un gant de Sa Majeſté. Lorſqu'Eſſex ſe préſenta lui-même, il trouva ſur ſon paſſage un vieil Hermite, un Secretaire d'Etat, un brave Guerrier & un Ecuyer : le premier lui préſenta un livre de méditations ; le ſecond, des diſcours politiques ; le troiſieme, des oraiſons de combat ; le

quatrieme n'étoit que le suivant même du Comte. Les trois premiers personnages vouloient persuader au Comte de renoncer aux vaines poursuites de l'amour, & chacun d'eux cherchoit à le gagner à sa profession; mais l'Ecuyer prit la parole & leur dit : « que son Chevalier ne renonceroit jamais à l'amour de sa maîtresse dont la vertu rendoit toutes ses pensées divines, dont la sagesse lui enseignoit la véritable politique, dont le mérite & la *beauté* (*a*) suffisoient pour le rendre capable de commander des armées ». La Reine dit à ce sujet qu'elle n'auroit point assisté à la fête, si elle avoit imaginé qu'il y eût été si fort question d'elle.

Nous ne dirons rien des ouvrages du Comte d'Essex, qui sont peu importans par eux-mêmes, & nous passerons à l'article de Thomas Sackville, Lord Buckhurst. De lui sortit une race d'hommes d'esprit & de génie. C'est l'auteur de la fameuse tragédie de *Gorboduc*, le premier ouvrage dramatique de quelque mérite qui ait été écrit en langue angloise. M. Pope

(*a*) Elisabeth avoit alors 63 ans.



s'étonnoit que le naturel & la décence qu'on trouve dans cette piece, n'ayent pas été imités par les auteurs dramatiques du siecle suivant.

Les Comtes de Tiptoft & de Rivers avoient donné l'exemple d'emprunter des lumieres du pays étranger, & protégeoient Caxton qui avoit apporté l'Imprimerie en Angleterre. Les Comtes d'Oxford & Mylord Buckurst donnerent une nouvelle forme à l'art dramatique, & on commença à se dégoûter de ces ridicules & monstrueuses représentations des histoires de l'ancien & du nouveau Testament, qui avoient amusé jusques-là la multitude. C'est aux deux premiers de ces Seigneurs que l'Angleterre doit l'Imprimerie, & aux deux derniers le goût. « C'est peut-être à la hardiesse de quelques scenes du Lord Buckurst, que nous devons Shakespear, dit M. Walpole. Cela seul suffiroit pour nous justifier d'avoir entrepris un catalogue des Nobles auteurs ».

Nous nous arrêterons à l'article de l'immortel François Bacon, Vicomte de Saint-Albans. M. Walpole n'en dit que quatre mots, mais ils sont remar-

quables ; les voici : « Bacon fut le Prophete des Arts que Newton vint ensuite révéler. Il seroit superflu pour nos Lecteurs d'entrer dans aucun détail sur ses ouvrages : tant que la Science existera, son génie & ses écrits seront universellement admirés. Tant que l'ingratitude & l'adulation seront méprisables, nous déplorerons la corruption du cœur de ce grand Homme. Hélas ! pourquoi faut-il que celui qui pouvoit commander à la renommée, se soit abaissé jusqu'aux petitesses de l'ambition » !

Nous réservons la fin de cet extrait pour le volume prochain.



ARTICLE III.

EXTRAIT du premier Chapitre de Saadi, *intitulé :* Des mœurs des Rois.

UN Roi avoit condamné à mort un de ſes Eſclaves; celui-ci étant ſans eſpérance, ne ménageoit plus rien & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il, demanda le Roi à ſon favori ? Seigneur, il dit que les récompenſes de l'autre vie ſont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtiſan, depuis long-tems l'ennemi du favori, avoit entendu les diſcours de l'Eſclave : on vous trompe, dit-il au Roi ; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : le menſonge qu'on m'a fait étoit humain, & ta vérité eſt cruelle ; & puis ſe tournant vers ſon favori : oh ! mon ami, lui dit-il, c'eſt toi qui me diras toujours la vérité.

UN des Rois du Chorazan vit en

songe Mahmoud qui régnoit cent ans auparavant lui; il vit le corps de ce Prince se consumer entierement & se dissiper en poussiere, il n'en resta que les yeux qui jettoient continuellement des regards sur le palais & sur le thrône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit signifier ce songe. L'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à présent qu'il ne lui reste rien de sa grandeur & que tu occupes le thrône & le palais qu'il a occupés; il voit qu'on n'emporte avec soi que le bien qu'on a fait. O Roi! fais le bien, avant que dans ton palais en deuil on n'entende une voix lugubre prononcer ces mots : *Il n'est plus*.

Un Prince avoit trois fils : le dernier étoit fort petit & fort laid; ses freres l'aimoient, mais son pere le méprisoit : il entreprit de s'en faire estimer. Il survint une guerre; on donna une bataille, dans laquelle l'armée du Roi prit la fuite : mais le jeune Prince la rallia, la força d'attaquer de nouveau l'ennemi & remporta une victoire complette. Depuis ces services, le Roi le préféroit à ses autres fils. Il

revint à la Cour où il fut careſſé & loué des Courtiſans : cependant ſes freres gardoient le ſilence ; & quelques jours après ſon arrivée, le jeune Prince mourut empoiſonné. Le tigre ſe cache ſous le feuillage paiſible. Craignez à la Cour le ſilence de l'envie.

JE vis un jour dans le palais d'Uglumith le fils d'un Gouverneur de province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'eſprit, de la prudence & du jugement ; malgré ſon extrême jeuneſſe, ſa phyſionomie avoit un caractere de grandeur. Le Roi qui étoit fort jeune en fit ſon ami, & les jeunes gens de la Cour le prirent en averſion ; ils lui tendirent des pieges, ils chercherent à le perdre ou à le faire périr ; mais ils ne purent y réuſſir, parce qu'il avoit dans le Roi un véritable ami. Un jour ce Prince lui diſoit : quelle peut-être la cauſe de la haine que tu inſpires à mes Courtiſans ? Elle eſt violente ; ne pourrois-tu la faire ceſſer ? O Roi, répondit le favori ! j'ai fait uſage de ta puiſſance pour le bonheur de tes ſujets & pour ta gloire : à meſure que je me conciliois le cœur

de ton peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis, mes égaux; je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'eſt de faire des fautes. Pourſuis & ne crains rien, dit le Roi; le ſoleil ne doit pas ceſſer d'éclairer, parce que ſa lumiere bleſſe les yeux des oiſeaux de nuit.

UN Roi de Perſe avoit étendu la main de l'iniquité ſur les biens de ſes ſujets, il leur marquoit du mépris & il les tenoit dans un cruel eſclavage. Impatiens d'un joug ſi humiliant & ſi rude, la plûpart abandonnerent leur patrie & chercherent un aſyle chez l'étranger. Les revenus du Prince diminuerent avec le nombre de ſes ſujets, il ſe trouva bientôt ſans défenſeurs; ſes voiſins en profiterent, & il fut déthrôné. Un Roi doit nourrir ſon peuple de ſa propre ſubſtance, parce qu'il tient ſon royaume de ſon peuple. Tout Citoyen eſt Soldat ſous un Roi juſte.

JE m'aſſis un jour à la porte d'une moſquée dans la ville de Damas & auprès du tombeau du Prophete Jean; que la paix ſoit avec lui; un Roi d'A-

rabie, fameux par ses cruautés & par ses injustices, vint faire sa priere au tombeau du Prophete. Ainsi tout ce qui est homme, dans quelque rang qu'il soit placé, quelle que soit sa fortune, a toujours des graces à demander à Dieu. Ce Roi me regarda & me dit : prie pour moi, & puissent tes prieres me faire obtenir le secours dont j'ai besoin ; la crainte d'un ennemi puissant agite mon ame. Je lui répondis : fais graces au foible, soulage le pauvre, rends la justice à tous, & tu ne craindras pas d'ennemis. Vois-tu venir le jour de la justice divine ? Le vois-tu ? O fils d'Adam ! la nature vous crie que vous êtes tous les membres d'un même corps.

O Rois ! craignez les plaintes des malheureux ; elles pénetrent les cieux, elles changent la face des Empires ; il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a le droit de se plaindre ? Oui, ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, lorsque vous êtes écrasé par l'éléphant.

Un jeune Roi à son avénement au thrône, avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son pere; la main de la magnificence s'ouvrit, & les richesses du Prince se répandirent sur son peuple. Un Courtisan en fit des reproches au Prince : si l'ennemi venoit sur vos frontieres, quels moyens auriez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors, dit le Roi, je le redemanderai à mes amis.

Un Religieux étoit respecté dans Bagdad pour sa piété, & le Peuple & les Grands avoient confiance en ses prieres. Hoschas Joseph, Tyran de Bagdad, vint le trouver & lui dit : prie Dieu pour moi. O Dieu, dit le Religieux en élevant les mains au ciel ! ôte de la terre Hoschas Joseph. Malheureux ! tu me maudis, lui dit le Tyran. Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grace qu'il puisse accorder à ton peuple & à toi.

Je me promenois avec mon ami pendant la plus grande chaleur du

jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Un ruisseau serpentoit entre ces arbres & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis l'injuste sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu, disois-je! le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le repos de l'injuste ? Mon ami m'entendoit & me dit : Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles.

Un jeune Roi s'abandonnoit à la dissipation & à tous les plaisirs que lui préparoient les Courtisans. Un jour il chantoit dans un festin ces paroles : je jouissois du moment qui est passé, je jouis encore du moment qui passe, & je commence à jouir de celui qui succede, content & tranquille ; l'espérance d'aucun bien, la crainte d'aucun mal, ne me donne d'inquiétude. Un pauvre assis sous la fenêtre de la salle du festin entendit le Roi, & lui cria, si tu es sans inquiétude pour ton sort, n'en as-tu jamais pour le nôtre ? Le

Roi fut touché de ce diſcours, il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque tems le pauvre avec attention, & ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable. Il ſortit enſuite de la ſalle du feſtin en faiſant des réflexions ſur ſe vie paſſée : elle avoit été oppoſée à tous ſes devoirs ; il en eut honte : il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit juſqu'alors abandonnées à ſes favoris : on le vit travailler aſſiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. Depuis qu'il étoit occupé de l'adminiſtration de ſes Etats, on lui faiſoit ſouvent des plaintes de la licence & du déſordre dans leſquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin il le vit un jour à la porte du Palais : il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de ſa Cour, lui dit : vois-tu les effets de la bonté ? Tu m'as vu combler cet homme de richeſſes, vois-tu quel en eſt le fruit ? Mes bienfaits ont corrompu le pauvre ; ils ont été pour lui une ſource de nouveaux vices & d'une nouvelle miſere. Cela

est vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

Le Ministre d'un Roi fut disgracié, & se retira dans une maison de Religieux : comme il n'avoit pas merité sa disgrace, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi qui l'aimoit, & qui estimoit ses talens, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour ; mais le Ministre refusa le Roi & lui dit : tu m'avois élevé aux premieres dignités, j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs ; tu m'as forcé à la retraite, j'en goûte le repos ; laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans, c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpens à l'envie. Le Roi insista & dit : j'aurois besoin d'un esprit éclairé & d'un cœur droit & bon, qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance ; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le

Miniſtre, ſi tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

On demandoit à ce petit animal, qui marche toujours devant le lion pour faire partir le gibier: pourquoi t'es-tu conſacré ainſi au ſervice du lion. C'eſt, dit l'animal, que je me nourris des reſtes de ſa table. Mais pourquoi ne l'approches-tu jamais? Tu jouirois de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance...Oui, mais s'il alloit ſe mettre en colere?

Le feu étoit adoré dans Perſépolis, & elle a été dévorée par le feu, image des Rois & de leurs favoris.

Craignez le caprice dans celui qui peut tout; vous réuſſirez peut-être par des vérités dures; vous offenſerez peut-être par de la flatterie.

Les Sages ont dit, les agrémens ſont les vertus des Cours, & preſque des vices dans les Sages. Attachez-vous à faire le bien, que vos mœurs ſoient pures, & laiſſez les facéties aux courtiſans.

Un de mes amis vint un jour ſe plaindre à moi de ſa ſituation: je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une

famille nombreuse ; je ne puis supporter plus long-tems le poids de sa misere & de la mienne ; j'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie où j'ai honte de ma pauvreté : dans les pays éloignés je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu. Plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel, dans le sein de l'Etranger qui ne les connoissoit pas, & ils ont trouvé quelque douceur à mourir sans être ni méprisés ni regrettés. Un seul motif me retient encore : je ne veux pas faire triompher mes ennemis ; ils diront, si je pars : le voilà donc qui s'exile, ce misérable à qui le plaisir n'a jamais souri dans sa patrie ; il s'exile, & il laisse sa misere à sa femme & à ses enfans. Si je puis me mettre au-dessus de ces discours & partir, je sens que je ne suis pas sans talens & sans connoissances, & que j'en pourrois faire usage dans les pays étrangers ; j'écris passablement ; je sais l'arithmétique ; & si vous vouliez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghulistan, & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi, peut-être la fortune se lasseroit-elle de me persécuter ; peut-

être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi, il y a deux ſortes de places chez les Rois, celles qui donnent le néceſſaire & celles qui donnent de la puiſſance : dans les premieres, on eſt aſſez tranquile, on ne dit pas à celui qui n'a rien, paye le cens de ta vigne ou de ton champ. Dans les grandes places, on eſt environné de dangers ; il faut te réſoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup. Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'eſpérance étoit ſa ſeule conſolation, & qu'il vouloit s'y livrer ; qu'au reſte ſa probité feroit par-tout ſa ſûreté, & qu'enfin il n'avoit jamais vu l'honnête-homme convaincu de malverſation, & puni comme criminel. Mon ami, lui dis-je, vous me rappellez ce qu'on m'a conté d'un certain renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ſes forces & s'enfuir vers ſon terrier ; il lui demanda, pourquoi cette fuite précipitée ? As-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment ? Aucun, dit le Renard, Dieu merci, & ma conſcience

conscience ne me reproche rien, mais je viens d'entendre des chasseurs dire qu'ils avoient besoin d'un dromadaire, qu'ils vouloient en prendre un, le mettre en esclavage & s'en servir. Et qu'as-tu de commun avec un dromadaire? Mon Dieu, dit le Renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis, si quelqu'un s'avisoit de me montrer aux chasseurs, en disant voilà un dromadaire, je serois chassé, pris, enchaîné, sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous, je connois votre intégrité; mais les hommes faux vous cacheront les piéges qu'ils semeront sous vos pas, le méchant fera entendre sa voix flétrissante, le Prince sera prévenu, & qui trouverez-vous à la Cour qui prenne votre défense? Soyez modéré, la mer est le chemin des richesses: mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Je m'apperçus que mon ami s'offensoit de mes conseils: je vois bien, dit-il, que vous me refusez votre protection, je vous croyois mon ami, & vous m'abandonnez dans ma misere, vous l'augmentez même, puisque vous m'ôtez l'espérance. Je lui dis que je lui devois

comme ſon ami, mes conſeils & mes ſervices, & qu'il auroit l'un & l'autre. Je lui remis entre les mains une lettre pour le Gouverneur du Ghuliſtan, qui lui donna d'abord un petit emploi: on lui trouva de la politeſſe, de la dextérité, du jugement: on l'avança; on fut également content de lui dans des poſtes plus élevés, & enfin il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'eſtime & du goût, il en fit ſon Miniſtre favori; on le montroit au doigt: voilà, diſoit-on, l'ami de notre maître. Tous les Grands lui demandoient ſa protection. Il ne tarda pas à me faire part de ſes ſuccès. Dieu ſoit loué, diſois-je, je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur: les ſources du bien & du mal ſont cachées, & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroſer l'eſpace de la vie. Oh homme! oh qui que tu ſois, mon frere dans le malheur, ſois patient, & eſperes!

Peu de tems après que je fus inſtruit de la proſpérité de mon ami, j'allai faire le pélerinage de la Mecque. A mon retour je rencontrai dans un vallon ſauvage, mais fort agréable, un homme en habit de payſan, qui ſou-

toit d'une petite cabane & venoit à moi : il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, & il me dit, les Courtisans que vous m'aviez peints ont été mes ennemis, du jour que le Roi m'approcha de sa personne ; ils m'ont accusé de complots contre l'Etat & d'innovations dangereuses. Le Roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis, ceux que j'avois obligés, ont gardé le silence, & quelques-uns même se sont joints à mes accusateurs. Tout le monde mèt le pied sur la tête de celui qui tombe du faîte de la grandeur. J'ai été accablé par tout le monde : on m'a jetté dans une affreuse prison, où j'ai gémi long-tems : on m'a fait éprouver diverses sortes de supplices : on m'a enfin exilé, après avoir confisqué mes biens, & vous me voyez pauvre, assez heureux cependant, puisque je connois les hommes, puisque je connois la fortune, que j'ai une cabane, que je cultive ce petit champ, & qu'il suffit aux besoins de ma famille & aux miens.

NOURSHIVAN le Juste étant à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué, mais il n'avoit point de sel ;

il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant sous les peines les plus terribles de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtisans, si l'on ne payoit pas un peu de sel ? Nourshivan répondit, si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses Sujets, le lendemain les Courtisans coupent les arbres.

Un Roi d'Arabie fit récompenser un de ses Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talens, non qu'il eût rendu de grands services; mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince est la marque la plus certaine d'un Empire bien gouverné.

Un Roi vertueux, dans un moment de colere, alloit faire punir un innocent : oh Roi! lui dit-il, mon supplice va finir avec ma vie, mais le tien va commencer & sera éternel. Le Roi fit grace.

Les Ministres de Nourshivan étoient d'un avis opposé à celui de ce Prince.

Bufurshumhur approuva l'avis du Roi. Quelqu'un lui demanda à l'oreille pourquoi il avoit embrassé une opinion différente de celle de tous les Ministres : parce qu'elle est celle du Roi, dit-il ; si l'événement est heureux, il me saura gré d'avoir pensé comme lui, & si l'évenement est malheureux, il me pardonnera, parce que j'aurai pensé comme lui. Combattre l'opinion d'un Roi, c'est tremper les mains dans son propre sang. Si le Roi dit au milieu du jour qu'il est nuit, dites que la Lune est brillante, voyez-vous les pleïades ?

Un Ministre étoit bienfaisant : un jour il déplut à son maître, & il fut mis en prison ; mais le peuple sollicita sa délivrance : les gardes lui rendoient sa prison agréable : les Courtisans parloient au Roi de ses vertus, & le Roi lui pardonna. Vendez le jardin de votre pere pour en acheter un seul cœur. Brûlez les meubles de votre maison si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis : faites-leur des présens. Ne menacez pas le chien qui aboie, jettez-lui un morceau de pain.

LE fils d'Aaron Veſchide vint ſe plaindre d'un homme qui avoit calomnié ſa mere, & en demander vengeance. Oh, mon fils ! lui dit Aaron Veſchide, tu vas faire plus de tort à ta mere que le calomniateur; tu vas faire croire qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

UN homme ſans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné ſe rendit à la Cour : il ſut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que ſon pere leur avoit laiſſé, & vécut du travail de ſes mains. Un jour l'aîné diſoit au cadet : pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire, tu ne ſerois pas obligé de travailler ainſi pour vivre. Le cadet lui répondit, pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi, tu ne ſerois pas obligé d'être eſclave ?

QUELQUES Miniſtres de Coſroës avoient délibéré d'une affaire importante en préſence de Buſurshumhur, & ils avoient décidé ſans que ce Sage eût ouvert la bouche. L'un des Miniſtres lui demanda pourquoi il avoit

gardé le silence : c'est, dit-il, parce que vous avez toujours vû le vrai & pris le bon parti ; je n'aurois pu parler que pour moi, & il ne faut dans le Conseil parler que pour le bien des affaires.

On demandoit au grand Alexandre comment ayant eu à combattre tant de Rois plus puissans que lui, il avoit pu parvenir à faire la conquête du monde. Je n'ai jamais opprimé les vaincus, dit-il, & dans chacun des pays que j'ai conquis, j'ai toujours honoré la mémoire des grands hommes de la nation. Les Sages ne donneront point le nom de grand à celui qui veut flétrir la mémoire des grands hommes. Respectez, oh, Rois! ceux que respectent vos Sujets : imposez des services à votre peuple : demandez-lui, si vous en avez besoin, une partie de ses richesses, mais ne heurtez pas ses opinions : laissez aimer, aimez vous-mêmes ceux qui ont fait du bien. Qu'est-ce que les trônes, la fortune & la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair ? Cosroës avoit fait graver cette inscription sur son diadême, *plusieurs l'ont possédé, plusieurs le posséderont.* Oh postérité!

tu imprimeras les veſtiges de tes pas ſur la pouſſiere de mon tombeau. Il ne reſte que la mémoire du bien qu'on a fait : ſachez honorer la poſtérité, arbitres des hommes, afin que votre mémoire ſoit honorée.



ARTICLE II.

DE l'Orgueil national, par M. Zimmermann.

L'ORGUEIL domine tous les hommes; c'eſt le ſentiment le plus univerſel & le plus profond. Le Souverain ſur ſon thrône & le pauvre dans ſa chaumiere, le ſavant & l'ignorant ſe bercent tous de l'idée d'une ſupériorité quelconque, ſoit réelle, ſoit chimérique. Chacun de nous dans ſa ſphere s'éleve aux dépens de ſon voiſin; & parce qu'on connoît des gens plus petits que ſoi, on s'imagine être bien grand. Il en eſt des nations comme des individus. Depuis les Chinois juſqu'aux habitans de l'iſle la moins étendue, chaque peuple a ſon orgueil particulier & s'attribue des qualités qui le diſtinguent des autres peuples. Ces qualités ſont ou réelles ou imaginaires. S'enorgueillir des premieres, c'eſt un ridicule, ſans doute; mais ſe vanter des ſecondes, c'eſt le comble de l'extravagance.

L'orgueil ou la haute opinion qu'on ſe forme de ſoi-même naît du ſentiment qu'on a de ſa propre grandeur ; & le mépris pour les autres, du ſentiment de leur petiteſſe. L'orgueil national conſiſte donc dans le parallele qu'un peuple fait de ſes avantages avec les avantages des autres peuples.

L'homme eſt grand ou petit, ſelon le point de vue ſous lequel on le conſidere. Tantôt comme l'inſecte qui rampe, ſes yeux ne quittent pas le petit eſpace de terre qu'il occupe : tantôt il veut percer de ſes regards l'immenſité des choſes. M. Zimmermann trace d'abord ce premier genre d'orgueil & en fait ſentir tout le ridicule, il tâche enſuite de donner au ſecond des couleurs ſupportables. Mon projet eſt vaſte, dit-il, mais je n'ai pas à craindre que les matériaux me manquent ; c'eſt la folie des hommes qui me les fournit.

Notre Auteur pourſuit & ſaiſit l'orgueil ſous les différentes formes dont ce vice a coutume de ſe revêtir ; mais il lui échappe ſouvent des traits qui pourroient faire penſer que dans ſa ſatyre il n'a pas envisagé toutes les

nations : il feroit à desirer qu'il eût porté de tems-en-tems ses regards autour de lui & qu'il eût offert quelques-uns des exemples que très-certainement il auroit trouvés sous sa main ; car s'il lui a été si aisé d'appercevoir chez les François, chez les Espagnols, chez les Anglois, des traces de cet orgueil qu'il ridiculise, lui eût-il été plus difficile d'en découvrir en Allemagne ? Et ne seroit-il pas dans le cas d'être attaqué lui-même sur cet oubli qui semble tenir de si près à l'orgueil national ? Au reste M. Zimmermann n'en veut qu'à cette espece d'hommes que tout être raisonnable regarde avec pitié, & dont la façon de penser ne sauroit altérer l'idée qu'on se forme du corps entier de la nation.

Suivons l'Auteur dans la premiere partie de son ouvrage.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur le caractere & sur les mœurs des hommes, on aura remarqué le mépris général & réciproque qu'ils ont tous les uns pour les autres. Tous se supposent des talens qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Tout ce qui n'est pas eux leur paroît méprisable. Insensés ! ils se re-

gardent comme le centre & l'objet de toute la création.

Mais cela n'a rien d'étonnant ; la ſource de l'orgueil eſt inépuiſable : l'amour propre eſt l'ame de la nature humaine.

Joignez à cet amour propre un génie borné, & vous aurez un être tout-à-la-fois vain & ridicule.

C'eſt cet amour propre qui nous fait toujours donner la préférence à nos ſervices, à nos talens, à nos connoiſſances.

Après la bataille de Salamine, on obligea tous les Généraux de déclarer avec ſerment ſur l'autel de Neptune celui qui s'étoit le plus diſtingué dans le combat. Chacun ſe nomma ſoi-même & aſſigna le ſecond rang à Thémiſtocle. Demandez à tous nos Auteurs quels ſont les ouvrages qui paſſeront à la poſtérité, chacun d'eux vous répondra : les miens.

Un Maître à danſer François demandoit à un de ſes amis s'il étoit vrai que Harlay eût été fait Comte d'Oxford & grand-Tréſorier d'Angleterre : on lui dit qu'oui. Cela m'étonne, répondit le Maître à danſer ! quel

mérite la Reine a-t-elle donc trouvé à ce Harlay ? Pour moi j'ai eu cet homme deux ans entre les mains, & jamais je n'en ai pu rien faire.

La Folie est la Reine du monde. On est fort éloigné de mériter une réputation, on ne laisse pas de vouloir en jouir. Le vieux Denis s'emporta contre Platon, parce que ce Philosophe avoit refusé de le reconnoître pour le plus vaillant des guerriers.

L'homme ne cherche & ne voit que lui-même dans tous les objets qui l'environnent : c'est la mouche d'Esope.

On n'estime que ce qu'on aime à faire, que ce qu'on fait avec succès. Nous voudrions que tout le monde réglât sa façon de penser, sa conduite & ses goûts sur les nôtres. Je ris de tous ceux qui me trouvent ridicule, disoit un vieux Cynique : eh bien, lui répondit-on, personne au monde ne rit donc plus souvent que vous.

Cet esprit contempteur a pénétré toutes les professions, tous les états. N'a-t-on qu'un genre de talens & d'occupations, tous les avantages s'y concentrent à nos yeux ; il n'y a que ce talent qui soit louable, qui soit utile.

On ne conçoit pas qu'il puisse exister de ces génies vastes qui embrassent plusieurs objets à la fois. Le compas d'un sot c'est sa tête.

Le Physicien regarde un Ecrivain de morale comme un visionnaire : le Moraliste à son tour méprise le Physicien.

Quelqu'un demandoit en France : qu'est-ce qu'un Métaphysicien ? *C'est*, répondit un Géometre, *un homme qui ne sait rien*. Demandez de nos jours à Paris aux Chymistes, aux Physiciens, aux Naturalistes, aux Erudits, ce que c'est qu'un Géometre ; ils vous diront : *un homme qui ne sait rien*.

Le Poëte ne fait aucun cas d'un Ecrivain en prose ; car qui est-ce qui ne fait pas de la prose ?... Celui-ci gémit sur la frivolité de la Poésie ; il ne voit pas en quoi cette occupation peut être utile à l'Etat. Les Poëtes se méprisent les uns les autres : nos Prosateurs en font autant.

L'extrême orgueil ne vient que de l'extrême ignorance de soi-même. Quiconque ne s'est pas étudié long-tems, ne sauroit percer le voile qui lui cache les vices ou les vertus, les quali-

ou les défauts, l'ineptie ou les ta-
d'autrui. On attache de l'admira-
ou du mépris aux choses & aux
onnes, proportionnément au degré
alogie ou de dissemblance qu'on
apperçoit avec soi-même. On com-
ce d'abord par n'estimer que soi;
l'on partage ce sentiment, ce n'est
vec ceux dont la façon de penser
corde avec la nôtre.
e Chancelier Bacon dit qu'*il ne
pas trop se fier à un homme qui
être l'ami des sots.* On ne se forme
une haute idée de quelqu'un dont
esprit borné devient le panégyriste.
pece de consanguinité qui ne fait
sots qu'une même famille, se dé-
que dans ces éloges : c'est le cri
sang. Le regne d'un sot devient le
ie de tous les sots : qu'un de ces
ies bornés monte sur le thrône,
s voyez aussi-tôt un essain d'imbé-
es, plus nombreux que les mouches
approche du printems, accourir &
rdonner autour du nouveau Sou-
ain : les voilà dans leur élément.
it méprisables qu'ils sont, on les
che aux flancs du Monarque; ils
rent, ils ferment les canaux de la

faveur : les gens raiſonnables ſont mépriſés, haïs, perſécutés, livrés à l'indigence & condamnés aux fers.

Les jugemens humains ſont trop dépendans des objets qui nous environnent, ils tiennent trop à la ſphere particuliere dans laquelle nous vivons, pour qu'ils ſoient toujours l'ouvrage de la raiſon. Chaque lieu, chaque état a une propriété diſtinctive : on prend le caractere du pays que l'on habite ou de la charge que l'on occupe; la ſociété, la mode, tout concourt à donner à notre eſprit une tournure indeſtructible. On détermine à ſon gré le vrai, le grand, le beau; on ſe pénetre des idées qu'on s'eſt faites; on les careſſe, on les admire, & l'on dédaigne, l'on rejette tout ce qui peut les heurter & les combattre.

Après avoir traité de l'orgueil des hommes envisagés ſéparément, M. Zimmermann conſidere ſes effets ſur l'eſprit de nations entieres.

L'homme eſt, relativement à un peuple, ce que l'unité eſt à une ſomme de chiffres; les défauts d'un individu ſeront les défauts de tous, quand ces individus ſeront multipliés & réunis.

Chaque peuple préfere son gouvernement, ses mœurs, sa constitution, aux loix, aux usages & à la forme d'administration de ses voisins. Patin appelloit les Anglois des loups voraces; Addisson plus poli se contente d'insinuer qu'on pourroit trouver aux François de la ressemblance avec les singes. Qu'ont produit Patin & Addisson ? Le grand nombre des Anglois en a-t-il acquis plus d'aménité, & celui des François plus de raison ?

Les êtres les plus entichés de la fureur de comparer & de tourner les choses à leur avantage, sont ces machines toujours agissantes & toujours inutiles, qui dans tout état forment un corps considérable. En France cette espece d'hommes s'attribue l'universalité de talens; ils se croient les seuls êtres pensans sur la terre : semblables aux Grecs, ils appellent tout étranger *barbare*, & tout barbare *étranger*. Quelques Cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un Prince; l'un d'eux après avoir considéré tous les convives, s'écria : *rien n'est plus plaisant ; il n'y a que Monseigneur ici d'étranger.*

On trouve aussi de ces esprits frivoles & ridiculement fiers parmi les Anglois : sans parler ici de la haine brutale qui leur fait joindre au nom françois les épithetes les plus odieuses, on se rappelle cet Orateur hyperbolique qui à la fin du dernier siecle, disoit en plein public : *Oui, Mylords, avant peu vous verrez Louis XIV. aux pieds du Parlement, lui demander la paix.*

L'Arabe persuadé que son Caliphe est infaillible, rit de la simplicité de ce bon Tartare qui s'imagine que son Lama est immortel. L'Africain s'agenouille devant une racine & une écrevisse : il sort chaque jour de dessous terre un nouveau Dieu pour lui ; il lui paroît ridicule de n'en adorer qu'un.

L'habitant du mont Bata est convaincu que pour être sauvé, il faut manger avant de mourir un coucou à la broche : aussi hausse-t-il les épaules, quand il voit un Indien conduire une vache au lit d'un moribond, la tirailler par la queue & ne douter plus du salut du malade, quand cet animal lui a pissé sur le visage.



Je connois peu de nation qui ne puiſſe fournir quelque anecdote dans ce genre. Un Eſpagnol ſoutenoit que Notre-Seigneur eût certainement ſuccombé à la tentation dans le déſert, ſi le Diable lui eût montré l'Eſpagne. Le Canadien croit faire un grand éloge du François, en diſant : *c'eſt un homme comme moi.* Tous les peuples ſont également vains : les eſprits cultivés donnent un peu moins dans cette faiblité ; mais le ſage ſeul en eſt exempt. D'ailleurs la partie éclairée d'une nation eſt en butte aux railleries de la troupe des imbécilles : & dans un pays où le plus grand nombre des habitans eſt borné, allez demander qu'on vous indique les ſots du canton ; on vous montrera le peu de gens raiſonnables qui s'y trouvent.

Les Fabuliſtes Indiens racontent qu'il eſt une contrée dans les Indes où tous les habitans ſont boſſus. Un jeune étranger beau & bien fait y arriva ; auſſitôt on s'empreſſa, on s'attroupa autour de lui pour conſidérer une figure auſſi extraordinaire. Heureuſement il ſe trouva un ſavant dans cette laide aſſemblée, lequel avoit entendu dire

qu'il étoit possible de naître sans bosse; *épargnons*, dit-il, *ce malheureux ; faut-il l'injurier, parce que le Ciel ne l'a pas formé d'une figure aussi agréable que la nôtre ? Allons plutôt au temple réitérer à l'Eternel nos remerciemens pour la bosse dont il a daigné nous favoriser.* Concluons de-là que pour ne pas être exposé au mépris public, je ne dis pas dans un pays de bossus, mais dans un pays où les esprits sont tortus, il faut renoncer à sa raison, mettre des entraves à son génie, épouser les travers nationaux & endosser une bosse postiche (*a*).

Dans l'énumération des sujets d'orgueil imaginaires, M. Zimmermann attaque celui qui prend sa source dans l'ancienneté de l'origine. Quelques nations ont le ridicule de s'en faire une qui précede de plusieurs siecles la création du monde : tels sont les Egyptiens, les Japonois, les habitans de

(*a*) O Philosophes ! n'oubliez jamais que vous êtes étrangers sur la terre. En quelque pays que vous vous trouviez, si vous refusez de vous soumettre aux loix, aux mœurs, aux coutumes que vous y verrez établies, vous serez infailliblement opprimés par la foule des naturels.

l'Indoustan, les Malabares. L'Auteur rapporte quelques traits de cette bisarre chronologie auxquels les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

Des peuples du Midi il passe à ceux du Nord, & trouve dans leurs annales les monumens de cette même vanité.

Si cette ostentation est digne de blâme, n'en concluons rien contre les avantages & les droits attachés à la noblesse. Rien de plus respectable sans doute que d'avoir à citer les services & les belles actions d'un grand nombre d'ayeux; mais l'orgueil en devient-il plus légitime dans un de leurs descendans qui n'est illustré que par des armoiries & des titres, qui a l'honneur d'appartenir à des héros, & le malheur de ne leur ressembler en rien. Ce sentiment d'élevation que donne la noblesse, n'est vraiment à sa place que dans le cœur d'un homme qui ajoute l'éclat de ses services à celui dont ses peres l'ont couvert.

Un Paysan Espagnol attache de l'humiliation à la culture de ses terres: le travail, selon lui, est la marque de l'esclavage; moins il y consacre de

tems, plus il croit acquérir de considération; il remet la charrue entre les mains d'un étranger, il s'occupe à des exercices plus relevés, il joue de la guitare; ou si ses mains daignent conduire le soc, il fait ennoblir cette pénible fonction : son chapeau est couvert de plumes, il porte l'épée au côté, se couvre de son manteau & marche gravement : on le prendroit pour un cavalier qui se promene.

Une autre branche de l'orgueil national c'est la religion dominante d'un pays: chaque peuple attache le salut éternel à la sienne, & condamne aux flammes les sectateurs d'une doctrine étrangere. La vraie religion est simple; elle ne promet aux fideles que ce qu'ils doivent raisonnablement espérer. Les religions fausses offrent à chaque pas les traces de la main des hommes; elles vous repaissent d'attentes folles & chimériques. Il n'est pas de religion plus capable de graver l'orgueil dans les cœurs que le Mahométisme. Si l'on considere toute l'étendue de la gloire terrestre que Mahomet promet à ses disciples & les délices qu'il leur annonce dans le ciel, on ne sera plus

surpris de voir le Musulman mépriser des religions plus pures & moins fastueuses.

Parmi les différentes sectes, il n'en est pas de plus superbes que celles qui n'ont aucune religion. L'esprit fort croit pouvoir se construire lui-même l'édifice de son bonheur; il gémit sur la simplicité du vulgaire trop borné pour le suivre dans le tourbillon de ses sophismes; il donne à ce qu'il y a de plus sacré la tournure de l'épigramme; il s'affiche pour l'ennemi de l'honneur & de la vertu. Voici à-peu-près comme il raisonne. « Quand le cœur de l'homme penche vers le mal, pourquoi gêner cette propension? Est-il enclin à la probité, tant mieux, qu'il s'y maintienne; mais ne changeons rien à la destination de chaque être. Le bonheur dans ce monde n'est pas toujours le partage de la vertu, & tous les méchans ne sont pas malheureux. On se familiarise avec le souvenir d'un crime qui nous a enrichis, & les remords se perdent dans le tumulte des plaisirs. L'essentiel est donc de jouir de la vie; tout le reste est chimérique. Qu'est-ce que

» le moment de la mort ? Un songe » agréable pour le juste, un rêve ef» frayant pour le coupable ».

Tels sont les principes qu'établit un esprit fort. Il regarde cette heureuse bonne-foi du Chrétien qui ne rougit pas de sa docilité, comme la marque distinctive de l'ignorance; & croire, selon lui, c'est renoncer à l'usage de la pensée.

Suivons notre Auteur dans tous les divers replis de l'ame, où il cherche les causes de l'orgueil.

La liberté, la valeur, la puissance sont des avantages sur lesquels on ne s'abuse que trop souvent. Tigranes méprise Lucullus; ce mépris le rend imprudent, il perd la bataille. Le Roi des Malouins se qualifie de Roi des vents & des mers depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Lorsque le Kan des Tartares, qui ne possede pas une maison & ne vit que de rapines, a achevé son dîner consistant en laitage & en chair de cheval, il fait publier par un hérault que *tous les Potentats, Princes & Grands de la terre peuvent se mettre à table*. Dans un canton de l'Amérique, près des rives du Mississipi au fond

fond de la Louisiane, le Souverain sort dès le grand matin hors de sa cabane, & trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir. On amena devant un Prince Negre sur la côte de Guinée quelques François qui venoient d'aborder. Il étoit assis sous un arbre; pour thrône il avoit une grosse bûche; ses Gardes étoient trois ou quatre Negres armés de piques de bois. Ce ridicule Monarque demanda : *parle t on beaucoup de moi en France*? L'orgueil national naît presque toujours du peu de connoissance qu'on a de ce qui concerne les étrangers; on méprise ce que l'on ne connoît pas. Avec quelle injustice n'a-t-on pas traité les Allemands? Un Ecrivain Italien les qualifie de véritables automates, & leurs Académiciens de *bestiaux enfermés par Minerve dans une étable*. Baillet qui rapporte cette *fine* plaisanterie, ajoute gravement : « Il » ne faut donc pas s'étonner si l'on ne » trouve pas dans les poëmes allemands » cette chaleur de Poésie qui caractérise les ouvrages des Grecs, des Romains & des Italiens de nos jours ».

La plûpart des Persans regardent notre partie du monde comme une pe-

tite iſle où l'on manque du néceſſaire. *Pourquoi*, diſent-ils, *les Européens viennent-ils acheter nos marchandiſes ? C'eſt qu'ils ne trouvent rien chez eux.*

Les Chinois ſont fort célebres pour leur érudition ; leur orgueil ſur ce point eſt extrême, voyons s'il eſt fondé. Les Chinois ont à la vérité des bibliotheques immenſes & un grand nombre de beaux édifices pour l'inſtruction de la jeuneſſe. La ſcience chez eux eſt le ſeul chemin qui conduit aux honneurs ; une de leurs plus anciennes loix n'adjuge qu'aux perſonnes inſtruites les places, les charges & les gouvernemens. Rien n'eſt plus propre ſans doute à faire croire que les Chinois ſont le peuple le plus ſage & le plus éclairé de l'univers ; mais un examen plus approfondi ſuffira pour nous détromper.

Une profonde connoiſſance de leur langue, étude à laquelle ils ſacrifient la plus grande partie de leur vie, la Juriſprudence, l'Hiſtoire, la Morale, voilà l'objet unique de leur ſavoir ; ils ne vont pas plus avant. Pour être reçu Docteur & obtenir par ce moyen quelque charge conſidérable dans l'état, il faut poſſéder à fond la langue & s'être mis

en état d'en tracer tous les caracteres. On exige encore que le candidat prononce un diſcours ſur la Morale & ſur la Politique. Ils s'appliquent ſurtout à ce qu'ils appellent la *civilité*, & ils ont des écoles où l'on ne montre qu'à faire agréablement une révérence, à prendre avec grace une taſſe de thé, & à bien manier le paraſol. Un de leurs livres, qui traite de cette ſorte de civilité, contient environ trois mille regles.

Il s'en faut bien qu'ils donnent la même attention aux autres études; il eſt des ſciences qui leur ſont tout-à-fait inconnues; ils n'ont que des idées très-obſcures ſur l'eſſence de l'Être ſuprême, ſur l'immortalité de l'ame & ſur la néceſſité d'une religion. Leur Aſtronomie eſt très-ancienne, mais très-imparfaite.

On a coutume d'attribuer aux Chinois le génie de l'invention, & cependant à peine poſſedent-ils le talent de l'imitation. On ne trouve pas chez eux un bon Armurier; ils ſe diſent les peres de l'harmonie, & leur Muſique eſt pitoyable. Les Peintres Chinois ont du coloris, mais ils n'ont aucune con-

noissance du clair-obscur; d'ailleurs il n'y a ni invention, ni dessin, ni composition dans leurs ouvrages. Un de nos vaisseaux est pour eux un objet de surprise; mais c'est les offenser, que de leur proposer d'en construire de pareils.

Ce qui rend sur-tout les Chinois petits à mes yeux, c'est leur superstition, étiquette infaillible de l'ignorance. Ils attribuent aux *esprits* les causes des évenemens les plus communs. Ils font une espece de loterie, pour savoir s'ils doivent entreprendre un voyage, vendre ou acheter, s'il faut marier leurs enfans, *&c.*

Si quelqu'un d'entre eux a plus de savoir que les autres, s'il parvient au Doctorat de bonne heure, s'il est élu Mandarin à-la fleur de son âge, ce n'est ni à ses talens, ni à ses travaux, qu'il s'en croit redevable; c'est uniquement au bonheur qu'il a eu de découvrir un lieu favorable pour y ensévelir ses parens.

Telle est, dit M. Zimmermann avec une sorte d'aigreur, l'ignorance de ce peuple superbe qui dédaigne & méprise tous les peuples de l'univers.

Il faut avouer que l'orgueil de la nation
Chinoise est extrême; mais est-il aussi ri-
icule & aussi peu fondé que le prétend
otre Auteur ? C'est par leur science
eule, dit-il, que les Chinois parvien-
ent aux honneurs, & leur science ne
onsiste que dans la connoissance des
oix, des mœurs, des vertus politiques,
'est-à-dire dans la connoissance de l'art
e connoître les hommes, de les gou-
erner & de les rendre heureux. M.
Zimmermann aimeroit-il mieux que
es Chinois se perdissent dans des con-
emplations inutiles, qu'ils employas-
ent leur loisir & leurs talens à obser-
er des pucerons, à fabriquer des sys-
èmes, à compiler de petites anecdo-
es, à faire des madrigaux & à écrire
es romans ? Combien de Littérateurs
n Europe, à qui nous pourrions adres-
er ces paroles d'Arrien : « Vous avez
perdu de vue sans doute l'objet que
vous vous étiez proposé; c'est par-là
qu'il falloit passer, mais ce n'est pas
là que vous deviez vous arrêter ».

*Les Chinois passent la plus grande
artie de leur vie à étudier leur langue.*
Mais c'est par cette étude seule qu'ils
euvent parvenir à la connoissance de

leurs mœurs, de leurs uſages, des faits de leurs ancêtres & des événemens de leur empire. *Ils attachent la plus haute importance aux choſes de cérémonie.* Mais c'eſt ainſi qu'ils apprennent à ſe reſpecter & à reſpecter les autres ; c'eſt cette ſcience des égards ou de la meſure des reſpects & des honneurs qu'on doit rendre à un chacun, qui arrête l'orgueil, empêche les rangs de ſe confondre & maintient la ſubordination. *Ils n'ont ſur l'Etre ſuprême que des idées très-obſcures.* Ils penſent que la nature eſt une, immenſe & infinie ; que ſon mouvement eſt continuel & increé ; que du développement de ſon immenſité naît la production perpétuelle des ames & des corps ; qu'elle fournit de ſa ſubſtance proportionnément à ce que l'organiſation de chaque être peut en extraire. Ce ſentiment fut celui des Egyptiens, de Pythagore, des Stoïciens & enfin du plus grand nombre des Philoſophes que n'a point éclairés la révelation. *On leur attribue le génie de l'invention, & ils n'ont pas même celui de l'imitation.* Les Chinois, ainſi qu'autrefois les Egyptiens, cultivent religieuſement les arts & les mé-

tiers ſous les yeux de leurs maîtres & des loix, ſans en rien retrancher, ſans y rien ajouter ; le degré de perfection où ils les ont trouvés ſuffit à leurs beſoins & à leur félicité. *Ils regardent les limites de la Chine comme celles du monde, & ne croyent pas que ce qui peut exiſter au-delà ſoit digne de leur attention.* Mais ſi jamais ils s'inſtruiſoient de l'hiſtoire des autres peuples, leur fierté s'en accroîtroit bien davantage. Leurs mœurs & leurs uſages n'ont rien ſouffert des révolutions qu'ils ont eſſuyées, ils y ont ſoumis leurs vainqueurs ; leurs loix n'ont jamais ceſſé de regner : enfin leur empire a vu tomber tous les empires de l'univers, & ſont reſtés eux ſeuls debout au milieu des ruines du monde. Terminons la premiere partie de cet extrait par une obſervation qui tombe plus immédiatement ſur l'ouvrage de M. Zimmermann. Si l'orgueil national eſt un ridicule aux yeux du Philoſophe, il doit être regardé par le Politique comme un ſentiment très-utile.

La ſuite pour le volume prochain.

NOUS devons cet extrait à M. Riviere, Secretaire d'Ambassade du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, également versé dans la Littérature allemande & françoise; aussi estimable par l'honnêteté de son caractere, que par ses connoissances & ses talens. Nous lui étions déja redevables de la traduction du poëme *Inckel & Yarico*, inséré dans notre volume de décembre 1761.



ARTICLE V.

ODE à Chloris, traduite de l'allemand, du Baron de Cronegk (*a*).

INGRATE Chloris, adieu! je fuis & je vais chercher dans les ſombres forêts la ſolitude & la mélancolie. Sois heureuſe ! Je fais encore des vœux pour toi ! La derniere larme qui s'arrêtera ſur la joue de ton amant expirant, te bénira encore.

Tu ne ſens pas aujourd'hui ma perte : environnée de jeunes inſenſés, tu oublies avec quelle tendreſſe Thyrſis t'aimoit. Un jour (je ne le deſire pas), mais hélas! un jour viendra où tu me regretteras, où tu ſoupireras après moi.

Pardonne à un mouvement d'orgueil : mais le Ciel n'envoie pas ſouvent ſur la terre des ames auſſi tendres

(*a*) Poëte négligé, mais ingénieux & ſenſible ; nous avons donné ſa vie dans le volume de janvier 1761.

que celle dont le destin m'a doué; des cœurs aussi sensibles, aussi passionnés que celui du Berger dont ta fierté dédaigne l'hommage.

Lorsqu'un jour cette ame affranchie de ses liens, s'élancera de nouveau vers le ciel, alors entraînée par un repentir secret, tu viendras dans ce vallon paisible, tu interrogeras les innocens Bergers qui l'habitent; tu leur diras : Bergers, avez-vous vu Thyrsis?

Nous l'avons vu il y a peu de tems, répondra l'un d'entre eux; il erroit ici autour en silence & plongé dans une rêverie profonde. Souvent nos belles le suivoient des yeux & disoient en soupirant : Heureuse la jeune fille à qui l'amour le destine pour son Berger.

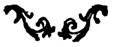
Souvent on l'a vu solitaire au bord de ce ruisseau considérer ses flots murmurans; souvent on l'a vu dans cette vallée ombragée. Ici pendant les claires nuits retentissoient les tendres sons de sa lyre, & nous admirions, en l'écoutant, la douceur de ses chants.

Maintenant on ne le voit plus au

bord du ruiſſeau, conſidérer ſes flots murmurans; on ne le voit plus errer dans la vallée ombragée. Nous n'entendons plus pendant les claires nuits les tendres ſons de ſa lyre, & nous n'admirons plus la douceur de ſes chants.

Vous voyez là-bas ce boſquet ſolitaire : là repoſe maintenant ſon cadavre; là, dit-on, ſon ombre eſt encore errante; là ſouvent (c'eſt ainſi qu'on le raconte avec ſaiſiſſement) le voyageur entend la troupe des Nymphes qui ſe réjouiſſent en danſant au clair de la lune.

Viens alors, Chloris, viens viſiter ma tombe. Infortuné jeune-homme! repoſe paiſiblement, diras-tu peut-être avec quelques ſoupirs, repoſe paiſiblement. Oh ! pourquoi mon orgueil a-t-il dédaigné le plus tendre de tous les cœurs, le cœur de l'infortuné Thyrſis ?



ARTICLE IV.

LE *Spectateur du Nord* (der Nordische Auffcher), *publié par* André Kramer *à Coppenhague & à Léipsick, chez* Benjamin Ackermann, 1758. *Tom.* 1, *60 morceaux*, 580 *pag. A Léipsick.*

CICERON dit de Socrate qu'il arracha le premier la *Philosophie* à la contemplation des objets que la nature a couverts de ses ombres ou qu'elle a placés hors de la sphere de l'esprit humain, pour l'appliquer à la connoissance des vertus & des vices. On peut en dire autant d'Addison & de Stéele. Ces hommes véritablement *sages* ont su transporter la Philosophie des ombres du cabinet sur la scene du monde; ils ont mis les leçons de la Morale & les préceptes du goût à la portée de tous les esprits qu'ils ont éclairés, sans avoir l'air d'y prétendre. C'est par cette adresse philosophique,

qu'ils ont formé l'esprit & le cœur de leurs compatriotes. Il falloit que ces grands hommes paruſſent & priſſent la plume, pour que les Anglois n'ignoraſſent pas qu'ils avoient parmi eux un Poëte comparable à Homere. Frappés des avantages qu'ont produits *le Spectateur*, *le Cenſeur* & *le Babillard*, les Allemands, grands imitateurs des Anglois, ſe ſont empreſſés de donner des feuilles hebdomadaires; ils en ont inondé leur patrie, l'on pourroit former un volume aſſez conſidérable des ſeuls titres dont ils les ont revêtues. Parmi la foule des productions de cette ſorte, *le Patriote*, *le Citoyen du monde* ou *le Coſmopolite*, *l'Ami de l'homme*, *le jeune Homme*, *l'Etranger*, *l'Ami*, &c. ſont celles qui ont le plus approché de la perfection de leurs modeles; mais *le Spectateur du Nord* doit être mis à côté du *Spectateur Anglois*. Les talens de l'Auteur pour la ſublime poéſie, ſon éloquence, la connoiſſance profonde qu'il a du cœur humain, ſon zele pour l'avancement de la vertu, pour l'inſtruction & pour le bonheur de ſes compatriotes, toutes ces qualités réunies ſont empreintes dans *le*

Spectateur du Nord. Voici quel
objet; nous empruntons ses id
ses expressions : attacher l'homı
joug de l'application, le ram
l'examen des principes qu'il n'a f
qu'entrevus, lui faire sonder so
pre cœur, l'accoutumer à se
compte de ses sensations & de
gemens, affermir le mortel ve
dans l'idée du bien, l'encourage
ses affections honnêtes, exposer a
chant toute l'horreur du vice,
montrer dans une nudité que lui-
ne pourra supporter, lui faire co
tre qu'il ne peut goûter aucun p
parce qu'il est impossible qu'il
des plaisirs où n'est pas la vertu
est le fond de l'ouvrage de M. Kr
Il descend ensuite dans des c
d'instruction, il examine ce qu
ouvrir les yeux à la jeune Noble
la convaincre que la véritable gra
repose dans la pratique des devo
la Morale. Il veut aussi que les D
apprennent qu'il est une autre b
que la beauté extérieure; que le
ces sont embellies par les vertus; q
femme qui remplit les devoirs d
sexe & de son état, est la seule fe

philoſophe. Les Artiſtes y ſont animés par l'éloge, ou éclairés par une critique ſage & profonde. Enfin les vues de l'Auteur dans cet ouvrage ſont de démontrer à tous les hommes combien il eſt de leur propre intérêt de réunir leurs forces & leurs lumieres pour la conſervation & l'accroiſſement de la religion & des vertus morales. M. Kramer n'oublie pas ce public qui, livré à des occupations dominantes, ne peut jetter qu'un coup-d'œil rapide ſur les Arts ; il lui diſtribue une feuille particuliere, & c'eſt ſur-tout à lui qu'il adreſſe les ouvrages d'agrément & d'imagination, parce qu'il n'eſt guere poſſible d'inſtruire le vulgaire ſans l'amuſer. Il eſſaye de faire connoître la liaiſon intime de la religion avec la ſaine philoſophie ; il arrache ces voiles ſéduiſans dont ſe parent l'eſprit faux & les maximes dangereuſes ; il établit enfin le thrône de la raiſon & de la vertu ſur les débris de la folie & des paſſions. Cette ſcience de la Morale que M. Kramer parcourt & ſuit dans toutes ſes branches, le conduit néceſſairement à l'avancement du commerce, à l'amélioration de l'agriculture,

à la multiplication & à l'emploi avantageux des productions du pays, à la perfection des ouvrages manuels, des métiers, des manufactures, *&c.* ressorts aussi nécessaires à l'enttretien du grand édifice du bonheur général, que la vertu & la sagesse, auxquelles appartient le soin de mettre ces ressorts en mouvement.

Plein de cet esprit vraiment philosophique, notre Auteur marque avec soin tous les degrés, tous les pas qui tendent à l'accroissement de ce qu'on peut nommer le bien-être de l'homme; il s'empresse de publier les inventions & les projets qui sont relatifs à ses vues toujours grandes, toujours patriotiques.

Nous nous sommes étendus sur la nature de cet ouvrage, parce que dans ce genre c'est peut-être le meilleur modele qu'on puisse proposer.

Voyons présentement si M. Kramer a rempli avec succès un projet aussi bien conçu. Nous donnerons simplement une courte notice de la partie littéraire de ses feuilles; car il seroit inutile & même ridicule d'en vouloir extraire la partie morale : cet objet n'offre point de vé-

rités neuves, on peut tout au plus le présenter sous un air de nouveauté, au moyen de la tournure & de l'expression, & ce moyen est très-puissant; « car, dit Addison, il y a autant de différence à percevoir une pensée revêtue du langage éloquent de Ciceron, ou présentée sous les expressions vulgaires d'un Ecrivain commun, qu'à voir un objet à la clarté du soleil, ou simplement à la lueur d'un flambeau ».

Le premier morceau, qui est en quelque sorte le frontispice du Journal, roule sur l'emploi important de *Spectateur* : celui-ci a eu pour pere le célebre Nestor Ironside, le *Spectateur Anglois*. A l'âge de cinquante ans son cœur s'ouvrit encore au sentiment de l'amour en faveur de la veuve d'un Négociant Allemand : il l'épousa ; & de ce mariage est issu Arthur Ironside, notre *Spectateur du Nord*.

La piece suivante est purement philosophique ; elle découvre plusieurs sources de plaisirs que les hommes pourroient s'ouvrir & leur apprend à étendre leurs sensations.

La troisieme dissertation traite de la censure réciproque des hommes, les

uns à l'égard des autres, comme d'une vertu renfermée dans l'emploi judicieux de la connoiſſance que nous avons de ces mêmes hommes, pour remédier à leurs deſordres, pour les appuyer dans l'honnêteté & la nobleſſe de leurs ſentimens, pour encourager & même récompenſer leurs vertus & leurs qualités louables & avantageuſes à la ſociété. Notre Auteur qui veut que l'exemple ſoit à la ſuite de ſes leçons & leur communique ſa force, nous préſente ici M. Dagueſſeau, dont les vertus & les talens ont honoré ſon ſiecle & ſa nation. On nous trace le caractere de ſes écrits : on entre à ce ſujet dans des détails auſſi intéreſſans qu'inſtructifs; on fait voir que ce grand Magiſtrat n'a jamais adopté ce vernis de bel eſprit qui défigure la Littérature moderne : la clarté, la préciſion, la nobleſſe, l'énergie, tels ſont les caracteres de ſon ſtyle.

Le cinquieme morceau eſt un développement du troiſieme; il a pour objet les divers liens des devoirs compris ſous le nom de cenſure commune ou ſociale. Cette chaîne eſt compoſée

de tant d'anneaux ; l'indifférence à l'égard de la perfection & du bonheur d'autrui eſt un vice ſi enraciné dans le cœur humain, la corruption générale des mœurs que cette eſpece d'inſpection critique s'attache à combattre eſt ſi répandue, qu'on regarderoit preſque comme une entrepriſe impoſſible à exécuter, le ſoin de rapprocher les diverſes branches de cette vertu.

Le ſixieme é[illegible] contient des lettres où l'on reproche au Spectateur ſon ſérieux trop marqué, & les réponſes à ces lettres.

Le ſeptieme morceau eſt la continuation des diſcours de M. Dagueſſeau ; ſes panégyriques ſont le principal ornement de cette feuille. On rapporte pluſieurs paſſages de celui de M. de Pont-Chartrain, comme des preuves de l'art que poſſédoit M. Dagueſſeau de louer noblement.

Le huitieme morceau traite de la pudeur, qu'Addiſon dans ſon *Caton* appelle la *ſainteté des mœurs*.

Pour ne pas donner à cet article la ſéchereſſe d'une nomenclature, nous nous bornerons déſormais à indiquer les morceaux qui nous ont le plus

frappés. Celui qui roule ſur l'obligation d'être chrétien nous a paru très-profond. Il ne ſuffit pas, dit M. Kramer, que l'eſprit conçoive & retienne une idée diſtincte de la religion, il faut que cette penſée deſcende juſqu'au cœur & qu'elle y prenne toute la chaleur du ſentiment. De tous les Poëtes qui ſe ſont exercés ſur ce grand objet, celui qui, au jugement de notre Critique, mérite la premiere place, eſt le Docteur Young. M. Kramer eſquiſſe la grande image de ſon *Triomphe chrétien*; il compare cet ouvrage à ceux de Milton, & le leur préfere. Nous n'examinerons pas ici quelles impreſſions peuvent exciter à l'égard de la Religion les poëmes de ces deux grands Hommes. Conſidéré ſous cet aſpect, un ſimple Poëte moraliſte auroit peut-être des avantages ſur un Poëte épique, ſans que le dernier lui cédât la palme du génie: autrement Théognis ſeroit ſupérieur à Homere, & * * * l'emporteroit ſur Virgile; mais lorſqu'il s'agit ſimplement de comparer un Poëte avec un autre Poëte pour la partie du génie & de prononcer entre les deux, il faudroit

d'abord examiner ſi le plan & l'exécution poétique d'une épopée telle que le *Paradis perdu*, exigent moins d'étendue & de ſupériorité de génie que des penſées détachées de Religion & de Morale, embellies de tous les charmes de la Poéſie & préſentées avec tout le feu de l'inſpiration ou de l'enthouſiaſme. Si Young eût compoſé un poëme héroïque, il ſeroit plus aiſé d'en juger ; mais nous n'avons pour prononcer, d'autre reſſource que la comparaiſon des ſimples deſcriptions poétiques, quoique de ce côté-là même nous doûtions ſi Young mérite d'être placé au-deſſus de Milton. Du reſte M. Kramer donne tant de force à ſon opinion & la préſente en même tems avec tant de circonſpection & de ſageſſe, que ceux mêmes des Critiques qui ſeroient le moins diſpoſés à l'adopter, doivent lui ſavoir gré de l'avoir propoſée.

Ici nous trouvons une ode ſublime ſur la mort du Redempteur, dont voici les deux premieres ſtrophes.

Mortels, abaiſſez-vous & ſoyez proſternés,
Abaiſſez-vous encor, que vos fronts conſternés

Soient abîmés dans la pouſſiere ;
Que le deuil de la mort, le ſilence, l'horreur
Jettent un voile épais ſur la nature entiere ;
Que vos cœurs ſoient briſés des traits de la terreur :
Ce grand jour eſt marqué du ſceau de la juſtice,
L'Artiſan de vos cœurs va les interroger.
Que la terre en effroi tremble & s'anéantiſſe
A la voix de celui qui vient pour la juger.

Des cieux tremblans le voile eſt déchiré,
Dieu paroît ſur un char de lumiere entouré,
Et ſous ſes pieds la nuit s'écoule ;
Les mondes que ſa main ſeme inégalement
Dans ce fluide immenſe où notre globe roule,
S'arrêtent dans leur courſe avec étonnement ;
Ces aſtres d'où jaillit la ſplendeur & la vie,
Fuyent & perdent leurs clartés,
Et des céleſtes corps la pompeuſe harmonie
Se tait dans les déſerts des cieux épouvantés.

A la ſuite de cette ode ſont des obſervations ſur la verſification & ſur la réſerve avec laquelle les jeunes Poëtes doivent employer ce que l'on appelle *licences poétiques*. En Allemagne, la

jeunesse enflammée de l'amour des vers, se traîne trop servilement sur les pas de géant des Klopstock & des Kramer; sans se posseder de leur génie, elle copie leur maniere avec une fidélité qui produit nécessairemenr la sécheresse. Les mêmes défauts attaquent les Versificateurs françois ; ils ont tous les yeux levés sur des modeles souverainement dignes à la vérité de leur admiration, mais il en est un qu'ils négligent & que seul ils devroient imiter : c'est la nature.

M. Kramer s'éleve ensuite avec véhémence contre les esprits forts ; il expose sur-tout les artifices dont se servit Julien pour exterminer la religion chrétienne. L'auteur soumet à l'examen plusieurs pensées de cet Empereur philosophe ; il en démontre le peu de solidité & y joint une lettre qui n'est pas à l'avantage de Mylord Bollingbroke.

Tâchons de donner une idée d'une des plus belles odes qui ayent été faites ; elle est de M. Kramer même, & a pour objet la naissance du Roi de Dannemarck.

« Je le vis : des myriades de prieres

s'élancerent vers l'Être ſuprême ſur des aîles de feu, comme un éclair rapide s'élance dans la partie ſupérieure de l'athmoſphere. Elles combattoient de zele & d'ardeur ; elles ſe diſputoient laquelle d'une aîle plus rapide s'éleveroit juſqu'au thrône du Très-Haut, & toutes voloient avec la même vîteſſe; leur allégreſſe & leur éclat ſe communiquoient aux nuages qui les emportoient & laiſſoient ſur leurs traces des ſillons de lumiere. Elles arrivent enſemble au thrône de la Majeſté ſuprême ; leurs chants ſe font entendre à la fois ; tout l'olympe retentit du nom de Frédéric. *Nous ſommes les filles de Jehova, c'eſt à nous que la terre doit le préſent que Jehova vient de lui faire. Volez, notre reconnoiſſance, rempliſſez l'eſpace ; que le ſuprême Bienfaiteur qui fit préſent à la terre de* Frédéric, *fixe ſes rayons de bonté ſur ſa tête ! Quel cœur n'aime pas ſon maître ? Mais quel maître eſt aimé plus juſtement & plus tendrement que* Frédéric » ?

Homere a peint les *Prieres* boiteuſes, louches, couvertes de rides, occupées à guérir ou à conſoler les malheureux. M. Kramer, comme on voit, les

les présente sous un aspect bien différent; mais sa fiction, pour être moins philosophique que celle d'Homere, n'en est ni moins poétique ni moins vraisemblable.

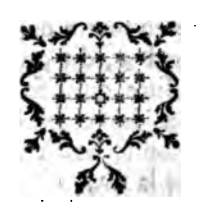
La dissertation qui roule sur la meilleure maniere de s'occuper de Dieu, nous a paru très-intéressante. Avoir atteint en cela le suprême degré, dit notre Critique, c'est être dans un état où tant de sentimens & de pensées agissent si impérieusement sur l'ame, que ce qui se passe alors en elle, perdroit à chaque description. M. Kramer fait mention à ce sujet d'un poëme dont il ne nomme pas l'auteur; mais il en cite un fragment qui nous a paru mériter d'être traduit. C'est Henock qui parle.

« Lorsque je ne vivois encore que de la vie terrestre & que je soupirois après le moment où je jouirois enfin de toute la perfection de mon existence, j'allois souvent dans la forêt m'asseoir au pied d'un cedre; là j'entendois les airs agiter les rameaux & s'entretenir avec les feuilles; tous les êtres se sentoient autour de moi, & moi je sentois mon immortalité. Alors,

ô moment que je bénis encore ! alors je fus saisi de la plus grande & de la plus sublime des pensées, de la pensée du premier des êtres. Cette idée s'empara de toute mon ame ; jamais sensation ne fut plus profonde ni plus impérieuse. Je voulus parler, mais l'étonnement avoit roidi mes levres & suspendu mon haleine ; le cercle de ma vie avoit perdu le mouvement, les heures s'étoient arrêtées & le tems cessoit de couler. Abîmé dans la contemplation, je m'écriai de la profondeur de mon ame : qui es-tu, Être des êtres, qui es-tu ?... Dieu....Infini....Être sans origine....Tout étoit donc solitude !.... Mais non, tout n'étoit pas éternellement solitude ; l'*amour*....A cette idée je recouvrai l'usage de la voix, & je répandis un torrent de larmes ».

Il est impossible de rendre dans notre langue ce trouble & ce desordre d'expression qui dans l'original peint si bien le trouble de l'ame & le desordre des idées. Cette dissertation est suivie de remarques sur la langue allemande, qui toutes portent le caractere de la finesse, de la profondeur & de la vérité.

le est l'ame insensible & bar-
qui la seule esquisse que nous
de tracer du *Spectateur du Nord*
era pas pour l'auteur de cet ou-
ı vénération la plus profonde !
ımer consacre ses talens, ses
sances & ses veilles à former le
'esprit & le goût de ses compa-
& son nom nous est à peine
Les hommes ne sauront-ils
mais placer leur estime ? Cette
:ion, ces éloges qu'ils prodi-
ux héros qui désolent l'huma-
e les adresseront-ils jamais aux
phes qui l'éclairent & la con-



ARTICLE VII.

HISTOIRE des Ours marins, par M. Steller, *de l'Académie des Sciences de Petersbourg.*

QUELQUES Payſans Ruſſes ont donné le nom d'*ours marin* à un animal amphibie, en effet ſemblable à l'ours par ſa figure, ſon inſtinct & la férocité de ſon naturel. En 1736 un de ces animaux renverſa une barque de pêcheurs, & déchira deux hommes. Les autres furent ſi épouvantés de ſes mugiſſemens, qu'ils abandonnerent la pêche des loutres & des veaux marins, pour ſe mettre en ſûreté dans le continent. Cet animal a, dit-on, les poils blancs. On aſſure qu'il fréquente les iſles Kurilles & les côtes du Japon: cependant perſonne ne dit en avoir vu ſur les bords de la mer.

Ce n'eſt pas là le véritable ours marin dont nous allons donner l'hiſtoire. Celui-ci ne paroît jamais dans la mer de Pentchin : on n'en voit que fort peu ſur les bords du pays des Kamſcha-

dales & des isles Kurilles : on n'en prend même que dans trois de ces isles, & à l'embouchure du golfe Kamtzkatka, depuis le cinquantieme dégré de latitude, jusqu'au cinquante-sixieme.

Ces animaux passent les isles Kurilles au printems & au mois de Septembre : mais on en voit peu à l'embouchure du Dischupanowa : on en prend beaucoup plus vers le promontoire de Kronoski, parce qu'entre ce promontoire & celui de Schipun, la mer est plus tranquille, & qu'elle forme des golfes où ces animaux se retirent & s'arrêtent long-tems. Ceux que l'on prend au printems sont presque tous des femelles, qui portent leurs petits à-peu-près tout formés. On n'en trouve nulle part ailleurs autant qu'en cet endroit, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin d'août, tems auquel ils s'en retournent avec leurs petits vers les parties méridionales. Pendant plusieurs années ces animaux vagabonds ont été un sujet d'étonnement & d'admiration pour les habitans des côtes, qui avoient pris beaucoup de goût pour cette espece de chasse, & qui étoient extrêmement curieux de savoir d'où venoient ces ani-

plus grandes, & dont ils se servent dans leurs combats, ne paroissent que le quatrieme jour. Au moment que leurs meres les mettent bas, ils sont d'un noir très-brillant : mais quatre ou cinq jours après les poils sous les pieds de devant changent peu-à-peu de couleur, & prennent celle de la chevre de Pline dans l'espace d'un mois ; le ventre & les côtés sont bigarrés, & entremêlés de poils de cette même couleur. Les mâles à leur naissance sont beaucoup plus grands, plus forts que les femelles, & leur peau devient de jour en jour plus noire, au lieu que celle des femelles est constamment d'une couleur cendrée, avec quelques taches rousses sous les pieds. Les mâles en différent si fort par la grandeur & la force du corps, qu'on les prendroit pour une autre espece. Les femelles sont beaucoup plus craintives & moins féroces. Ces animaux ont la glande du thymus très-grosse, formée de plusieurs glandes, & enveloppée d'un sac membraneux. Des observateurs ont coupé un rameau de l'artere pulmonaire ; & l'ayant soufflé avec un tuyau, ils ont remarqué que non-seulement les oreil-

lettres du cœur, mais encore cette glande s'enfloit considérablement.

Les femelles ont pour leurs petits une tendresse vraiment maternelle : elles ne les quittent pas, & sont toujours rassemblées avec eux sur les bords, où elles passent une partie du tems à dormir. Pendant les premiers jours les petits folâtrent entre eux comme des jeunes chiens, imitent les postures des peres & meres quand ils s'accouplent, & s'exercent déja au combat. Si l'un d'eux renverse l'autre à terre, le pere survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le leche amoureusement, l'oblige quelquefois à se coucher sur la terre; & s'il résiste, il paroît l'en aimer davantage : le pere semble s'applaudir & se féliciter d'avoir un successeur digne de lui : mais il témoigne moins d'empressement pour les paresseux & les foibles. Ceux-ci sont toujours à la suite de leur mere, tandis que les courageux & les forts accompagnent leur pere par-tout.

Chaque mâle a plusieurs femelles, huit, quinze, & jusqu'à cinquante, qu'il garde avec beaucoup de soin & d'inquiétude. Si quelqu'autre mâle en

approche, il entre en fureur, & le combat le plus sanglant commence entre ces deux rivaux. Quoiqu'ils soient rassemblés par milliers, les familles forment toujours des troupeaux séparés. Une famille est souvent composée de 120.

Les ours de l'année qui sont appariés paroissent vigoureux & robustes. Les vieux, qui par impuissance sont séparés des femelles, menent une vie oisive & solitaire : ils sont gras, comme les jeunes qui ne sont pas encore appariés, & répandent une odeur infecte ; ils sont mornes, chagrins & très-féroces ; ils restent pendant un mois entier dans le même endroit sans prendre de nourriture, dorment sans cesse, & se jettent avec fureur sur ceux qui passent près d'eux : dès qu'ils voyent un homme, ils courent à lui pour lui couper le chemin, enfin, chaque ours a une place marquée, & il est prêt à combattre & à verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour la défendre contre tout usurpateur.

Quelquefois les voyageurs obligés de poursuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierre, sur lesquelles ils se jettent, &

qu'ils saisissent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens. Leur rage en augmente, & ils remplissent l'air de hurlemens affreux. On s'attache d'abord à leur crever les yeux & à leur casser les dents à coups de pierre : mais quoique aveuglé & couvert de blessures, un ours ne quitte jamais sa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres se jettent sur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entre eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les soupçonnent de vouloir fuir eux-mêmes, & se jettent sur eux, ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forment un spectacle tout-à-la-fois plaisant & horrible. Une chose singuliere, c'est que si deux ours, en attaquent un seul, les autres viennent au secours de l'opprimé, comme indignés de l'inégalité du combat : ceux qui sont encore dans la mer levent la tête pour contempler ce spectacle sanglant ; ensuite ils s'animent, sortent de l'eau, & viennent tout furieux se jetter dans la mêlée & augmenter le carnage. Pendant qu'ils se battent ainsi entre eux,

les voyageurs peuvent ſuivre tranquillement leur chemin.

J'ai quelquefois, dit M. Steller, provoqué à deſſein quelques-uns de ces animaux. Après avoir crevé les yeux à un, nous en attaquions quatre ou cinq autres à coups de pierres, & lorſqu'ils nous pourſuivoient, nous nous retirions derriere celui qui étoit aveuglé, & qui ne ſachant ſi les ours qu'il entendoit nous fuyoient ou nous pourſuivoient, ſe jettoit indifféremment ſur ceux qui venoient le ſecourir ou l'attaquer : tous les ours ſe réuniſſoient contre lui comme contre l'ennemi commun. La mer n'eſt pas pour lui un aſyle contre leur animoſité ; ils l'en arrachent & le déchirent à coups de dents ſur la terre, juſqu'à ce qu'il tombe ſans force, & qu'il expire enragé, & pouſſant d'affreux mugiſſemens. J'en ai vu quelquefois deux ſe battre pendant une heure entiere, ſe tendre des piéges, ſe coucher de laſſitude l'un auprès de l'autre, haletans, ſans force & ſans mouvement ; puis ſe relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer un nouveau combat. En ſe battant ils prennent chacun une place

qu'ils n'abandonnent jamais : ils tournent la tête de côté, & se frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de son adversaire : tant qu'ils sont d'égale force, ils ne peuvent frapper que des pieds : mais biéntôt le plus fort saisit l'autre avec les dents & le terrasse : les autres ours, spectateurs du combat, accourent alors au secours du plus foible, & terminent la querelle.

Ces animaux se font réciproquement de si larges blessures, qu'elles ressemblent à de grands coups de sabre, on n'en voit aucun à la fin de Juillet qui n'en soit couvert : d'abord après le combat ils se jettent à la mer pour les laver.

Les sujets de leurs combats sont ordinairement de trois especes :

Le premier, & celui qui les anime le plus, c'est la jalousie. Si l'un d'eux enleve à l'autre sa femelle, ou fait mine de la détourner seulement de sa famille, il s'éleve de grands combats, à la fin desquels celle qui en a été le sujet suit toujours le vainqueur.

La place que chacun veut occuper est encore parmi eux un sujet de que-

relle : si l'espace est trop étroit, ou que l'un d'eux s'approche de trop près, & donne lieu à son voisin de soupçonner qu'il en veuille à ses femelles, sujet de duel : ils se battent.

Un autre sujet de leur combat est pour séparer ceux qui sont acharnés l'un contre l'autre, & pour secourir le plus foible & l'opprimé.

Ils aiment extrêmement leurs femelles & leurs petits, dont ils sont fort redoutés, & sur lesquels ils exercent un empire très-absolu ; ils sont à leur égard, pour le plus leger sujet, d'une sévérité singuliere. Lorsqu'on attaque leur serrail & qu'on leur enleve leurs petits, si la mere prend la fuite & les abandonne, le mâle quitte le combat qu'on lui livre, saisit la femelle avec les dents : & l'élevant fort haut, la jette deux ou trois fois à terre avec violence : elle y reste comme morte pendant quelque tems ; après quoi reprenant ses forces, elle se traîne en suppliante aux pieds du mâle & le baise en répandant des larmes en très-grande abondance. Le mâle loin d'être attendri par ce spectacle, se promene fierement à droite & à gauche, les yeux

étincelans de rage, & branlant la tête de côté & d'autre, comme font tous les ours. Enfin quand il voit emporter ses petits, il verse des pleurs comme la femelle. Cet animal ne manque jamais de pleurer lorsqu'il est mortellement blessé, ou qu'il ne peut se venger des insultes qu'il a reçues. On a remarqué la même chose dans le veau marin.

Un autre motif qui oblige les ours à chercher des isles désertes, est sans doute pour se décharger d'une graisse incommode, en faisant une diete de trois mois, comme on voit ceux de terre passer les mois de juin, de juillet & d'août à dormir ou à se reposer sur les rocs où ils se regardent mutuellement, s'étendent, mugissent ou bâillent sans prendre aucune nourriture.

Quelques voyageurs ayant observé des ours marins qui demeuroient un mois entier dans la même place sans la quitter un seul moment, les ont tués, les ont ouverts & n'ont trouvé dans l'estomac & les intestins que de l'écume sans excrémens. On a remarqué que le pannicule adipeux diminuoit tous les jours, ainsi que la cir-

conférence de leur corps, & que leur peau devenoit si flasque & si lâche, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un sac. Les plus jeunes qui dans le mois de juin ne sont pas si gras, travaillent à la propagation; ils sont extrêmement agiles, passent continuellement de la mer au continent, & du continent à la mer.

Quand ces animaux s'accouplent, la femelle se couche sur le dos, & le mâle, sur elle. Cette opération se fait ordinairement vers la fin du jour: une heure avant que de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent ensemble sur le continent. Ensuite le mâle appuyé sur ses pied de devant, se livre ardemment à son instinct; ses pieds sont entierement cachés dans le sable, dans lequel son poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête. Ils sont si fort occupés de leur ouvrage, qu'on est souvent long-tems à les examiner avant qu'ils vous apperçoivent. Si vous vous avisez de les troubler & de les distraire, ils quittent leur femelle, se jettent sur

vous & vous dévoreroient, si vous ne vous dérobiez à leur rage par la vîtesse de la course.

Les ours marins ont quatre especes de cris. Lorsqu'ils sont couchés & dans l'inaction sur le continent, ils meuglent comme les vaches qui ont perdu leurs petits : dans la fureur de leurs combats, ils hurlent & crient comme les ours ; les vainqueurs jettent à diverses reprises des cris fort aigus & redoublés, semblables à ceux des grillets domestiques : ceux qui sont blessés & accablés sous l'effort de leurs ennemis, gémissent & se plaignent comme les loutres marines.

Quand ils sortent de l'eau, ils secouent tout le corps, se frottent la poitrine & arrangent leurs poils avec les pieds de derriere. Le mâle appuye amoureusement l'extrémité de ses levres sur celles de sa femelle, comme s'il vouloit la baiser. Lorsqu'ils sont couchés à quelqu'abri au soleil, ils élevent les pieds de derriere en haut & les remuent sans cesse, comme les chiens remuent la queue. Ils se couchent tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, tantôt tout le corps ployé en cercle ;

quelquefois couchés sur le côté appuyent leurs pieds de devant c leurs flancs. Quelque profond soit leur sommeil, avec quelque caution qu'un homme puisse cher, ils s'en apperçoivent & s'é lent : le sentent - ils ? l'enten ils ? C'est ce qu'on n'a point e découvert.

Les plus grands & les plus vie fuyent jamais devant un homm même devant plusieurs; ils se p rent d'abord au combat : cepe on a remarqué que des troupeau tiers prenoient la fuite dès qu'il tendoient siffler. De ce nombre sur-tout les jeunes & les femelles : qu'ils sont surpris par de grands on en voit des milliers se jetter mer avec précipitation : ils su toujours en nageant le long des b les voyageurs qu'ils regardent étonnement.

Ces animaux nagent avec ta vîtesse, qu'ils peuvent faire deux r d'Allemagne par heure. Si quel d'entr'eux est blessé par les pêcheu entraînent la barque avec tant d'i tuosité qu'elle semble voler, & la re

ſent, ſi l'on n'eſt pas attentif à la conduire. Quand ils nagent ſur le ventre, l'on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroiſſent ſouvent hors de l'eau où ils peuvent demeurer très-long-tems, parce qu'ils ont le trou ovale ouvert. Lorſqu'ils ſe jettent du continent dans la mer, ils plongent la tête la premiere, ainſi que tous les grands animaux marins, les loutres, le lion, la baleine, le veau. Quand ils montent ſur quelque roc, ils ſe ſervent de leurs pieds de devant, comme les veaux marins, en traînant les parties poſtérieures de leurs corps, le dos voûté en arc & la tête baiſſée, pour ſe donner plus d'action & de reſſort. S'ils ſont ſuivis à la courſe, le plus agile coureur ne peut les devancer.

On courroit riſque de la vie, s'ils avoient autant de facilité ſur terre que ſur l'eau; mais comme ils ne peuvent monter les endroits eſcarpés qu'avec beaucoup de peine, on échappe à leur fureur. On en voit ſur-tout une ſi grande quantité dans l'iſle de Bering, que les bords de la mer en ſont quelquefois tout couverts, & que des voya-

geurs ont été obligés de les abandonner pour prendre les hauteurs.

Les loutres marines craignent beaucoup les ours : elles ne se mêlent point avec eux, non plus que les veaux marins ; mais il y a parmi eux de grands troupeaux de lions qu'ils redoutent & qu'ils respectent au point de n'oser se battre en leur présence, crainte qu'ils ne se mêlent du combat, comme cela arrive assez souvent. Les lions occupent toujours les meilleures places ; c'est le droit du plus fort. Les ours n'osent les empêcher d'approcher de leurs femelles, avec lesquelles les lions se joignent volontiers.

Les voyageurs qui veulent s'amuser à la chasse de ces animaux dans le continent, commencent par les aveugler avec des pierres & les assomment ensuite à coups de bâton ; mais ils sont si durs, que deux ou trois hommes armés de massues n'en peuvent souvent venir à bout, même en les frappant sur la tête de plusieurs coups redoublés. Quoiqu'il ait le crâne brisé en plusieurs morceaux, une partie de la cervelle répandue & les dents toutes cassées, cet animal se défend encore

& demeure quelquefois plus de quinze jours vivant & immobile dans la même place.

Les ours marins viennent rarement sur terre. Les Kamschadales les attaquent & les blessent avec une espece de javelot troué qu'ils appellent *nosok*, dont le fer abandonnant le bois, reste dans le corps de l'animal ; & comme il entre de biais, il n'en peut sortir. Le fer est arrêté à une corde très-forte, dont les pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal blessé fuit avec la vîtesse d'une fleche, entraîne avec lui la barque, jusqu'à ce que fatigué par la course & épuisé par la perte de son sang, il s'arrête ; dans ce moment les pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances ; & s'il fait quelques mouvemens pour renverser la barque, ils lui coupent les pieds de devant avec des haches & lui cassent la tête à coups de massue ; quand il est mort, ils le chargent dans leur barque.

Ils s'attachent particulierement aux femelles qui viennent mettre bas leurs petits au printems ; & entre les males, aux plus jeunes : mais ils n'osent atta-

quer les vieux & les plus grands ; & dès qu'ils en voyent, ils disent *ſtpung*, qui eſt une eſpece de conjuration.

Toutes les années il périt un grand nombre d'ours marins de vieilleſſe dans cette iſle, & ſur-tout des bleſſures qu'ils ont reçues dans les combats. Quelques endroits de ces bords ſont tout couverts d'oſſemens & de crânes. Dampierre dit avoir trouvé dans l'iſle de Jean Fernandès, ſituée au trente-ſixieme degré de latitude, tous les bords couverts de veaux, d'ours & de lions marins : ce qui doit paroître ſurprenant, ſi l'on veut s'imaginer que ces animaux ayent paſſé de la partie auſtrale. Il eſt plus naturel de penſer que les mers auſtrales ſont peuplées d'animaux de la même eſpece que l'hémiſphere boréale, ſous la même latitude ou à-peu-près. Il paroît vraiſemblable que nos ours marins paſſent l'hiver dans cette derniere partie. Nous avons découvert leur retraite d'été ; peut-être qu'un jour nous découvrirons celle d'hiver, qu'on croit être la terre appellée *de la compagnie*, ou quelqu'autre terre peu éloignée.

ARTICLE VIII.

LETTRE *de M. le Comte de* BISSY *à M. l'Abbé* Arnaud.

QUELS ſont les hommes, Monſieur, aſſez peu jaloux de la gloire des Lettres & des progrès de l'eſprit humain, pour ne pas s'intéreſſer vivement à votre Journal; & quel eſt l'Ecrivain qui ne ſoit flatté de contribuer à votre ſuccès, & de voir ſon nom ou ſon ouvrage placé à la ſuite de l'éloge de Richardſon ? Je l'ai lu, je l'ai relu cet éloge touchant & ſublime : & j'ai ſenti combien le génie & la vertus réunis, ſe prêtent mutuellement de puiſſance & de charmes ! Non, l'auteur de Clariſſe n'a pas joui de la plus douce récompenſe qu'il pût attendre de ſes talens. Il a manqué au bonheur de ſa vie de voir un étranger lui adreſſer un hommage que ne lui avoit point rendu ſes propres compatriotes.

Si comme le Peintre profond & ſenſible de l'ame & de l'eſprit de Richardſon, je ne peux, par mes propres idées, contribuer à l'ornement de votre Jour-

nal, j'eſſayerai au moins de l'embellir par les idées d'autrui.

Le grand ſuccès qu'ont eu en Angleterre les *Penſée nocturnes* d'Young, les deux traductions qu'on en a faites en Allemagne, m'avoient déja donné du mérite de cet Auteur l'opinion la plus avantageuſe : j'ai voulu en juger par moi-même : j'ai lu ſon ouvrage, & frappé des beautés que j'y ai apperçues, j'ai oſé entreprendre d'en faire paſſer une partie dans notre langue.

En traduiſant la premiere des Nuits d'Young, mon objet a été uniquement d'engager ceux qui poſſedent la langue Angloiſe mieux que moi à les traduire toutes ; car j'avoue que cette entrepriſe eſt au-deſſus de mes forces. Ce n'eſt pas le tems qui m'arrête, je crains ſeulement de le mal employer : mais ſi jamais une main plus habile que la mienne l'exécute, j'oſe répondre du ſuccès. Bien des perſonnes ennuyées de ne connoître les Auteurs Anglois que par l'exceſſive liberté de leurs opinions, verront avec plaiſir comment ils s'expriment ſur la mort, comment ils traitent les grands objets de la foi. On s'imagine communément qu'il y a moins de

de religion en Angleterre qu'en France : on se trompe ; c'est aux Anglois que nous devons les meilleurs ouvrages qui ayent été faits en faveur de la Religion, & celui de M. Young est un de ceux que les Anglois eux-mêmes estiment le plus. Les sujets qu'ils traitent ne sont pas neufs ; mais ils sont bien intéressans : d'ailleurs je ne vois pas pourquoi l'on cesseroit d'écrire sur la mort & sur les malheurs attachés à l'humanité. Pourroit-on jamais épuiser un sujet qui malheureusement est si fécond, & se présente sous tant de formes diverses ?

Le genre de M. Young, si commun en Angleterre, est presque inconnu en France. Nous n'avons pas de ces ouvrages remplis d'idées grandes, mais sombres, tristes, & cependant délicieuses ; de ces ouvrages qui laissent après eux une impression de mélancolie, qui nous précipite dans les profondeurs de la méditation : ce n'est ni au goût ni aux mœurs de notre nation, mais uniquement au procédé de nos Ecrivains qu'il faut s'en prendre. L'ame de nos Auteurs est, pour ainsi dire, toute au-dehors ; plus dissipés, moins

solitaires que les Auteurs Anglois, ils habitent trop avec les hommes, & comme ils ne les voyent le plus souvent que dans le grand monde, où les idées riantes ont seules le droit de plaire, ils accommodent leurs ouvrages au goût qu'ils ont cru remarquer dans le plus grand nombre des lecteurs. Mais que ne les suit-on, ces lecteurs, au fond de leur cabinet, & l'on verroit que les ouvrages mélancoliques sont ceux qui plaisent & attachent le plus ?

Le genre triste est d'ailleurs le seul qui convienne aux grands objets, & les grands objets sont les seuls qui conviennent aux hommes. On ne peut parler gaiment du tems, de l'espace, de l'éternité, de l'immensité, de Dieu. Toutes ces grandes idées ne peuvent se rendre qu'avec des couleurs un peu sombres : le son même des mots qui les rappelle excite en nous une sorte de terreur & de frémissement involontaire, avant que la réflexion nous ait appris à trembler & à nous soumettre.

Il en est de même des tableaux que M. Young trace du malheur, des foiblesses, de la misere & des contradic-

ons de la nature humaine. Ces objets sont grands en eux-mêmes & bien intéressans, par le rapport qu'ils ont avec nous. Quelque sombres qu'ils soient, ils plaisent également aux gens tristes & aux personnes gaies, aux gens heureux & aux infortunés. Le tableau de la misere humaine fait mieux sentir à ceux qui sont heureux le bonheur dont ils jouissent. Il console en même tems les autres, en leur montrant que les hommes sont égaux dans l'excès du malheur de leur condition naturelle, & que ces mêmes personnes dont ils envioient tout-à-l'heure la situation, sont réellement si misérables, qu'elles doivent plutôt exciter leur attendrissement & leur pitié, que leur haine & leur jalousie.

Tel est à-peu-près l'effet que produisent les réflexions sur la condition des hommes, & tel est en partie le but que s'est proposé M. Young, excepté qu'il voudroit un peu troubler le bonheur des gens heureux, & il en convient lui-même, lorsqu'en parlant de la mort de son ami Philandre, il dit au commencement de la seconde de ses nuits.

« Pourrai-je chanter ces objets d'une façon qui puiſſe plaire à ton eſprit, & cependant troubler un peu ton cœur ? O qu'alors je ſerai content de moi-même ! mes pinceaux traceront ſur le nuage noir qui m'environne, un arc-en-ciel un peu pâle, & cette vue me fera paſſer du chagrin à la joie ».

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on permît aux traducteurs des Poëmes de M. Young tous les écarts qu'il s'eſt permis lui-même. Les expreſſions les moins uſitées, les tranſitions les plus bruſques, les images les plus hardies, ſe trouvent à chaque page de ſon Livre. Mais notre langue ne ſouffre pas de pareilles licences ; cependant comment exprimer des idées ſublimes, lorſque le ſtyle ſera dans les fers ? Mais c'eſt aux Ecrivains ſeuls qui ont eu ces hautes idées, à ſe permettre les expreſſions & les tournures que ces idées exigent, & je craindrois que les traducteurs de l'ouvrage de M. Young en voulant s'élever avec lui, ne tombaſſent dans des obſcurités impardonnables, & n'employaſſent des images & des expreſſions giganteſques. M. Young conſidéroit peu les humains au moment où il a écrit. Ce qu'il ai-

moit n'étoit plus; *la terre désenchantée*, comme il le dit lui-même, *n'étoit plus pour lui qu'une vaste solitude*; il venoit de perdre tout ce qui l'attachoit au monde.

Il avoit épousé une sœur du Comte de Lichfield, & en avoit eu une fille, qu'il avoit mariée au fils de Milord Palmeston, qu'il désigne sous le nom de Philandre. En trois mois il perd sa femme, sa fille & son gendre. C'est dans ces momens de douleur que notre Auteur prend la plume. Tout le monde a éprouvé des malheurs: qu'on se représente donc jusqu'à quel point une telle suite d'infortunes peut agir sur un cœur tendre & sur une imagination vive, & l'on ne sera pas surpris s'il y a peu d'ordre dans ses pensées: elles sont inspirées par la douleur. La douleur connoît-elle la méthode?

Le Docteur Young est intimément persuadé de l'immortalité de l'ame: il a puisé beaucoup d'idées & d'images dans les Livres saints, & particuliérement dans Job & dans Jérémie, qui étoient les hommes dont la situation convenoit le plus à la sienne. J'oserois dire de ce Poëte qu'il est en

profondeur, ce qu'Homere & Pindare sont en élévation. Il me seroit difficile de rendre compte de l'effet que fit sur moi la premiere lecture de son ouvrage. Telle seroit à-peu-près l'impression que j'éprouverois au fond d'un désert pendant une nuit orageuse & sombre dont les éclairs perceroient de tems en tems l'obscurité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pour bien sentir tout le mérite de la traduction suivante, il faut absolument connoître l'original. De tous les Poëtes Anglois, Young est peut-être le plus obscur : nous l'avons lu nous-mêmes avec attention, & nous nous sommes rappellé ce que Platon dit autrefois des ouvrages d'Héraclite, surnommé le *Ténébreux* : *Ce que j'en entends est si beau, que je suis tenté d'admirer ce que je n'entends pas.* M. de Bissy a jetté sur ce Poëte un coup d'œil plus heureux; il a pénétré l'obscurité répandue sur les idées de son modele; la timidité de notre langue ne lui a pas toujours permis d'en conserver toute la force,

mais il les a toujours rendues d'une maniere plus simple & plus lumineuse. Si, comme l'a dit Mylord Roscomon, un traducteur doit choisir un auteur, comme il choisiroit un ami; si pour bien rendre les pensées de son modele, il faut être animé du même esprit, à qui convenoit-il mieux qu'à M. le Comte de Bissy, de traduire un ouvrage qui respire la vertu ?

THE Complaint, or Night-thoughts on life, death and immortality.

« COMPLAINTE ou Pensées nocturnes sur la vie, la mort & l'immortalité ».

Sunt lachrymæ rerum & mentem mortalia tangunt. Virg.

SOMMEIL! doux restaurateur de la nature épuisée, semblable aux hommes corrompus, tu visites ceux que la fortune caresse; tu fuis les malheureux: ton aîle légere s'éloigne de l'infortune, & ne s'abat que sur des paupieres qui ne sont jamais trempées de larmes. Après un repos court & interrompu je m'éveille: Heureux ceux qui ne s'éveillent plus! si toutefois les songes ne trou-

blent point encore les tombeaux. Je m'éveille agité de rêves tumultueux & insensés. Le sommeil avoit plongé mes sens dans l'erreur d'une infortune imaginaire ; le réveil n'est pour moi qu'un changement de maux. Le jour ne suffit point à mes peines, & la nuit la plus sombre ne peut me dérober à l'horreur de mon sort.

O nuit ! sombre divinité ! majestueuse sans éclat, de ton trône d'ébene tu étends un sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quel silence ! quelle obscurité ! l'œil ne voit point : l'oreille n'entend rien : le mouvement est arrêté. La nature se repose. Repos terrible, image de sa fin ! O destin ! hâte ce moment ; je n'ai plus rien à perdre.

Silence ! obscurité ! couple auguste, enfans de l'antique nuit, vous à qui l'on doit de si douces pensées, c'est vous que j'invoque en ce jour. Aidez-moi, inspirez-moi, je vous remercierai dans les tombeaux : c'est là votre véritable empire, & c'est là que chacun de nous doit se rendre, comme une victime dévouée à vos autels épouvantables. Mais qui es-tu, toi qui rompis le premier ce silence éternel, lors-

que les étoiles du matin parurent sur cet univers qui sortoit du cahos ? O toi, qui d'un mot fis sortir la lumiere du sein de l'impénétrable nuit ! grand Dieu ! fais naître la sagesse en mon ame : elle vole à toi comme à son seul réfuge. Daigne conduire mon esprit : il est si foible, qu'il voudroit se dérober aux poids de sa misere. Inspire-lui de plus nobles pensées : qu'elles naissent du spectacle de la vie & de la mort. Dirige ma conduite ainsi que mes chants. Montre-moi la raison. Force ma volonté à se porter vers le bien ; & puisque ta vengeance s'est appesantie sur ma tête, qui t'est dévouée, fais que ce ne soit pas en vain.

Minuit sonne. Nous ne remarquons le tems que par sa perte. Est-il donc si vil qu'il faille frapper nos sens pour nous y faire penser ? L'industrie des hommes a donné une langue au tems, & mon ame tressaille au son de la cloche comme à la voix d'un Ange. L'ai-je bien entendu ? Est-ce donc la derniere de mes heures ? Où sont celles qui ont précédé le moment où j'existe ? Elles sont avec les années qui précéderent le déluge. Ce bruit aigu annonce

ma fin : il m'appelle. O combien cependant ai-je encore de choses à faire ! Mes espérances & mes craintes se réveillent avec effroi. Où vais-je ?..Des limites étroites de cette vie je porte mes regards tremblans sur un avenir sans fin : je n'y vois qu'un abîme immense. Redoutable éternité !..Est-ce que l'éternité peut m'appartenir, à moi qui chaque instant peux cesser d'être ?

Quel être étrange que l'homme ! quel étonnant pouvoir rassembla dans lui tant d'extrêmes ! Mêlange bisarre de grandeur & de foiblesse, anneau remarquable dans la grande chaîne des êtres, il erre entre le néant & l'infini. Rayon céleste, souillé, avili, & cecependant divin, image de la toute-puissance, fragile enfant de la poussiere, rebut de la nature, héritier de la gloire, un ver, un Dieu.....Je frémis.... Mon esprit s'égare ; il se trouble ; il s'étonne en se considérant ainsi lui-même. O quel prodige pour l'homme que l'homme ! Il passe rapidement de la tristesse à la joie : mais quelle joie, mais quel trouble le séduit ou l'effraye ? Qui peut conserver sa vie ou qui peut la détruire ? Le bras d'un Ange

ne peut l'arracher du tombeau, & des légions d'Anges ne sauroient l'y précipiter.

Tandis que la douce puissance du sommeil s'étendoit sur mes sens, mon ame active couroit après des images fantastiques : elle s'égaroit dans les labyrinthes du mensonge, franchissoit des mers idéales, & s'élevant au-dessus des mondes possibles, elle perdoit de vûe les bornes de l'univers. Mais de telles erreurs montrent que lors même qu'elle s'égare, l'ame est d'une autre nature que le corps qu'elle habite. Tout annonce son immortalité : le silence de la nuit proclame un jour éternel. Le sommeil instruit, & les songes ne folâtrent pas en vain. Pourquoi ! pourquoi donc pleuré-je la perte de ceux qui ne sont pas perdus ? Pourquoi mes pensées errent-elles autour de leurs tombeaux ? Pourquoi les fatiguer encore des cris de ma douleur impie ? Un feu céleste est-il éteint, parce qu'il est enterré sous la cendre ? Non : ils vivent ; ils vivent réellement, mais d'une vie qui nous est incompréhensible. Leurs yeux pleins de tendresse jettent des regards consolans sur moi, sur

moi qu'avec bien plus de raison ils pourroient mettre au rang des morts. C'est ici le désert, c'est ici la solitude, & les tombeaux sont peuplés & pleins de vie. C'est ici la vallée des morts, le pays des apparitions. Tout, tout est ombre sur la terre : au-delà tout est substance. Oh que tout est solide où il n'y a plus de changement !

Cette vie, comme le bouton des fleurs, renferme toute notre existence : c'est l'aurore de nos jours ; c'est le passage qui conduit au théâtre de la vie. Mais la mort, la mort puissante peut seule nous en ouvrir l'entrée. Celui qui ne jouit pas encore de la lumiere, l'embrion, n'est pas plus loin que nous de la vie : nous en sommes privés jusqu'au moment où cette enveloppe grossiere qui nous environne venant à se rompre, nous fera jouir de la véritable vie, & cependant l'homme, l'homme pervers enfouit ici-bas ses desirs : il ensévelit sans regret des espérances célestes : il laisse ramper des idées qu'il avoit reçues du Ciel, pour s'élancer dans l'infini, pour s'élever vers ce séjour où les Séraphins, assemblés autour du trône de Dieu, jouissent de

l'immortalité. Là les âges ne sont plus. Là le tems, le hasard, les regrets, les peines, le désespoir, la mort expirent.

Le cours rapide de quelques années peut-il donc éteindre en nous l'idée de l'éternité? Peut-il étouffer dans la poussiere une ame impérissable? L'Océan ne souleve point ses tempêtes pour enlever une plume ou pour noyer un arbrisseau, & l'ame, l'ame immortelle, se laisse entraîner dans l'orage des passions, émue aux moindres apparences ou de joie ou de crainte. Mais sur qui tombent ces réflexions? Elles m'accablent moi-même. Mon cœur avili ne fut-il pas toujours l'esclave du monde? Semblable au vers à soie, mon ame se laissoit envelopper des tendres & molles pensées qu'enfantoit mon imagination; & ma raison, couverte de nuages, enivrée du charme des plaisirs, n'osoit s'élever jusqu'à la contemplation des choses célestes. Et cependant qu'admirons-nous? que voyons-nous ici-bas? Sans la puissante magie des organes, la terre seroit encore un cahos informe & sans couleurs. L'homme forme l'image que l'homme admire; négligera-t-il donc toujours les merveilles qui

sont renfermées dans son être, pour promener son imagination sur les objets qui l'environnent, tandis qu'il est lui-même l'ame de tout ce qu'il voit?

Les songes de la nuit peuvent être utiles, & les rêves que nous faisons en veillant nous sont souvent funestes. Combien de fois n'ai-je pas songé à des choses impossibles ? Le sommeil en feroit-il plus ? Les fantômes qu'il produit sont-ils plus mensongers que ces illusions de bonheur que créoit mon imagination ? Les fantaisies de ma jeunesse se peignoient à mes yeux sous les couleurs les plus riantes ; l'avenir ne m'annonçoit que des plaisirs sans fin, je me croyois heureux, j'arrangeois les événemens suivant mes caprices, & je changeois l'ordre des destinées, pour les conformer au desordre de mon ame ; je formois des plans, j'enfantois des projets ; & pour les voir s'accomplir, je reculois les bornes de ma vie ; je ne songeois pas à la mort, & cependant je l'entends qui m'appelle chaque jour ; elle évoque des milliers d'hommes à ses autels. Où sont maintenant les pompeux ornemens que me présentoit mon imagination frené-

rique ? Une loge tapissée de toiles d'araignée & dont les ais mal assemblés sont enduits d'un frêle argile, est le palais que bientôt je vais occuper. Le fil le plus mince est un cable auprès du lien qui m'attache à la vie ; au moindre souffle il peut se rompre : mais qu'il se brise, qu'il ne me retienne plus dans un monde dont les vicissitudes perpétuelles prouveroient seules que le bonheur n'y habita jamais.

Le portrait de la vie est généralement trop flatté, & celui de la mort est peint sous des couleurs trop noires. La crainte trouble l'imagination du Peintre. J'avoue que la route de la mort est parsemée des ruines de monumens qui méritoient d'être conservés. Elle n'épargne ni la beauté, ni l'art, ni le génie ; elle abat ce que le monde a de plus brillant, ce que la race humaine a d'illustre ; elle humilie le potentat, le conquerant : mais la vie est plus barbare encore, elle humilie l'homme. La mort n'a de terreurs que celles que la vie fait naître, & la vie n'a de plaisirs que ceux que la mort promet. La mort ensevelit le corps, & la vie ensevelit l'ame. Je maudirois ma naiss-

sance si je n'avois pas à mourir. Ici chaque heure amene des changemens, & rarement pour le mieux, & ce qui nous paroît avantageux est plus terrible encore que ne le sont les loix ordinaires du destin. Le tems entraîne après lui les débris des systêmes, des erreurs & des vérités; il renverse les empires, & chaque moment détruit les germes de notre bonheur terrestre.

Félicité! félicité terrestre! superbes & vaines paroles; bonheur! mot d'orgueil & de vanité; usurpation hardie des droits du ciel! j'ai cru vous rencontrer, & je n'ai embrassé que des fantômes.

Dans tous les instans de ma vie, dans tous les lieux, le souvenir de mes malheurs m'accable. La pensée trop active pour mon repos, semblable à un assassin que guide le silence de la nuit, se glisse furtivement dans mon ame & la remplit du fantôme de mes plaisirs passés; je ne me rappelle même qu'avec effroi le tems où je fus heureux; je frémis, en me retraçant ces biens que je demandai avec tant d'instance, ces biens qui me parurent alors si précieux & qui maintenant me déchirent le

cœur. Mais pourquoi me plains-je, ou pourquoi ne plains-je que moi ? Suis-je donc le ſeul infortuné ? C'eſt le ſort commun des hommes ; les décrets du Ciel ont aſſigné des douleurs ſans nombre, des douleurs égales à celles de l'enfantement, à tous ceux qui ſont nés des femmes ; & nous ne ſommes pas plus leurs enfans, que nous ne ſommes les héritiers de leurs peines.

La guerre, la famine, la peſte, les diviſions inteſtines, la tyrannie aſſiegent l'humanité ; des travaux de toute eſpece accablent les hommes. Ici le deſir d'arracher les métaux des entrailles de la terre, exile dans ſon ſein des malheureux qui oublient que le ſoleil luit : là les orages de l'air renverſent les moiſſons, & le Laboureur épuiſé de fatigue ne recueille que le déſeſpoir. Le Soldat qui pour des maîtres avares a répandu ſon ſang & ſacrifié ſes membres au milieu des batailles, mendie aujourd'hui du pain noir dans ces mêmes pays que ſa valeur a ſauvés tant de fois. Combien d'infortunés, qui nourris autrefois dans le ſein des plaiſirs, implorent aujourd'hui la main

froide & lente de la charité, & l'implorent en vain.

Que nous serions heureux, si les chagrins attaquoient seulement ceux que la prudence & la vertu ne défendent pas ! Mais les maladies regnent souvent avec la tempérance, & souvent l'on est puni sans être coupable. Les inquiétudes viennent, jusqu'au fond des bois, troubler les amis de la paix. Rarement la fortune remplit ce qu'elle semble promettre ; nos souhaits même accomplis ne nous donnent pas toujours ce que nous avons desiré ; & souvent les idées que nous chérissons davantage, nous éloignent le plus du bonheur que nous cherchons. Le cours le plus doux de la nature a ses peines ; & nos amis, sans le vouloir, troublent souvent notre repos. Sans malheurs, que de calamités ! & combien d'hostilités sans ennemis ! Non que sur la terre il manque d'ennemis au meilleur des hommes, mais les malheurs de l'homme sont innombrables, & nos soupirs s'épuiseront plutôt que leur cause.

Que la partie habitée de ce globe est petite ! Le reste est un désert ; des ro-

chers, des mers glacées, des abîmes, ou des sables brûlans, sauvage repaire des monstres, des serpens, des poisons & de la mort, voilà, voilà le triste tableau de notre globe : mais, ce qui est plus triste encore, ce tableau est aussi celui de notre vie. O terre! votre maître altier est, comme vous, entouré d'écueils & d'abîmes; comme vous, le malheur l'environne; le trouble, les passions l'agitent; les calamités le pressent; il ne sait où se reposer, il ne sait à quoi s'arrêter; chaque jour il se voit mourir, & son dépérissement journalier l'effraye sur sa fin prochaine; incertain & chancelant sur le bord du précipice, il tremble un moment & tombe.

Dans la vieillesse & dans l'enfance tout notre espoir est dans le secours d'autrui, & cela même nous enseigne à être bon : c'est la premiere & la derniere leçon que la nature a donnée aux hommes. Un cœur qui n'est bon qu'à soi mérite les peines qu'il endure. En partageant le malheur des autres, on sent moins la violence de ses propres maux : ainsi un torrent s'appaise en multipliant ses canaux. Reçois donc,

ô monde ! les larmes que je te dois ; que la vue de tes plaisirs est affligeante pour ceux dont les pensées vont au-delà du moment présent ! La fortune te sourit, Lorenzo, & ton cœur est ouvert aux doux chants des Sirenes. Mais tremble, Lorenzo, & ne me haïs pas ; je ne viens point détruire, mais assurer ton bonheur. Tu ris sans cesse, mais apprends que tes plaisirs sont le garant de tes peines. Le malheur, comme un créancier sévere qui multiplie ses demandes en proportion des délais qu'il accorde, augmente nos maux en proportion de nos prospérités passées. Toi heureux ! Ah ! l'est-on par son aveuglement ? Ne pense pas que la frayeur ne soit destinée qu'aux orages ; crains aussi les sourires de la fortune. Si le Ciel est redoutable dans sa colere, il l'est aussi dans sa faveur ; ses bienfaits sont des épreuves, & non des récompenses. Les plaisirs, comme des citoyens dans une guerre civile, s'élevent avec impétuosité, pour porter le trouble dans le sein même qui les a conçus. Crains, cher Lorenzo, crains ce que le monde appelle bonheur ; crains tous les plaisirs, excepté ceux

qui ne mourront jamais. Celui qui ne bâtit pas sur un fonds immortel, quelqu'amour qu'il ait pour son ouvrage, le condamne à périr dès l'instant qu'il l'éleve.

Tous mes plaisirs sont morts avec toi, mon cher Philandre; ton dernier soupir a détruit tous leurs charmes; la terre desenchantée a perdu son éclat. Où sont ces illusions si tendres? où sont ces fantômes de bonheur? où sont-ils? Je ne vois ici-bas qu'un désert; de vastes ténebres le couvrent; il est inondé de pleurs. Le grand Magicien est mort: quel changement, quel changement subit! Ah, que ce monde est différent de ce qu'il étoit hier! Cher Philandre, quel éclat étoit répandu sur tes jours! Quelle gloire fut plus grande que la tienne! quelle ambition plus satisfaite! (Ambition vraiment grande que celle de la vertu!) Mais tandis que ta gloire éclatoit au-dehors, la mort cachée dans ton sein, comme un Mineur perfide & rusé, travailloit dans l'obscurité & rioit de tes projets; le ver ourdissoit la trame dont il devoit envelopper cette rose à peine fleurie qui s'est fanée avant le tems.

La prévoyance de l'homme est incertaine, & la sagesse se change souvent en folie. Que notre vue est bornée! L'instant présent en termine l'étendue; des nuages épais nous dérobent l'instant qui suit. Nous conjecturons, nous prophétisons en vain. Le tems ne nous est distribué que par parties; trop foibles pour résister à l'orage des passions, elles s'écoulent; l'arrêt irrévocable du destin s'exécute, & nous mourons sans avoir su ce que c'étoit que la vie. Selon les loix de la nature, tout ce qui est possible peut être dans l'instant. Il n'y a point de prérogatives dans les heures humaines. Quelle audacieuse pensée s'éleve donc dans le cœur de l'homme lorsqu'il compte sur le lendemain! Où est ce lendemain? dans un autre monde. Cela est sûr pour bien des hommes, le contraire ne l'est pour personne; & cependant, sur cette incertitude, nous bâtissons comme sur un roc de diamant, des espérances infinies; nous tramons d'éternels projets comme si nous tenions le fuseau des Parques, & nous mourons tout préoccupés du jour qui suit.

Philandre lui-même n'avoit-il pas

commandé son cercueil, & cependant il n'en avoit aucune raison. Une révélation l'avoit-il averti? Ah, combien de gens meurent aussi promptement! Crains, Lorenzo, crains une mort imprévue. Quelle est redoutable cette mort inattendue! Commence donc, dès aujourd'hui, à suivre les sentiers de la sagesse. Il y auroit de la folie à différer. Le jour qui vient ne te fourniroit-il pas de nouveaux prétextes pour différer encore? Les délais absorbent le tems. Ils consument nos années, & nous sacrifions à l'appât d'un moment, des esperances éternelles. Le tems dont les hommes peuvent disposer, ils l'abandonnent à la folie, & destinent à la raison celui qui est au pouvoir du destin. Qui peut produire une négligence aussi monstrueuse? C'est que les hommes se regardent comme immortels, ils ne songent à la mort que lorsqu'une alarme imprévue vient frapper leurs cœurs d'une terreur soudaine; mais leurs cœurs blessés se cicatrisent bientôt; leur crainte expire avec le danger, & dans le tombeau même où nous renfermons ceux qui nous furent chers, nous ensevelissons l'idée de la mort

avec les larmes dont nous avons baigné leurs cendres. Quoi, j'oublierois Philandre! Non, jamais. Eh comment t'oublierois-je cher Philandre? Je ne ſonge qu'à toi. Si je laiſſois un libre cours à mes penſées, les plus longues nuits me ſembleroient trop courtes, & l'alouette vigilante me trouveroit encore occupé à déplorer ta perte.

Mais je l'entends qui éveille l'aurore par ſes chants vifs & perçans; & moi, l'ame oppreſſée du poids de ma douleur, je cherche, comme toi, tendre Philomele, à charmer mes noires penſées par des chants mélancoliques, comme toi j'éleve mes accens vers les cieux, mais les étoiles s'arrêtent pour t'entendre, & la nature entiere eſt ſourde à ma voix. Il fut cependant des hommes qui comme toi ſurent charmer; leur mélodie fut auſſi touchante que la tienne, & elle enchantera encore les ſiecles à venir. Environné de ténebres dans ces heures de ſilence, je répete ſouvent, pour charmer ma douleur, ce que leur inſpira un enthouſiaſme divin. Je reſſens leurs tranſports, mais je n'ai pas leur génie. O, immortel Homere! ô, ſublime Milton, que ne ſuis-

je

je animé de ce feu divin qui vous inspira. Que n'ai-je le génie de celui qui se rendit Homere si familier ! Il chanta l'homme, je chante l'homme immortel; mes chants vont au-delà des bornes de la vie humaine. Et qu'est-ce qui peut plaire, si ce n'est l'immortalité ? Ah ! si Pope avoit suivi l'homme au-delà du théâtre obscur où il l'a considéré, il se seroit élevé sur ses aîles de feu; & tandis que je ne fais que ramper & réfléchir, il eût étonné les humains & les eût inondés de lumiere.



ARTICLE IX.

ESSAI géographique sur une Carte générale de l'Allemagne, par MM. de Linselles, *ancien Militaire, &* Rizzi Zannoni, *de la Société Cosmographique de Gottingue. A Berlin,* 1762.

LE *Prospectus* de cet ouvrage commence par une espece de dissertation sur toutes les sciences qui ayant un objet certain, sont du ressort des Mathématiques, & dont la perfection dépend en même tems de l'expérience & des observations. On voit que la géographie doit être absolument rangée dans cette classe. Si ses progrès ont été lents, particuliérement lorsqu'elle a commencé à être cultivée, ce n'est peut-être pas tant au manque de moyens & de ressources qu'il faut s'en prendre, qu'au peu d'intelligence & de capacité de la plûpart des Géographes. Et sans remonter bien haut, combien ne voyons-nous pas encore aujourd'hui de personnes qui, dépourvues des connois-

fances les plus essentielles, s'imaginent que tout l'art du géographe se réduit à des compilations & à des réductions arbitraires ! Mais qu'on envisage cette science avec un peu d'attention, & l'on en sentira toute l'étendue, & l'on se convaincra que le géometre doit connoître & savoir mettre à profit les ressources de l'analyse. Ces considérations engagent notre Auteur dans une sorte de digression un peu longue à la vérité, mais bien raisonnée, sur les progrès que l'on a faits dans cette partie des Mathématiques, & sur ce qu'il y auroit encore à desirer pour porter l'astronomie physique au degré de perfection dont elle est susceptible.

Lorsqu'après avoir parcouru l'espace immense de l'univers, le Philosophe vient à jetter ses regards sur notre petit globe, il n'y voit aucune partie qui ne lui paroisse digne de son attention & de ses recherches. Mais le desir de se rendre utile le fixe & le détermine bientôt à porter par préférence ses yeux sur les vastes pays qui forment, pour ainsi dire, le centre de tous les Etats peuplés par des hommes civilisés. L'Al-

lemagne dans l'Europe semble destinée par sa position à jouir plus que tout autre pays de cette prérogative. C'est elle qui a le plus occupé jusqu'ici les géographes & les historiens ; c'est aussi celle que M. Zannoni a choisie pour l'objet de ses travaux géographiques. Il commence par nous tracer une histoire abrégée des diverses tentatives que l'on a faites en différens tems pour lever une carte générale de l'Empire Germanique. Le peu de succès qu'elles ont eu malgré les talens des Géographes qui y ont été employés, malgré les sommes prodigieuses qu'on y a consacrées, prouve suffisamment la difficulté d'une entreprise de cette nature, & doit donner la plus grande idée du mérite de ceux qui y ont réussi. M. Zannoni fait éclater ici les sentimens de son estime & de sa reconnoissance envers M. le Maréchal Schmetau : c'est à ce Général qu'il doit une grande partie des matériaux qu'il a employés dans son ouvrage.

De-là notre Auteur passe en revue les différentes cartes d'Allemagne que l'on a publiées jusqu'ici, & nous en indique les meilleures. De ce nombre sont particuliérement celles de MM.

Hazius & Tob. Mayer, & sur-tout la carte dont on est redevable à M. Rodé, & que ce Géographe a entreprise par ordre de l'Académie de Berlin. Le premier article est terminé par une invitation adressée à ceux des Souverains qui peuvent favoriser des travaux si importans, & même y contribuer de la maniere la plus efficace, non-seulement par des dépenses dignes de leur rang, & par une puissante protection, mais encore par la communication des trésors dont ils sont dépositaires.

Avant d'entrer dans aucun détail sur la carte dont il est question ici, on commence par nous tracer un tableau précis des procédés que doit tenir le géographe. La route est tellement fixée, qu'il ne devroit jamais s'en écarter. L'utilité seule doit d'abord le déterminer dans le choix des sujets géographiques auxquels il veut s'appliquer: ensuite il n'est plus le maître de prendre arbitrairement telle ou telle projection: il ne lui est plus permis de s'arrêter qu'à celle qui a le plus de rapport à l'étendue du pays qu'il veut décrire. Les principaux points de sa carte faisant, pour ainsi dire, la base de son édifice, il ne doit

rien négliger de ce qui peut assurer davantage leur position, & c'est ici qu'il doit tâcher de réunir le plus grand nombre d'observations astronomiques, pour choisir celles qui lui paroîtront le plus convenables. La connoissance des historiens tant anciens que modernes, ainsi que des itinéraires, & même de la géographie la plus reculée, ne lui est pas moins nécessaire. Il faut encore qu'il s'attache à donner du local à la configuration la plus exacte & la plus fidelle. Enfin pour perfectionner & faire respecter son ouvrage, il faut qu'il soit en état de présenter au public, & particuliérement aux Académies, l'analyse de ses opérations, & les motifs qui l'ont déterminé.

Trouveroit-on beaucoup de géographes disposés à faire de cet article une partie essentielle de leur art? Il seroit pourtant à souhaiter qu'ils y fussent tous rigoureusement obligés. Ce seroit là l'unique moyen d'arrêter le cours d'une infinité de mauvais ouvrages, & ce qui est encore plus important, de porter la géographie à la perfection dont elle est susceptible.

On sent assez les avantages qui ré-

ſulteroient néceſſairement d'un travail qui porteroit tous les caracteres que nous venons d'aſſigner.

Les projections qui toutes ont leurs avantages & leurs défauts inſéparables de la repréſentation d'une portion de ſphere ſur une ſurface plane, occupent depuis long-tems M. Zannoni. Outre celles qu'il nous donne, il annonce encore un traité complet de ces ſortes de développemens, dans lequel on trouvera de nouvelles manieres de conſtruire les fuſeaux dont on fait uſage dans la conſtruction des globes céleſtes & terreſtres. Il prévient enſuite une objection qu'on pourroit lui faire en conſéquence des découvertes de ce ſiécle ſur la figure de la terre. Nous penſons comme lui que les différences qu'elle pourroit introduire ne peuvent devenir ſenſibles dans une carte. De plus, avant d'y avoir égard, il faudroit ſavoir ſi les courbures des différens méridiens ſont abſolument ſemblables; ou, ce qui revient au même, ſi notre globe applati eſt un ſphéroïde de révolution. Or comme on a tout lieu de croire que cela n'eſt pas, il faut par conſéquent s'en tenir là-deſſus aux anciennes pra-

tiques, en ſuppoſant ſeulement le dégré moyen de 57060 toiſes, tel qu'il a été fixé par Meſſieurs de l'Académie des Sciences.

La carte qui occupe actuellement M. Zannoni doit contenir neuf feuilles, & n'eſt cependant que l'eſquiſſe de la carte qui eſt relative à cette analyſe, & qui doit en avoir 64. Il explique la nature du développement dont il fait uſage dans celle-ci, & donne quelques formules algébriques, d'où l'on peut déduire les procédés qu'il faut ſuivre pour déterminer un point quelconque dans ſon ſyſtême de projection.

Notre Auteur revient enſuite aux préceptes de ſon art, & compare le navigateur au géographe. Tous deux en effet s'occupent de la poſition reſpective des différens points du globe ; mais le premier n'a pas beſoin d'une repréſentation naturelle du pays qu'il parcourt, il lui ſuffit d'être aſſuré de ſa poſition actuelle. Le géographe au contraire obligé de figurer exactement tous les lieux qu'il décrit, & d'éclairer le navigateur dans ſa route, ne doit rien négliger pour donner à ſon tableau le plus de vérité qu'il eſt poſſible.

M. Zannoni distingue encore trois sortes de moyens dont le géographe est indispensablement obligé de faire usage. Les moyens *géographiques*, c'est-à-dire tous ceux qu'on peut déduire des opérations déja faites, & particuliérement de la combinaison de la géographie ancienne avec la moderne; les moyens *nautiques* ou les estimations des longueurs faites par la route ou le sillage du vaisseau; enfin les observations *astronomiques*, qui en effet fournissent au géographe les plus grandes ressources, & sont, pour ainsi dire, la base de toutes ses opérations. Tout le monde sait avec quelle facilité l'on peut observer sur terre & sur mer les latitudes. Il n'en est pas de même des longitudes. L'on connoît seulement quels sont les moyens qui peuvent conduire à la perfection de cette opération importante. Tout phénomene qui arrive au ciel dans un instant physique est comme un signal universellement donné & reconnu pour fixer les différentes longitudes. La découverte des télescopes a multiplié ces instans précieux, & nous en avons aujourd'hui un nombre suffisant. C'est uniquement de l'exac-

titude des observations correspondantes que dépend la perfection de la géographie. On peut même se passer d'un observateur, en construisant des tables qui indiquent le moment précis de l'apparition des phénomenes sous un méridien donné. C'est là le but du travail des Géometres qui depuis plusieurs années s'occupent à nous donner des tables du mouvement de la lune, soit en les construisant d'après les calculs fondés sur la théorie sublime de la gravitation, soit en rectifiant les anciennes par des observations immédiates, faites pendant plusieurs périodes.

Il n'appartient qu'à l'ignorance d'attaquer les opérations faites sur d'aussi bons principes. L'on ne doit pas douter qu'il ne fût possible de porter la Géographie au plus haut point de perfection, si rien ne s'opposoit à l'exactitude absolue des observations.

Nous ne dissimulerons pas qu'un grand nombre d'obstacles qu'on ne s'aviseroit pas même de soupçonner, embarrassent l'opération & introduisent toujours quelques petites erreurs inévitables dans les résultats; mais que doit en conclure tout homme zélé pour

le progrès des Sciences ? C'eſt qu'il faut qu'un Géographe ſoit parfaitement inſtruit de tout ce qui peut altérer ou modifier la préciſion du calcul. Il ſuit encore de-là qu'il eſt abſolument néceſſaire d'avoir un grand nombre d'obſervations, pour déterminer les points principaux. Les mémoires des différentes Académies de l'Europe fourniront pour cet objet des ſecours abondans & qui ſe multiplient de jour en jour, graces au zele & aux travaux du grand nombre de perſonnes qui cultivent aujourd'hui les Mathématiques & l'Aſtronomie.

Il nous paroît que le moyen le plus ſimple & le plus ſûr de fixer un point ſur lequel on a un nombre ſuffiſant d'obſervations, c'eſt de s'arrêter à celles qui donnent ſenſiblement le réſultat, pour prendre enſuite la moyenne arithmétique entre toutes.

Nous nous propoſons d'examiner dans le volume ſuivant la méthode d'interpolation que M. Zannoni conſeille d'employer.

ARTICLE X.

FRIEDRICH der Beschützer und Liebenswürdige; besungen den 24 jenner 1759, *von* Anna-Louisa Karschin.

« FREDERIC le Défenseur & l'Aimable ; chanté le 24 janvier 1759, » par *Anne-Louise Karschin.*

CETTE femme extraordinaire nous rappelle les idées des Anciens touchant l'enthousiasme ou la fureur poétique. Platon distingue deux sortes de fureurs. « L'une, dit-il, ravale l'homme au-dessous de la brute, l'autre l'éleve au-dessus de l'humanité & le divinise en quelque sorte ; & telle est la fureur qui fait les Poëtes : si votre ame n'en a pas éprouvé les accès, c'est en vain que vous frapperez à la porte du temple de la Poésie. Les Corybantes ne dansent pas de sens froid, & le Poëte ne peut chanter s'il n'est inspiré, agité, transporté hors de lui-même». C'est à ce sujet que, pour faire sentir combien

les Poëtes, ces tyrans des passions humaines, sont tyrannisés eux-mêmes, ce Philosophe nous représente la multitude entraînée par le Poëte, & le Poëte entraîné par une force supérieure & divine, sous l'image d'une chaîne aimantée, dont les anneaux attirés les uns par les autres, sont tous suspendus à la divinité.

Aristote regarde aussi la Poësie comme fille de l'enthousiasme ; mais pour rendre raison de la fureur poëtique, il n'a pas recours à la divinité, il en trouve la cause ou le germe dans le tempérament mélancolique. Il semble en effet que les personnes de cette complexion ayent plus de sensibilité & de ressort que le reste des hommes : leur ame souple & mobile se prête à toutes les manieres d'être morales ; leur imagination tendre, brillante & active embellit, anime & passionne tous les êtres ; la réflexion les tyrannise, elle semble leur ôter l'usage des sens & se peint sur leur visage, sous les traits de la plus profonde tristesse, & c'est alors même qu'elles jouissent de la plus grande existence & qu'elles sont prêtes à la communiquer à tout.

ce qui les environne ; leur pénétration est extrême, elles devinent en quelque sorte ce qu'elles ne savent pas ; tout les frappe, tout les affecte : aussi s'expriment-elles avec chaleur, avec facilité & souvent avec un bonheur qui n'arriveroit pas aux personnes profondément versées dans les objets dont celles-ci ont à peine quelque connoissance.

Cette organisation, commune dans les pays chauds, y étoit autrefois extrêmement exercée, particulierement chez les Grecs, où les jeux, les spectacles, les fêtes, les cérémonies religieuses frappoient sans cesse les sens & l'imagination ; qu'on ajoute à cela la commodité de la langue poétique de ce peuple, & l'on concevra sans peine tout ce que Platon, Aristote, Strabon, Plutarque, Longin ont dit de l'enthousiasme & de ses effets : aujourd'hui même en Italie, dont le climat differe peu de celui de la Grece & où l'instrument poétique est souple, libre & facile, on voit des personnes de tout sexe qui sur le champ composent des odes & des poëmes de très-longue haleine. Mais ce que notre

Femme Poëte offre de singulier, c'est qu'en Italie, comme autrefois chez les Grecs, le génie des *Improvisateurs* est tellement attaché à leurs instrumens de musique, qu'il ne leur seroit pas possible d'exalter leur imagination & d'entrer dans l'enthousiasme, sans le secours des sons & du chant; au lieu que l'*Improvisatrice* de Magdebourg trouve dans elle-même tout le ressot dont elle a besoin pour enflammer ses esprits & élever son ame. Il y a plus: son enthousiasme semble moins l'agiter qu'il ne l'éclaire; du moins sa contenance & ses traits n'ont rien qui se ressente de la violence & de l'agitation.

MM. Gleim & Sulzer préparent une édition de ses poésies, qu'ils ne tarderont pas de publier; en attendant, nous offrons à nos Lecteurs l'ode suivante où parmi des idées assez communes, se trouvent des images grandes, sublimes & vraiment poétiques.

LA fureur & la destruction s'arment, l'avenir en tremble; elles n'ont rien d'effrayant pour nous, notre Dieu tutélaire vit.

La discorde implacable donne le signal de la guerre dans l'un & l'autre monde; mais elle est étonnée & l'univers avec elle, du courage & des victoires de Frédéric.

Son nom retentit comme un coup de tonnerre, à l'oreille de l'ennemi épouvanté, qui dans sa fuite perd le courage, & cependant veut paroître encore courageux.

Fort comme un Chérubin qui descend du ciel plein de son Dieu, mon Héros précipite dans la tombe l'ennemi qui déja nous regardoit comme sa proie.

Ses regards lancent la crainte, la terreur le précede. Il vit l'ennemi, comme la maison de Jacob vit la mer fugitive.

Le Dieu des Dieux fait marcher avec lui la victoire & le salut : où il marche à la tête de ses Guerriers, là l'intrépidité même succombe.

Le Russe, ferme comme un mur,

combattoit avec la rage d'un tygre ; mais dès qu'il vit Frédéric, il chancela & tomba avec fracas.

A Zondorf, la terre couverte de Russes retentit de leur chûte, comme elle retentit quand la pierre & le Héros (a) terrasserent le Géant.

Le fer dans les mains de Frédéric fumoit encore d'un sang noir, lorsqu'il tourna vers la Saxe ce glaive qui fait des prodiges.

Le triomphe planoit sur sa tête ; la confusion s'empara de l'ennemi qui jusqu'alors avoit regardé ses revers comme un songe qui les avoit trompés.

Ils rêvoient des conquêtes, ils marchoient fierement devant Neiss ; mais dès que mon Héros eut fait briller son épée, ils furent glacés d'effroi.

Son cheval de bataille hennit, ils l'entendirent & prirent la fuite ; la terreur parut au milieu d'eux, comme

(a) David.

un tyran qui entraîne & ſubjugue.

Le chemin fut parſemé de poudre & couvert de bales & de boulets; la valeur qui ne peut réſiſter à mon Roi, les avoit abondonnés.

Le bruit de ſon pied chaſſe la puiſſance ennemie; Daun ſe retire, & la Saxe ne s'entrètient que d'entrepriſes manquées pour la ſauver.

Cependant ce pays fut débarraſſé de ſes libérateurs; il jouit enfin du repos; & Frédéric, grand par lui-même, termina la campagne.

L'éclat de ſes victoires a fixé ſur lui les yeux de l'Europe; le monde ne peut comprendre comment cinq armées fuyent devant lui.

Ses ſujets verſent des larmes de joie; mais quand ils penſent qu'il a encore des ennemis à combattre, ils verſent des larmes de douleur.

L'ennemi ſe dépouille de ſa honte, il revient de ſa chûte, il revient plus

hardi que jamais & ose braver Frédéric,

Lui que le soin de notre repos éveille souvent aux heures de la nuit : l'ennemi inondant les campagnes, l'appelle déja au champ de bataille.

Leur courage n'est que fureur, leur bras n'est que de chair, leur soutien est de roseau; ils s'avancent à grand bruit, comme des nuages orageux.

L'Aquilon se taît, la nature n'a point de frimats au sein de l'hyver, & mon Héros combat dans des campagnes à demi-vertes la puissance ennemie.

Elle tombe, cette puissance; sa fureur expire aux pieds de Frédéric : l'ennemi mord la poussiere, & son ame sort avec son sang.

Vive mon Roi ! Dieu le créa pour être le sage & le Héros de son tems; sa voix l'appella dans le meilleur des mondes.

Dieu dit, & aussi-tôt il exista un

être plein de lumiere, le meilleur & le plus grand des humains.

Ses sujets le contemplent comme un Ange bienfaisant, & l'ennemi épouvanté le voit comme un météore terrible.

Son cœur, semblable au cœur de Dieu, plein d'humanité, est touché du malheur de tant de provinces; mon Héros mêle ses larmes au sang qu'on le force de répandre.

Ah, faut-il qu'il soit accablé de tant de soucis, ce Héros rempli de la divinité! Et que ne peut-il enfin se jetter dans les bras du repos!

Nous dormons, notre Roi veille; nous goûtons la joie, & notre défenseur est obligé d'affronter la mort dans les batailles.

Fureur & destruction, en dépit de vous, nous sommes encore intrépides & tranquilles, pourvu que le Ciel couvre de sa protection notre Dieu tutélaire.

FRAGMENS de l'Ode sur la bataille de Torgau; par la même, en 1760.

MUSE, qui d'un vol hardi pénetres jusques dans le tumulte des batailles, toi qui suis mon Héros dans le combat, toi qui comptes & qui chantes ses exploits & ceux de son armée, porte mon imagination sur tes aîles là où l'Elbe éleva la tête au-dessus de ses eaux, pour voir comment sur les hauteurs voisines mon Roi exécuta de grandes choses.

Daun se confiant en sa prudence, tenoit son épée dans sa main; il vit son armée immense déployée à perte de vue le long du fleuve; fier de sa position, il s'arrête & compte le nombre de ses chariots destinés à vomir la flamme & la mort. Déja il se croit célébré par des chants de victoire.

Lascy revenu de Berlin où il venoit de porter les horreurs de la guerre, avoit augmenté ses forces & ses espérances. Cependant Frédéric enflammé de la colere juste & terrible des Héros,

& leurs bras s'appesantissent
crânes de leurs ennemis ; les sabre
celans fendent les têtes, entr'o
les flancs & déchirent les entrai



ARTICLE XI.

LE BONHEUR.

Conte moral, imité de l'anglois par M. Bret.

HERVEY que Londre avoit vu naître,
Possédoit tout, passoit pour être heureux.
Pour plaire il n'avoit qu'à paroître,
On prévenoit, on remplissoit ses voeux.
Tout lui réussissoit, projet, plaisir, affaire;
Mais, comme s'il falloit pour le coeur des humains
Qu'ils trouvassent à leurs desseins
Quelque difficulté, quelque obstacle contraire,
Hervey ne croyoit plus au bonheur d'ici-bas;
Des ennuis la sombre cohorte
Sans relâche assiégeoit sa porte
Et très-fidelement accompagnoit ses pas.
Le Bonheur, disoit-il, n'est donc qu'une chimere?
Maison superbe & grande chere,
Spectacles, jeux, concerts, arts de luxe & de goût,
Aujourd'hui je déteste tout,

Jusqu'aux beautés piquantes d'Angleterre.
Qu'ai-je à voir encor dans ces lieux?
Et que m'y reste-t-il à faire?
Rien que je sache: aussi le jour m'est odieux,
Et le plus prompt trépas me seroit salutaire.
Ainsi parloit Hervey dans un triste hameau
Où l'humeur l'entraînoit souvent pour le distraire
Du spectacle de son château.
Des sanglots frappent son oreille;
Il voit des malheureux, & son ame s'éveille.
Qu'avez-vous, leur dit-il? Ah! répond un enfant
Qu'entouroient de plus jeunes freres,
Rien n'est égal à nos miseres,
Et nous touchons au revers le plus grand.
Déja nous n'avions plus de mere,
Mylord, il nous restoit un pere:
Venez le voir sur son lit expirant.
Hervey les suit: le pere en le voyant paroître,
Fixa sur lui des yeux attendrissans,
Du doigt lui montra ses enfans,
S'agite, veut parler, & cet effort peut-être
Abrege ses derniers instans.
Il meurt; j'entends les cris de la troupe orpheline.
L'Anglois de ce spectacle ému,
Pleure

Pleure avec elle & tout bas imagine
De réparer tout ce qu'elle a perdu.
Chez lui-même il la fait conduire,
La chérit, l'éleve avec ſoin.
Déja les ennuis ſont bien loin;
Avec nos orphelins chaque jour le voit rire.
Ses deſirs ne ſont plus tous réunis ſur lui,
Et d'autres objets aujourd'hui
Les animent, les font renaître;
Hervey fait des heureux, il le devient auſſi.
C'eſt le ſecret infaillible de l'être.



elle voit la douleur qui s'approche. Le fils de Morni paroît sur la plaine, mais aucun son ne retentit dans le Palais: aucun rayon de lumiere ne perce en tremblant à travers l'obscurité: la voix (a) d'Oithona ne se fait point entendre avec le bruit des torrens de Duyranna.

Où es-tu allée avec ta beauté, fille de Nuath aux cheveux noirs? Lathmon est dans le champ du vaillant, mais tu avois promis de rester dans le Palais; tu as promis de rester dans le Palais jusqu'au retour du fils de Morni, jusqu'à ce qu'il revînt de Strumon vers la fille de son amour. Les pleurs descendirent sur tes joues à son départ; les soupirs s'élevoient en secret dans ton sein; mais tu ne viens point à sa rencontre avec des chants accompagnés du doux frémissement des sons de la harpe.

Telles furent les paroles de Gaul, lorsqu'il approcha des tours de Dunlathmon. Les portes étoient ouvertes & sombres: les vents souffloient dans les salles: les feuilles des arbres en jon-

---

(a) *Oi-thona* signifie dans la langue Erse ou Celtique, *La Vierge de l'Onde*.

choient l'entrée, & le murmure de la nuit se faisoit entendre tout autour. Triste & silencieux le fils de Morni s'assit sur un rocher. Son ame trembla pour la fille de son amour, mais il ne savoit où porter ses pas. Le fils de (a) Leth étoit à quelque distance, mais il n'éleva pas la voix, car il vit la tristesse de Gaul.

Le sommeil descendit sur les Héros: les fantômes de nuit s'éleverent: Oithona apparut dans un songe aux yeux du fils de Morni. Ses cheveux noirs flottoient en désordre: son œil aimable rouloit dans les pleurs, son bras de neige étoit teint de sang; sa robe cachoit à moitié la blessure de son sein: elle s'arrêta devant le guerrier, & sa voix fit entendre ces mots.

Il dort le fils de Morni, lui qui parut aimable aux yeux d'Oithona! il dort sur un rocher éloigné, & la fille de Nuath expire! la mer roule ses flots autour de l'isle obscure de Tromathon! j'habite dans les larmes au fond de la

(a) Morlo, fils de Leth, étoit un des plus fameux Guerriers de Fingal. Il suivit Gaul dans l'expédition de Tromathon.

caverne, & je n'y suis pas seule, ô Gaul; le noir chef de Cuthal y est aussi; il y est avec la fureur de l'amour: & que peut faire Oithona?

Un vent plus impétueux vint agiter la branche du chêne; le songe de nuit s'en alla. Gaul prit sa lance de tremble: il se leva avec la rage de la colere: ses yeux se tournoient souvent vers l'Orient, & accusoient la lenteur du jour. Enfin le matin parut, le Héros mit à la voile, les vents descendoient avec fracas de la montagne; il vogua sur les flots de l'abîme, & le troisieme jour, l'isle de Tromathon parut à sa vue comme un bouclier bleuâtre (a) au milieu de

(a) Cette comparaison accuse évidemment des mœurs simples & guerrieres; tous les objets qui tiennent de près à l'esprit général, au caractere dominant d'un peuple, s'agrandissent naturellement dans l'imagination & deviennent les termes de comparaison les plus familiers & les plus nobles. Ossian, dans la belle apostrophe au soleil, que nous avons citée (*Journal de décembre* 1761), compare le soleil au bouclier de ses peres, parce qu'il n'y a rien de si respectable à ses yeux que le bouclier de ses peres. Au reste rien ne justifie mieux la comparaison du bouclier avec l'isle de Tromathon, que l'exemple d'Ho-

la mer. La vague blanchiſſante mugiſſoit contre les rochers de l'iſle. La triſte Oithona étoit ſur la côte ; elle regardoit les flots roulans, & les pleurs couloient ſur ſon viſage... Mais lorſqu'elle apperçut Gaul couvert de ſes armes, elle treſſaillit, & détourna les yeux. Sa joue charmante ſe baiſſa & rougit ; le tremblement agita ſes bras de neige ; trois fois elle eſſaya de s'enfuir, mais ſes forces l'abandonnerent.

Fille de Nuath, dit le Héros, pourquoi veux-tu me fuir ? mes yeux lancent-ils la flamme de la mort, ou la haine obſcurcit-elle mon ame ? tu es pour moi comme le rayon de l'Orient quand il ſe leve dans une terre inconnue.... Mais ton viſage ſe couvre de triſteſſe, ô fille du haut Dunlathmon ! l'ennemi d'Oithona eſt-il près d'ici ? mon ame brûle de le rencontrer dans la bataille. L'épée tremble aux côtés de Gaul, impatiente d'étinceler à ſa main.

---

mere qui emploie exactement la même image dans le Liv. V. de l'Odiſſée, v. 280. Il dit : « Les côtes de la Phæacie parurent à » ſes yeux ſemblables à un large bouclier au » milieu de la mer ténébreuſe. ὡς ὅτε ῥινὸν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.

... Parle, fille de Nuath; ne vois-tu pas mes pleurs?

Chef de Strumon, repondit Oithona en soupirant, pourquoi viens-tu à travers les ondes bleuâtres chercher la malheureuse fille de Nuath? pourquoi n'ai-je pas expiré inconnue comme la fleur du rocher qui éleve sa belle tête sans être apperçue, & dont les feuilles desséchées tombent au souffle du vent? Pourquoi es-tu venu, ô Gaul, pour entendre mon dernier soupir? je me flétris dans ma jeunesse, & mon nom ne sera point entendu.... ou il ne le sera qu'avec douleur, & il fera couler les larmes de Nuath: tu seras triste, fils de Morni, en apprenant la chûte de ma réputation; mais je vais m'endormir dans la demeure étroite, loin de la voix de l'amant affligé... pourquoi es-tu venu, Chef de Strumon, sur ces rochers battus des flots?

Je suis venu chercher tes ennemis, fille de Nuath! le chef de Cuthal tombera devant moi, ou le fils de Morni tombera... Oithona! si Gaul est étendu à terre, éleve ma tombe sur ce rocher fangeux, & lorsque tu appercevras un navire voguant sur les vagues obscures,

appelle les enfans de la mer; appelle-les & donne-leur cette épée; qu'ils la portent au palais de Morni, afin que le héros aux cheveux blancs cesse de tourner ses regards vers le désert, dans l'espérance de revoir son fils.

Eh! la fille de Nuath vivra-t-elle, répondit Oithona en laissant échapper un soupir, vivra-t-elle, quand le fils de Morni ne sera plus? mon cœur n'est pas formé de ce rocher; mon ame n'est pas insensible comme cette mer qui éleve ses vagues bleuâtres au gré de tous les vents, & roule ses ondes au-dessous de la tempête. Le même souffle qui te terrassera, étendra sur la terre les branches d'Oithona: nous nous dessécherons ensemble, fils de Morni. Je ne crains point la demeure étroite ni la pierre grise des morts; car je ne quitterai plus tes rochers, ô Thromathon, que la mer environne.....! (*a*) La nuit s'avan-

(*a*) Oithona commence ici le récit de son enlevement. Le passage paroîtra bien brusque; mais nous n'avons pas cru devoir suppléer ici une transition. Nous craignons également d'altérer les défauts & les beautés de ces poésies extraordinaires.

çoit au milieu de ses nuages, lorsque Lathmon partit pour les guerres de ses peres. La nuit s'avançoit, & j'étois assise à la clarté du chêne. Le vent soufloit au-dehors dans les arbres. J'entendis le bruit des armes. La joie s'éleva sur mon visage ; car je pensai à ton retour. C'étoit le chef de Cuthal qui a des cheveux rouges ; c'étoit le puissant de Dunrommath. Ses yeux rouloient dans la flamme. Le sang de mon peuple étoit sur son épée. Ceux qui défendoient Oithona tomberent sous les coups du chef terrible...... Que pouvois-je faire ! mon bras étoit foible : il n'étoit pas en état de lever ta lance. Dunrommath m'emmena dans ma douleur : il mit à la voile malgré mes pleurs. Il craignoit le retour du puissant Lathmon, le frere de la malheureuse Oithona..... Mais regarde, il vient avec ses guerriers : la sombre vague se divise devant lui !.... Où porteras-tu tes pas, fils de Morni ? Ils sont en grand nombre, les guerriers de Dunrommath.

Mes pas n'ont jamais évité le combat, répondit le héros, en tirant son

épée. Commencerai-je à craindre, Oithona, lorſque tes ennemis ſont près de moi. Vas dans ta caverne, fille de Nuath, juſqu'à ce que le combat ſoit terminé. Toi, fils de Leth, apporte les arcs de nos peres, & le carquois réſonnant de Morni. Que nos trois guerriers bandent l'arc, & nous, prenons la lance. Ils ſont une armée ſur le rocher, mais nos ames ſont puiſſantes.

La fille de Nuath ſe retira dans la caverne. Une joie confuſe s'éleva dans ſon ame, comme un ſillon rougeâtre que trace l'éclair ſur la nue orageuſe. Son ame s'enhardit, & les larmes ſe ſécherent ſur ſon œil égaré.

Dunrommath approchoit lentement, car il reconnut le fils de Morni. Le mépris contractoit les traits de ſon viſage. Un ſourire étoit ſur ſa joue noirâtre. Son œil rouge rouloit, à demi-caché, au-deſſous de ſes ſourcils épais.

D'où viennent les fils de la mer, demanda le ſombre chef? Les vents vous ont-ils jettés ſur les rochers de Tromathon, ou venez-vous chercher la blanche fille de Nuath? Hommes foibles, les fils des malheureux tombent ſous

la main de Dunrommath! Son œil n'épargne pas le lâche, & il se plaît dans le sang des étrangers. Oithona est un rayon de lumiere, & le chef de Cuthal en jouit en secret. Voudrois-tu, fils d'une main foible, fondre sur sa beauté comme un nuage?.... Tu as bien pu venir, mais t'en retourneras-tu dans la demeure de tes peres?

Ne me connois-tu pas, Chef de Cuthal aux cheveux rouges, dit Gaul? Tes pieds étoient agiles sur la bruyere dans la bataille de Lathmon, lorsque l'épée du fils de Morni poursuivoit l'armée du fils de Nuath, dans les terres couvertes de bois. Dunrommath, tes paroles sont fieres, car tes guerriers se rassemblent derriere toi. Mais est-ce à à moi de les craindre, fils de l'orgueil? Je ne suis pas de la race des foibles.

Gaul s'avança avec ses armes. Dunrommath se retira derriere ses guerriers: mais Gaul perça le sombre chef de sa lance & de son épée, sépara la tête au moment où elle s'inclinoit pour mourir. Le fils de Morni la secoua trois fois par les cheveux. Les guerriers de Durommath s'enfuirent. Les fleches de

Morven les pourſuivirent. Dix tomberent ſur la mouſſe des rochers... Le reſte mit à la voile, & vogua ſur l'abîme retentiſſant.

Gaul s'avança vers la caverne d'Oithona : il vit un jeune guerrier appuyé contre un rocher : une fleche avoit percé ſes flancs, & ſon œil rouloit foiblement ſous ſon caſque. L'ame du fils de Morni s'attriſta ; il approcha, & dit les paroles de paix.

La main de Gaul peut-elle te guérir, jeune homme au front triſte ! J'ai cherché les plantes des montages : je les ai recueillies ſur les bords cachés des courans : ma main a fermé ſouvent la plaie des vaillans, & leurs yeux ont béni le fils de Morni. Où habitent tes peres, Guerrier ? Etoient-ils de la race des puiſſans ? La triſteſſe ſe répandra comme la nuit ſur les lieux de ta naiſſance, car tu es tombé dans ta jeuneſſe.

Mes peres, répondit l'Etranger, étoient de la race des puiſſans : mais ils ne feront pas affligés, car ma réputation s'eſt évanouie comme le brouillard du matin. De hautes murailles

s'élevent sur les bords de Duvranna, & réfléchissent leurs tours couvertes de mousse dans le ruisseau. Un rocher monte derriere ces murs avec ses sapins inclinés. Tu peux le voir de loin ; c'est là qu'habite mon frere : il est renommé dans la bataille. Donne-lui ce casque luisant.

Le casque s'échappa de la main de Gaul ; car c'étoit Oithona blessée. Elle s'étoit armée dans sa caverne, & étoit venue chercher la mort. Ses yeux appesantis sont à moitié fermés. Le sang jaillit de son sein.

Fils de Morni, dit-elle, prépare la tombe étroite. Le sommeil descend comme un nuage sur mon ame. Les yeux d'Oithona se troublent. Oh ! si j'étois restée à Duvranna, dans l'éclat brillant de ma réputation, mes années couleroient avec la joie, & les vierges béniroient mes pas. Mais je tombe dans ma jeunesse, fils de Morni, & mon pere rougira dans son Palais.

Elle pâlit, & tomba sur le rocher de Tromathon. Le héros affligé lui dressa un tombeau. Il vint à Morven : mais nous vîmes la sombre tristesse de

son ame. Oscian prit la harpe & chanta les louanges d'Oithona. La lumiere reparut sur le visage de Gaul : mais ses soupirs s'élevoient quelquefois au milieu de ses amis, comme les vents agitent encore leurs aîles par intervalles, lorsque l'orage est appaisé.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.
ITALIE.
I.

JOANNIS Joviani Pontani Vita, auctore Roberto de Sarno, *Congregationis Oratorii Napolitani Presbytero.*

« LA Vie de Pontanus, par le révérend Pere *de Sarno*, Prêtre de la » Congrégation de l'Oratoire de » Naples. A Naples, 1761, de l'Imprimerie des freres *Simoni* ».

NOus nous proposons de rendre compte inceſſamment de cette hiſtoire pleine de recherches & écrite avec la plus grande pureté.

II.

MONUMENTA Peloponesia, com-

mentariis explicata à Paulo M. Pacciaudio, *C. R.* &c. *Romæ, sumptibus* Nicolai & Marci Palearini.

« MONUMENS du Péloponese,
» commentés & expliqués par le
» R. P. *Pacciaudi*, Clerc régulier,
» Historiographe de l'Ordre de S.
» Jean de Jérusalem & de l'Acadé-
» mie Royale des Inscriptions &
» Belles-Lettres de Paris. A Rome,
» chez *Nicolas* & *Marc Pagliarini*.

NOUS rendrons compte incessamment de cet ouvrage savant, bien fait & bien écrit.

III.

VITA del P. F. Gierolimo Savonarola, dell'Ordine de' Predicatori, scritta gia del P. F. Pacifico Burlamacchi, *Lucchese dell'istesso Ordine e familiare del medesimo, riveduta poco dopo ed aggiunta del P. F.* Timotio Botonio, *del medesimo Ordine. In Lucca, à speze di* Giovani Riccomini.

« VIE du R. P. Savonarola, de l'Ordre
» des Freres Prêcheurs, écrite par le

» R. P. *Burlamacchi*, & ensuite revue & augmentée par le R. P. *Bottonio*, tous deux Religieux du même Ordre. A Lucques, 1761 ».

JEROME Savonarola naquit à Ferrare le 21 septembre 1452. Son goût pour l'étude éclata de bonne heure, & il s'y livra tout entier. A l'âge de vingt-deux ans il prit l'habit des Freres Prêcheurs dans le couvent de S. Dominique à Bologne. En 1483 il commença à avoir ses prétendues révélations. Ses ouvrages, ses sermons, la singularité & la hardiesse de quelques-unes de ses opinions le rendirent célebre ; il fut fait Prieur du couvent de Florence, & malheureusement pour lui, il prit parti dans les affaires de la république. Il fut actif, entreprenant & ne craignoit pas de s'élever contre le Pape lui-même, qui l'excommunia dès ce moment. Sa vie ne fut qu'un tissu de malheurs, jusqu'à ce qu'enfin il fut brûlé le 23 de mai 1498, sur la place de la *Seigneurie* de Florence, avec deux de ses compagnons, dont l'un étoit le Pere Dominique da Pescia, & l'autre Sylvestre Maneffi.

I V.

JOSEPH Rocchi informe les Savans qu'il se prépare à réimprimer tous les ouvrages du célebre *Antoine Augustin*, Evêque de Tarragona. Ce recueil sera divisé en plusieurs tomes *in-fol.* dont chacun ne contiendra ni moins de cent soixante, ni plus de deux cens feuilles. Pour suppléer plus facilement aux dépenses considérables qu'entraîne une aussi grande entreprise, le Libraire propose la voie de souscription : il s'engage à donner chaque tome aux Souscripteurs pour trente paules livrés à Lucques, pourvu qu'on ait donné son nom avant que l'année 1762 soit expirée. Il en coûtera à ceux qui n'auront pas souscrit, deux sequins pour chaque tome. Nous allons donner ici la liste des ouvrages qui sont renfermés dans l'édition qu'on nous annonce.

I. *Emendationum & opinionum Juris civilis, lib.* 4.

II. *De nominibus propriis Pandectarum.*

III. *Familiæ Romanorum XXX. cum Fulvii Ursini familiis.*

IV. *Epist. ad Hyeronimum Blancam, de Cæsaraugustæ Patriæ communis Episcopis atque Conciliis.*

V. *Ad Modestinum, sive de excusationibus, liber singularis.*

VI. *Ad Lœlium Taurelium de militiis epistola.*

VII. *De Legibus & Senatus-Consultis Romanorum, liber cum notis Fulvii Ursini.*

VIII. *Novellarum Juliani antecessoris epitome, cum notis & paratitlis; & Constitutiones græcæ, Augustino interprete.*

IX. *Antiquæ collectiones Duritalium, cum notis eruditis.*

X. *Canones pœnitentiales, cum notis.*

XI. *Constitutiones provinciales item & synodales Terraconensium.*

XII. *Epitome Juris pontificii veteris, in tres partes divisi: I. de personis, II. de rebus, III. de judiciis.*

XIII. *Concilia Græca & Latina.*

XIV. *Bibliotheca ant. Augustini librorum, mss. index.*

XV. *Dialogi XI. Numismatum Græcorum & Romanorum, ex versione latina Andreæ Schotti.*

XVI. *Collectio constitutionum codicis Justiniani.*

XVII. *Leges Rhodiorum navales, militares, &c.*

XVIII. *Repertorium decisionum Rotæ.*

XIX. *De Pontifice Maximo, Patriarchis, Primatibus & Archiepiscopis.*

XX. *De perfecto Jurisconsulto & Episcopo.*

XXI. *Dialogorum libri II. de emendatione Gratiani & edit. Stephani Baluzii.*

XXII. *Adnotationes ad M. Valerii Flaccii quæ extant, de verborum significatione.*

XXIII. *Breviarium, Horæ & Ordinarium, Ecclesiæ Verdensis.*

Tous ces ouvrages sont connus; les suivans n'ont point encore été publiés.

I. *Juris pontificii institutiones.*

II. *In Pandectas Florentinas Index verborum omnium, & variæ lectiones.*

III. *Ad Hadrianum liber singularis. Item ad Edictum.*

IV. *Fragmenta veterum Scriptorum & Oratorum.*

V. *Notæ in Pœnitentiale romanum.*

V.

ANIMA brutorum, secundùm sani Philosophiæ canones vindicata, al editio, cum additionibus & notis illud omne complectuntur quod l tenus hâc in re scitu dignum à I losophis excogitatum est, &c.

« L'AME des bêtes, vangée d'a » les principes de la plus saine I » losophie, nouvelle édition, » des additions & des notes qui » brassent tout ce que les Phil » phes ont imaginé de plus cur » & de plus intéressant sur » matiere, *&c.* »

L'AUTEUR de cet ouvrage pens soutient que l'ame des bêtes est matérielle & spirituelle. Les notes le texte est accompagné, ont fixé que toute notre attention. On y mine d'abord qui sont ceux des ciens qui ont soutenu la spirituali l'ame des bêtes. Il n'est pas dou que Platon n'admît la raison & l'i ligence dans les bêtes, & il est p ble qu'avant ce Philosophe, Pa

nide, Empedocle, Démocrite & Anaxagore pensoient de même. Il seroit difficile de savoir quel étoit sur cela le sentiment d'Aristote. Il paroît que Straton & Enesideme accordoient aux bêtes une ame raisonnable; Philon n'en doute point; Gallien n'est pas éloigné de cette opinion. Porphyre affirma clairement que les bêtes avoient une ame intelligente & raisonnable. S. Basile croyoit que dans l'état d'innocence originelle, les bêtes vivoient en société. Arnobe ne met point de différence entre leur industrie & celle des hommes. Lactance ne voit que la religion qui distingue les hommes d'avec les bêtes. Les Arabes croyoient qu'il n'y avoit qu'une ame, qu'elle étoit universelle & commune à tous les êtres. Maimmide refuse aux bêtes la raison, mais il leur accorde la volonté. Selon le Rabbin *Menasse Ben-Israël*, leur ame est spirituelle, mais elle meurt.

Après la renaissance des Lettres en Europe, les Philosophes se diviserent en quatre parties touchant le principe qui anime les bêtes. Les uns prétendirent qu'il étoit spirituel & de la même nature que celui qui anime

l'homme; les autres ne le regarderent que comme un simple & pur instinct; quelques-uns en firent une substance moyenne entre la matiere & l'esprit, & l'appellerent *forme substantielle*; d'autres enfin la leur refuserent tout-à-fait & soutinrent que les bêtes n'étoient que des pures machines.

Nous nous bornerons à faire connoître ceux des modernes qui ont accordé la spiritualité aux bêtes. Montagne tâche d'égaler leur ame à celle de l'homme & leur accorde la liberté, les vertus & même la religion. M. Boullier, dans son *Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, prétend qu'elle est spirituelle & immatérielle, mais qu'elle est essentiellement différente de l'ame humaine. M. de la Chambre avoit jetté les semences de ce systême dans son *Traité de la connoissance des animaux*, imprimé à Paris en 1664. Dans la même année où l'ouvrage de M. Boullier fut publié, parut un traité traduit de l'anglois en françois, & intitulé: *la Religion chrétienne, démontrée par la resurrection de Notre-Seigneur Jesus-Christ*, &c. *avec un supplément où l'on développe les princi-*

paux

paux points de la Religion naturelle, par M. Homfroi Ditton. Dans ce supplément l'auteur prouve que la faculté de penser ne peut convenir aucunement à la matiere : d'où il conclud que l'ame des bêtes est immatérielle & pensante. Daniel Sennert, Professeur de Médecine dans l'Académie de Wittemberg, avoit déja prétendu que non-seulement l'ame des bêtes étoit immatérielle, mais encore raisonnable & immortelle, tout comme celle des hommes; pour justifier son opinion, ce Professeur fit voir que plusieurs Savans d'Allemagne l'avoient soutenue avant lui : en effet Jean Ciprianus observe que cinquante ans avant Sennert, les Théologiens de Léipsick, de Rostock, de Bale & de Konisberg admettoient la spiritualité & même l'immortalité de l'ame des bêtes. Long-tems auparavant, Scot Erigene, Lipse & Henri Morus avoient insinué la même opinion. M. Hildrop, dans l'examen qu'il a ajouté au petit ouvrage du Pere Bougeant, affirme que l'immortalité est une conséquence nécessaire de la spiritualité, & assigne aux bêtes la faculté de mériter & de démériter, &

conséquemment des peines ou des récompenses dans l'autre vie. Rorarius en avoit dit tout autant. Bayle ne croit pas que l'ame des bêtes puisse être spirituelle si elle n'est immortelle. Etienne Pâquier, Charron, Saumaise, sont encore au nombre de ceux qui ont soutenu la spiritualité & l'immortalité de l'ame des bêtes.

Selon Leibnitz, l'ame des bêtes est incorporelle & simple, mais elle n'est point immortelle, quoique de sa nature elle soit indestructible. Les bêtes ont à la vérité la perception des choses individuelles, mais elles sont privées du vrai raisonnement, de la vraie pensée. Wolf n'a fait que rendre le systême de son maître encore plus bizarre. L'ame des bêtes, dit-il, est incorporelle & simple, mais elle n'est point spirituelle, parce qu'elle manque d'*intellect* & de volonté libre. Il leur accorde cependant les perceptions & la connoissance de ces perceptions, l'imagination, la mémoire, l'appétit sensitif, & quelque chose d'analogue à la raison : il ajoute que leur ame est incorruptible, sans être cependant immortelle. Kantsius veut qu'elle soit non seulement imma-

térielle, mais encore ſpirituelle, & lui refuſe l'immortalité. Le Comte Magalotti admet dans les bêtes une ſubſtance ſpirituelle, mais moins parfaite que dans les hommes, & ne croit pas qu'il ſoit abſurde de la regarder comme immortelle. Sherlok convient que l'ame des bêtes eſt ſpirituelle, mais de maniere qu'elle dépend eſſentiellement du corps, & qu'elle périt avec lui. L'auteur de l'article *Ame des bêtes* dans l'*Encyclopédie* confirme ce ſentiment, & M. de Maupertuis ſemble l'avoir adopté lorſqu'il a dit que Dieu a aſſigné un terme à l'ame des bêtes.

M. Genoveſi, le P. della Torre, le P. Boſcovich, M. Stay en Italie, & M. Hume peuvent être regardés comme autant de partiſans de la ſpiritualité de l'ame des bêtes.

L'opinion de M. le Comte Barbieri eſt très-ſinguliere : il ne regarde pas comme impoſſible que l'ame des bêtes ſoit ſpirituelle, mais il aime mieux croire que Dieu par ſa toute-puiſſance immédiate ſupplée les fonctions de cette ame en ſuppléant dans les animaux toutes les opérations qu'il prevoit que feroit cette ame poſſible s'ils en étoient doués : com-

me ſi Dieu étoit l'ame des bêtes, ou que les bêtes ne fuſſent que des machines. Quant au ſyſtême du P. Bougeant, on peut voir ce qu'en ont dit Hildrop, & l'auteur des *réflexions ſur l'ame des bêtes, en forme d'amuſement philoſophique.*

V I.

SAULLE, tragedia del P. D. Franceſco Ringhieri, *&c.*

« S A U L, tragédie de D. *François* » *Ringhieri*, Lecteur de Théologie, » dédiée à S. E. Madame la Com- » teſſe Scotti. A Padoue, 1761, » chez *Conzatti*, in-8°. »



ANGLETERRE.

I.

ELEGIES of Tyrthæus , *translated into english verse , With notes and the original text.* Payne , 1761.

« LES Elégies de *Tyrthée* , traduites » en vers anglois, avec des notes & » le texte original. Chez *Payne* , » 1761 ».

LORSQUE les Spartiates firent le siége de Messene , ils consulterent l'oracle de Delphes , qui leur répondit qu'ils ne réussiroient pas dans leur entreprise , à moins qu'ils n'eussent un Général Athénien. Les Athéniens leur envoyerent par dérision Tyrthée , qui étoit un pauvre Poëte boiteux, borgne, hideux & méprisé. Tyrtée n'étoit en aucune maniere propre à commander une armée: mais il sut tellement échauffer l'ame des Spartiates, & exciter leur courage par le charme & l'éloquence de ses chants, qu'ils emporterent la ville.

On nous présente ici la traduction de six élégies qu'on suppose être l'ouvrage de Tyrthée. On leur donne le nom d'*élégies*, parce qu'elles ont le caractere & la mesure élégiaques; mais elles s'élevent quelquefois au sublime. Horace semble croire que Tyrthée étoit à-peu-près contemporain d'Homere. La simplicité de style qui distingue les élégies que nous annonçons, rend cette opinion vraisemblable. Toutes les beautés de la Poésie s'y trouvent répandues: on y remarque sur-tout l'art heureux d'imiter par l'harmonie du vers & le choix des mots, le sentiment & l'image que le Poëte a voulu exprimer. En lisant le vers suivant, où l'on a voulu peindre le corps gigantesque d'un cyclope, on croit monter, pour ainsi dire, sur le géant avec une échelle.

Ουδ' ει Κυκλωπων μεν εχοι μεγεθος τε βιην τε

Le vers qui vient après n'exprime pas avec moins de bonheur la vîtesse de Borée.

Νικων δε θεων Θρεϊκιον Βορεην.

Nous ne disons rien de la traduc-

tion angloise dont le mérite intéresse peu les étrangers, & qui d'ailleurs passe pour être peu digne de l'original.

II.

LETTERS to a young Nobleman. For Millar, 1761.

« LETTRES à un jeune Noble. Chez
» *Millar*, 1761, *in*-8°. avec cette
» épigraphe :

Civis & egregius patriæ contingis ovanti.

Ces lettres roulent sur l'étude en général, & sur celle de l'Histoire en particulier; sur la Biographie; sur le goût & sur ce qui distingue à cet égard Londres & Paris; sur l'influence de la liberté dans les choses de goût; sur le siecle d'Auguste & celui de Louis XIV; & sur cette question assez délicate & fort difficile à traiter : pourquoi la Poésie a-t-elle fleuri davantage en Angleterre que la Sculpture & la Peinture.

III.

EPITHALAMIA Oxoniensia, sive gratias in augustissimi Regis Georgii

III. & *illustrissimæ Principessæ* Sophiæ-Charlottæ *Nuptias auspicatissimas. Oxonii*, in-fol.

GRATULATIO Academiæ Cantabrigiensis, auspicatissimas Georgii III. *Magnæ-Britanniæ Regis, & serenissimæ* Charlottæ, *Principis de Mecklenburgh-Strelitz, Nuptias celebrantis. Cantabrigiæ.*

Nous annonçons à la fois ces deux collections des félicitations des Universités d'Oxford & de Cambridge, sur le mariage de leur Roi Georges III. avec la Princesse de Mecklenbourg. Les Membres de ces deux savantes Sociétés ont voulu signaler leur zele & leurs talens. On trouve dans ce recueil d'épithalames, des pieces de vers non-seulement en anglois, en latin & en grec, mais encore en hébreu, en arabe & même en phénicien.

I V.

THE perspective of Architecture, in two parts, a Work entirely new, deduced from the principles of Doctor Brook Taylor, *& performed by*

two rules ouly, of universal aplication, &c. *By* Joshua Kirby, *Designer in perspective to His Majesty.* Davies, 1761, 2 *vol.* in-fol.

« LA perspective de l'Architecture, » en deux parties, ouvrage entierement neuf, déduit des principes » du Docteur *Brook Taylor*, & » exécuté d'après deux seuls principes d'une application universelle. » Par *Joshua Kirby*, Dessinateur en » perspective de Sa Majesté. Chez » *Davies*, 1761, 2 vol. *in-fol.* »

Nous ne ferons qu'annoncer le titre de cet ouvrage important & estimé, que nous espérons être à portée de faire connoître plus particulierement.

V.

THE Nuptials, a didactic poëm in thre books. Flexney.

« Les Noces, Poëme didactique en » trois chants. Chez *Flexney* ».

Le genre didactique n'est pas le plus favorable aux grands mouvemens de la

Poésie ; l'austérité du précepte gêne l'essor de l'imagination, & l'on est obligé de sacrifier souvent les graces à la justesse. L'Auteur du Poëme que nous annonçons a trouvé dans son sujet & dans son génie des ressources pour rendre l'instruction intéressante. Il a su ramener dans son plan des épisodes ingénieuses, des tableaux agréables & des caracteres heureusement dessinés : mais on desireroit dans cet ouvrage plus de nouveauté dans les idées, & plus d'harmonie dans la versification.

V I.

THE Battle of the Players, in imitatien of Swift's Battle of Books, in which are introduced the characters of all the Actors and Actresses on the English Stage; with an impartial æstimate of their respective merits. By the author. Richards.

« La Bataille des Comédiens, en imitation de la Bataille des Livres de Swift, dans laquelle on trouve le caractere de chaque Acteur & Actrice du Théâtre anglois, avec

» une appréciation impartiale de
» leurs talens. Chez *Richards* ».

Tout le monde connoît la fameuse *bataille des Livres* de Swift : on en trouve la forme & non l'esprit dans cette imitation, dont le sujet d'ailleurs ne peut avoir aucun intérêt hors de Londres.

VII.

A familiar Introduction to the knowledge of our-selves, in two parts; by Samuel Walker. Oliver.

« Introduction familiere à la connoissance de nous-mêmes. En deux parties, par Samuel Walker. Chez *Oliver* ».

L'Auteur a eu bonne intention, mais ses talens n'ont pas secondé son zele.

VIII.

A vievv of the silver coin and coinage of England, from the Norman conquest to the present time, considered with regard to the type, legend,

ſorts, rarity, vveight, fineneſs, and value. For Snelling, *in*-4°.

« Vue des monnoies d'argent & du » monnoyage d'Angleterre, depuis » la conquête des Normands, juſ- » qu'au tems préſent. Chez T. *Snel-* » *ling*, in-4°. »

Nous avons appris qu'on devoit cet ouvrage ſur les monnoies à M. Stanley, que nous avons vu à Paris en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire pour la derniere négociation de la paix. Nous rendrons compte de cet ouvrage important, s'il parvient entre nos mains.

I X.

On a repreſenté il y a quelque tems ſur un des théâtres de Londres une comédie en trois actes intitulée l'*Ecole des Amans.* Comme cette comédie a eu du ſuccès, nous croyons faire plaiſir à nos lecteurs de leur en tracer le plan. Sir Henry Beverley a laiſſé ſa fille Celie ſous la tutele d'un ami aimable & vertueux, nommé ſir Jean Doriland. Cé-lie eſt héritiere d'un bien conſidérable, à condition qu'elle épouſera ſon tuteur.

La ſcene eſt à une maiſon de campagne de Doriland. Celui-ci a une ſœur nommée Araminthe, qui eſt à la veille d'épouſer un petit-maître nommé Modely. Ce Modely étoit venu pour conclurre le mariage; mais il avoit été frappé des charmes de Célie, & il s'étoit mis dans la tête d'inſpirer du goût pour lui à cette aimable fille. Il avoit trouvé en effet le ſecret de lui plaire; mais la vertu de Célie, ſon eſtime pour ſon tuteur, ſon amitié pour Araminthe, & ſon reſpect pour les volontés de ſon pere ne lui auroient pas permis d'écouter les galanteries de Modely, ſi ladi Beverley n'avoit concouru à la tromper. Cette coquette ſurannée s'étoit mis en tête de plaire à ſir Jean : elle prétend que c'eſt d'elle qu'il eſt amoureux, & elle dit à ſa fille qu'il eſt prêt à la réſigner (Célie) avec ſa fortune à Modely. Célie trompée, avoue le penchant qu'elle ſe ſent pour Modely, & conſent à s'y livrer, pourvu que ſon tuteur n'en ſoit point offenſé.

Doriland a une entrevue avec ladi Beverley, dans laquelle il déconcerte les projets de cette femme en déclarant la réſolution où il eſt d'exécuter les der-

nieres volontés de son ami, en épousant Célie, dont les charmes & les vertus ont fait sur son cœur une impression ineffaçable. Ladi Beverley piquée & jalouse, dit à Doriland que le cœur de Célie n'est pas aussi libre qu'il le pense, & qu'elle aime un autre que lui. Doriland désolé ne sçait sur qui arrêter ses soupçons. Il prend le parti de demander une explication à Célie : la tromperie est dévoilée. La découverte de la perfidie de Modely efface du cœur de Célie jusqu'aux traces du goût qu'elle avoit senti pour lui ; & elle se détermine à donner sa main à Doriland, qui lui a cependant rendu généreusement les droits qu'il avoit par le testament de Beverley.

Modely trompé dans les espérances qu'il avoit conçues sur Célie, revient à Araminthe ; mais celle-ci, instruite de la perfidie de son amant, le traite avec indignation & avec mépris ; cependant comme elle a un goût très-décidé pour lui, on adoucit un peu son juste ressentiment : Modely paroît sincerement repentant de son infidélité, & sa maîtresse lui laisse espérer un pardon prochain.

Tel est le cannevas de cette piece. Il



n'y a rien ni de neuf, ni de bien intéressant, ni de plaisant dans les situations; & il y a apparence que ce sont les détails qui ont fait le succès de cette comédie.

X.

« AN account of the South-Carolina, » containing, *&c.* For *Dodsley*, » 1761 ».

DESCRIPTION de la Caroline méridionale, contenant plusieurs détails curieux & intéressans, relatifs à l'histoire civile & naturelle & au commerce de cette Colonie. Chez Dodsley.

CET ouvrage, qu'on attribue à un Anglois qui a été gouverneur de la Caroline-Méridionale, passe pour fort exact. L'autre s'étend peu sur la description du pays, & s'arrête principalement sur l'administration, les taxes, la population, le commerce intérieur & extérieur, les qualités physiques du sol & du climat, &c.



ALLEMAGNE.

I.

STRASBOURG.

NOUVEAU Dictionnaire allemand-françois & françois-allemand, à l'usage des deux nations. Tom. I. contenant l'allemand expliqué par le françois. Chez Arnaud Konig, *Libraire*, 1762, in-4°. & in-8°.

L'Allemagne a produit depuis environ trente ans un si grand nombre d'ouvrages de réputation écrits en langue allemande, que les étrangers commencent enfin à se rendre cette langue familiere. Les François sur-tout l'étudient beaucoup depuis quelque tems. Mais il leur manquoit encore un bon Dictionnaire, qui leur en facilitât l'intelligence; car jusqu'à présent on n'avoit eu pour but que de faciliter l'intelligence de la langue françoise aux Allemands, encore étoit-on très-défectueux dans cette partie. Ainsi les François & les Allemands avoient égale-

ment beſoin de l'ouvrage que nous annonçons.

Le Libraire Konig vient de remplir les vœux des deux nations. Il vient de mettre au jour le premier volume d'un *nouveau Dictionnaire*, contenant la partie allemande expliquée en françois. Les Allemands n'ont encore qu'un petit nombre d'obſervations ſur leur langue (*a*); de ſorte que cette partie devenoit très-difficile à traiter; d'ailleurs, comme on l'a déja obſervé, les autres Dictionnaires n'avoient pour but que d'être utile aux Allemands. On trouvera ici non-ſeulement une grande partie des mots qui manquent dans *Rondeau*, regardé juſqu'ici comme le meilleur Dictionnaire, mais encore tous les termes beaucoup mieux expliqués en françois.

Il auroit été à deſirer que dans les noms ſubſtantifs on eût marqué comment il falloit terminer le pluriel, ce qui fait une grande difficulté, même pour les Allemands, ſur-tout dans les

---

(*a*) Ils n'ont pas d'autres Dictionnaires que celui de Friſch, en 2 vol. *in*-4°. compoſé il y a plus de vingt ans, & très-imparfait.

noms monosyllabiques. M. *Gottsched* ayant réduit tous les noms allemands en cinq déclinaisons distinguées par les terminaisons au pluriel, il étoit aisé d'après cela d'indiquer le pluriel par un chiffre ou par la terminaison même.

Pour la commodité du public, on a fait deux éditions en deux formats différens ; l'une en *in*-4°. & l'autre en grand *in*-8°. La partie qui contiendra le françois expliqué en allemand, ne tardera pas de paroître, & sera terminée par une table des verbes irréguliers, tant allemands que françois.

I I.

LA généalogie de la Maison d'Autriche, dont le P. Hergoff a déja donné six ou sept tomes *in fol.* est continuée par le P. Rusten. Le P. Forster, Bibliothécaire du Monastere de S. Emeram de Ratisbonne, travaille a l'édition d'*Alcuin*, & le savant P. Gerbert vient de publier en latin l'histoire du chant & de la musique ecclésiastique, depuis le premier âge de l'Eglise jusqu'au tems present. Il traite, 1°. de l'usage de la musique & du chant dans toutes les fonctions sacrées : 2°. il expose

ce que les premiers Fideles chantoient pendant le Sacrifice de la Messe, & dans les autres parties de l'Office divin : 3°. il examine quel étoit le chant dont les Saints Peres vouloient qu'on fît usage ; il s'étend sur l'état & les progrès du chant ecclésiastique, & particuliérement du chant Romain dans le moyen âge : il traite de la musique instrumentale & à plusieur voix ; des chants de l'Eglise, du chant pendant la Messe solemnelle, des ouvrages qui appartiennent à l'Office & au chant sacré, des auteurs célebres dans le chant & la musique ecclésiastique, du goût & des modes musicaux propres & affectés au chant d'Eglise ; des anciennes notes de musique ; de la discipline du chant & de la musique ecclésiastique ; de la musique figurée & des plus célebres musiciens ; du sentiment des Peres & des Savans de nos jours sur le caractere que doit avoir la musique d'Eglise ; & termine son ouvrage par la comparaison de la musique ancienne avec la moderne.

III.

EXTRAIT d'une lettre de Vienne, du .... janvier 1762.

M. Stork vient de donner un supplément d'obſervations à ſon traité ſur l'uſage de la ciguë dans les maladies cancéreuſes, ſquirreuſes, &c. M. de Haen vient de publier auſſi la cinquieme & ſixieme partie de l'ouvrage qui a pour titre *Methodus medendi.* Les Medecins vont enfin jouir d'un ouvrage qu'ils attendent avec empreſſement depuis ſi long-tems; c'eſt le quatrieme volume des Commentaires de M. le Baron de Wan-Sviethen ſur les aphoriſmes de Boërhaave. On nous annonce en même tems le cinquieme volume qui contiendra la ſuite des Commentaires avec un *index* fort ample à la matiere médicale de Boërhave, que M. Wan-Sviethen a revue & purgée des erreurs qu'y avoient introduites les fréquentes éditions qui en ont été faites.

Fin du Journal de Février.

TABLE

DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

PERSE.

RUSSIE.

ERRATA de ce Volume.

Page 62, *ligne* 2, auparavant lui, *lisez* avant lui.
Page 81, Article II. *lisez* Article IV.
Page 108, Article IV. *lisez* Art. VI.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Février. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 16 Mars 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.